CONSTANTINE

M. T. DOUVRELEUR

A ma chère petite Thérèse
en souvenir des jours heureux
-- et tristes passés sur le Rocher

M Ch Donreleny

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Il a été tiré de cet ouvrage 3 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 3.

M^me^ DOUVRELEUR.

CONSTANTINE

en 25 tableaux

Deux petits Prologues et un brin d'Histoire

Lettre préface de Monseigneur Emile THIÉNARD
Evêque de Constantine et d'Hippone

— 1931 —
Éditions de la JEUNE ACADÉMIE
51, Rue Saint-Georges, 51
PARIS (IX^e^)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM
Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

Lettre Préface

Madame,

Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de l'ouvrage que vous venez d'écrire sur Constantine. *Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir et d'intérêt. Il est comme un hommage-souvenir que vous offrez à l'antique cité où vous avez habité et que vous aimez toujours.*

Aujourd'hui, l'imprenable citadelle de 1837, conquise à la France au prix de tant d'efforts par notre vaillante armée, est devenue une ville dont les monument grandioses qui lui servent de remparts et les ponts gigantesques jetés sur ses abîmes, relèvent le labeur patient, intelligent et opiniâtre de ceux qui ont bâti sur ce rocher sauvage et tourmenté, une de nos plus belles villes nord-africaines.

L'accueil réservé à votre travail, vous dira, j'en suis persuadé, tout le charme qu'éprouveront à sa lecture, les nombreux admirateurs de notre pittoresque cité.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon religieux respect.

EMILE THIÉNARD,
Evêque de Constantine et d'Hippone.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal
www.asadlis-amazigh.com

Constantine me pardonnera de dire qu'elle n'est point classiquement belle. Je lui ferai, par ailleurs, tant d'aimables compliments !

A mon avis, c'est une fausse laide qui se sert surtout de son originalité pour plaire et qui — forte de cet appoint séducteur — peut faire bon marché de parures d'emprunt. Les voies larges, droites, les hôtels majestueux, les grandes places géométriques, elle les laisse à des cités plus jeunes et plus coquettes. Ce n'est pas qu'elle soit déshéritée sous le rapport des monuments et des jardins. Ses squares, sa jolie mairie, son bel hôtel des Postes, son palais, ses mosquées et ses ponts... ses ponts surtout prouvent qu'au contraire, elle sait, à l'occasion, sacrifier à l'art et au modernisme, mais, en dépit des efforts tentés pour la rendre plus correcte, elle reste capricieuse, inégale, gardant des rues étroites à côté de ses boulevards, des pentes raides... oh ! combien ! auprès de terrains aplanis et d'humbles bicoques pour servir de repoussoirs à ses maisons nouvelles.

Gagnerait-elle à avoir plus de régularité dans son ensemble ? Je ne le crois pas. Elle n'est pas faite pour connaître la symétrie à laquelle son emplacement ne se prête guère.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Lui enlever ses défauts serait la faire tomber dans la banalité de toutes les villes de même importance, et ce serait grand dommage.

La municipalité intelligente et active qui la dirige l'a bien compris et s'est attachée particulièrement, dans ses travaux d'améliorations, à mettre en valeur ses beautés naturelles... ses incontestables et rares beautés.

Telle qu'elle est, la vieille Cirta des Numides a un charme spécial qui fait, de tous ses visiteurs, autant d'admirateurs fervents. Son rocher seul suffirait à lui assurer ce juste tribut d'hommages... son merveilleux rocher que ceinture le Rummel et tout le long duquel, en bonne fraternité, se pressent, serrés, les quartiers européens et les constructions peintes d'azur de la Ville Arabe. Assise sur un tel piédestal, Constantine n'a pas de rivales à redouter: elle est incomparable, unique. De loin, elle apparaît comme la plus fantastique des citadelles. Vue de près, elle a tant et de si jolis petits recoins, elle a si bien su conserver son cachet indigène qu'on ne se lasse pas de la parcourir, et qu'on apprend inévitablement à l'aimer.

C'est du moins l'impression qu'elle m'a causée, c'est le souvenir que je conserve d'elle, et c'est pourquoi, voulant tromper le regret profond qui me reste au cœur de l'avoir quittée, j'essaie de faire son portrait (1).

(1) Portrait sans prétention esquissé de mémoire ; on est prié de le regarder avec indulgence et d'excuser les faux traits que ma plume ignorante aura pu lui donner.

Deuxième petit Prologue

Un second petit prologue à ce modeste ouvrage ? pourquoi ? Oh ! pour solliciter encore le pardon de Constantine. Fausse laide ai-je dit en la présentant à la page précédente, mais en ajoutant, il est vrai, tant de correctifs à cette dénomination qu'elle pouvait passer pour le plus gracieux des compliments. Eh bien, je retire l'épithète. J'ai revu le vieux Rocher... près de 15 ans après l'avoir quitté et j'ai trouvé Constantine si transformée, si embellie que je la tiens désormais pour une de nos plus charmantes villes françaises. C'est l'opinion d'ailleurs qu'ont rapporté d'elle tous les visiteurs qui ont eu à l'occasion du Centenaire de l'Algérie, la joie de la parcourir ; comme sous le coup d'une baguette magique elle s'est métamorphosée... une bonne fée, sa municipalité, a continué à accomplir pour elle des prodiges. Le Koudiat n'offre plus cet aspect de succursale de la Crau qu'il offrait autrefois avec ses amoncellements de pierres. Il a maintenant une belle église, des maisons superbes, pourvues de tout le confort moderne, il devient un quartier magnifique.

La halle qui se trouvait derrière la statue de Lamoricière, a cédé la place à un splendide garage Citroën. Autour de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

l'hôtel Cirta, ce joyau de Constantine, inauguré peu avant la grande guerre, s'élèvent de vastes bâtiments d'architecture mauresque jouissant, comme Cirta, d'un panorama unique sur la vallée du Rummel, sur celle du Bou Merzoug; tout près, les constructions de l'office des habitations à bon marché éblouissent par leur splendeur, charment par leur style élégant et léger. A l'intérieur du square Valée, où a été créé une miniature de jardin d'acclimatation, la maison de l'Agriculture, ayant pour pendant, la maison de l'Ouvrier, fait de ce coin un des plus beaux de la ville.

Bellevue est bâti de villas coquettes, toutes parées de fleurs dès que vient la saison des roses.

J'ai revu tout cela en 1930. j'ai admiré dans le pavillon de l'Agriculture et dans l'ancienne halle déplacée, de merveilleuses expositions de tapis, de vanneries, de broderies, chefs-d'œuvre de l'art indigène et j'ai regardé émue, sur la place de la Brêche, la colonne du combattant au sommet de laquelle le coq gaulois se dresse fièrement sur ses ergots.

Me rendant compte de tout le développement que Constantine a pris en ces quelques années, je pense qu'il n'est guère de villes dont l'essor ait été aussi rapide, aussi considérable et ceci sans rien perdre de sa délicieuse originalité.

Aussi je lui décerne sans restriction, cette fois, le nom de jolie ville, certaine d'être d'accord avec ses habitants, avec tous ceux qui la connaissent et qui l'aiment.

LE BRIN D'HISTOIRE

(Un long brin !)

Constantine a dû être occupée dès le moment où les hommes — se civilisant — ont cessé d'avoir uniquement des cavernes pour demeures. Le peuple qui vivait alors en Algérie reçut des Arabes le nom de « Berbère ». Ce terme « Berbère » viendrait soit du verbe arabe « berbera », qui signifie bredouiller (ce qui ne serait pas très flatteur pour la langue indigène), soit de Berbas, descendant de Cham, fils de Noé, leur ancêtre. On peut donc dire sans exagération que, pour établir la généalogie des habitants de Constantine, il faut remonter au déluge.

Cette race a été constituée au moyen d'un fonds Africain apparenté comme origine aux vieilles races de l'Egypte et de l'Abyssinie. Il s'y mêla des éléments sémites venus de ces mêmes régions, peut-être des Celtes Ibères ayant pénétré par le détroit de Gibraltar, mais le type primitif a dominé.

Les Berbères vivaient en confédération de tribus, chaque tribu ayant son chef et la confédération obéissant à une sorte de chef des chefs ou de roi des rois.

Lorsque les Phéniciens vinrent en Afrique, les Berbères

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

les reçurent avec défiance, et ils n'avaient pas tort puisque ce fut par ruse — s'il en faut croire la légende — que Didon se fit octroyer le territoire de Carthage.

Cette reine astucieuse eut quelques démêlés avec Yarbas roi de la Numidie. c'est-à-dire du pays correspondant à notre province de Constantine augmentée de la partie méridionale de la Tunisie actuelle, mais, plus tard, toutes les querelles s'apaisant, les Numides entrèrent au service de Carthage comme mercenaires (voyez Salambô) fournirent des contingents de cavalerie à Annibal et firent avec lui un petit tour d'Europe.

Cependant, les Romains cherchant à se concilier l'amitié des Numides, réussirent à détacher de l'alliance de Carthage Sifax alors roi des Massésiliens, c'est-à-dire de la moitié de la Numidie, l'autre partie étant sous la domination de Gula, roi des Massiliens.

Gula, resté fidèle aux Carthaginois, battit Sifax qui fut réduit à cacher sa défaite chez les Maures. Après ce succès, le fils de Gula, Massinissa, entraîné par l'esprit des conquêtes, s'en alla guerroyer jusqu'en Espagne et. comme le hasard — favorable aux Romains — mit sur sa route Scipion, dont il subit l'ascendant, il brûla ses serments de jadis... et ceux de son père, sur l'autel de la patrie de son nouvel ami.

L'habile diplomatie de Scipion réussit encore à retenir dans l'alliance de Rome Sifax qui, reformant une armée, cherchait à se rapprocher de Carthage, mais, après le départ de l'Africain, Sifax revint à ses idées belliqueuses et, ne redoutant plus le vieux Gula, il profita de l'absence de Massinissa pour lui enlever son héritage et sa fiancée Sophonisbe,

après quoi il s'établit à Cirta, où, pour plaire à Sophonisbe, il éleva des temples à ses divinités. C'est peut-être de là que date le temple de Baal dont on a retrouvé les vestiges à l'angle de la route de Sétif.

Massinissa, averti de ces événements, revint en hâte, essaya de lutter, fut battu à plusieurs reprises et réussit enfin avec l'aide des Romains, conduits par Scipion, à vaincre Sifax qu'il conduisit enchaîné sous les murs de Cirta. Les habitants de la cité, terrorisés, ouvrirent leurs portes à l'heureux conquérant. Le premier soin de Massinissa fut, naturellement, de courir au palais de Sifax pour y retrouver la belle Sophonisbe qui, se prosternant à ses pieds, lui débita le discours que Tite Live a si joliment placé sur ses lèvres.

Tandis que cette entrevue émouvante avait lieu, Sifax prévenait l'esprit de Scipion contre Sophonisbe, lui représentant l'influence profonde et mauvaise qu'elle pourrait avoir sur Massinissa, rejetant sur elle la faute de son alliance avec Carthage, l'accusant de tous ses malheurs... procédé renouvelé d'Adam et auquel les hommes n'ont ajouté aucune amélioration, jugeant qu'il était encore le plus commode quoique le moins galant.

Il en résulta que Scipion ordonna que Sophonisbe serait amenée à Rome sans retard. Massinissa eut une entrevue secrète avec la belle Carthaginoise et lui offrit une coupe de poison qu'elle accepta avec empressement, préférant la mort à la captivité chez ses ennemis.

Peu après, Carthage demandait la paix, Sifax mourait d'ennui à Albe où on l'avait conduit, et Scipion réunissait

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

les deux Numidies sous la domination de Massinissa qui prenait le titre de « roi allié ».

Massinissa s'établit à Cirta, et consacra de longues années à l'embellir. Il appela auprès de lui des artistes grecs et les Numides excellèrent bientôt dans tous les arts. La civilisation devenait si raffinée que les grands seigneurs de l'époque faisaient venir chez eux des musiciens pour avoir le plaisir de les entendre pendant leurs repas. Les restaurants à la mode n'ont donc rien inventé sous ce rapport.

Comme distractions, moins inoffensives, Massinissa empiétait peu à peu sur le territoire de Carthage. Une guerre s'ensuivit et, bien que la Fortune ait l'habitude de faire mauvais visage aux vieillards, pour cette fois, elle fit exception et donna aux quatre-vingt-huit ans du Souverain Numide une brillante victoire. Ce fut le dernier triomphe de Massinissa qui mourut à Cirta, recommandant à Micipsa, son successeur, de rester fidèle à l'alliance de Rome.

Micipsa eut d'autant moins de peine à suivre les conseils de son père, que Carthage vaincue, ne pouvait lui être d'aucune utilité. Il ne songea qu'à embellir sa capitale, et mourut sans histoire. Ses fils se disputèrent son héritage et, pour les mettre d'accord, leur cousin Juggurtha fit assassiner l'un, battit l'autre sous les murs de Cirta et devint seul maître de la Numidie. Toutefois, comme il avait assez mauvaise réputation au loin, les Romains envahirent son territoire. Il livra bataille, fut vaincu et, selon la coutume, envoyé à Rome pour y être exhibé, couvert de chaînes, avant de subir le dernier supplice.

Cirta eut ensuite pour maîtres Gauda, puis Yarbas qui

recueillit Marius proscrit. Sylla, poursuivant sa vengeance contre son ami devenu son rival, attaqua Yarbas, le vainquit, et donna la Numidie à Hiemsal II qui régna longtemps, laissant le trône à Juba.

Juba ayant pris le parti de Pompée, César débarqua en Afrique. Le grand conquérant aurait eu quelque peine à s'emparer de Cirta sans le secours de l'aventurier Publius Sittius et ce fut dans les plaines de Thapsus que le souverain Berbère fut définitivement vaincu. Le triomphe de César était complet. La Numidie, érigée en province romaine, prit le nom d'Africa Nova. Salluste en fut nommé proconsul. Vint-il jamais à Constantine ? C'est douteux. Toutefois, près de la gare du Hamma, on voit, au-desus de la ligne du chemin de fer, sur les rochers, cette inscription: « Limes fundi Sallustiani », et l'on parle toujours à Constantine des « jardins de Salluste ». Le nom est joli, donne au pays un aspect vénérable et... si non è véro...

Bientôt César fonda au centre de la nouvelle Province, une colonie autonome qu'il appela Colonia Julia Cirta, et qui comprenait quatre villes principales: Cirta, Rusicada (Philippeville) Chullu (Collo) et Milev (Mila).

Après la mort de César, les triumvirs se partageant le monde, l'Afrique échut à Octave: elle ne semblait pas du tout disposée à accepter son autorité et reçut mal son représentant. Octave avait alors trop de soucis en Europe pour s'occuper beaucoup de ses colonies, mais, lorsque la victoire d'Actium eut consacré sa puissance, il songea à l'organisation des pays conquis.

A la tête de la Numidie, comme roi vassal, il mit le

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

fils de Juba, Juba II qui avait été élevé à Rome et à qui César Auguste fit épouser une fille de Cléopâtre et d'Antoine, une beauté merveilleuse, s'appelant Cléopâtre comme sa mère et surnommée Séléné. Cirta devint alors un centre de haute civilisation, le rendez-vous des savants et des lettrés, mais Juba ayant été nommé roi de la Mauritanie Césarienne, Cirta, délaissée pour Yol Césarée (Cherchell), perdit son rang de capitale. Durant plus de deux siècles, la république des quatre colonies Cirtéennes vécut tranquille. Septime Sévère s'occupa d'elle avec intelligence et sollicitude, et sa femme, Julia Donna, ayant des propriétés immenses en Numidie, près de Cuicul (Djemila) la confédération s'augmenta d'une cinquième colonie.

Cependant, la religion chrétienne se propageait en Afrique, et y était persécutée comme à Rome. Constantine eut ses martyrs, ainsi que le relate une inscription gravée sur le rocher à droite de l'entrée du Rummel. Querelles politiques, querelles religieuses affaiblirent le pays, et favorisèrent une révolte des indigènes: Maximilien Hercule la réprima et divisa définitivement la Numidie en territoire civil ou Numidie Cirtéenne avec Cirta comme chef-lieu, et en Numidie militaire.

C'est alors que la 3e légion fut répartie dans les postes avancés et cessa d'avoir son siège à Lambèse.

La persécution religieuse alla s'aggravant sous Dioclétien ; elle cessa à son abdication, mais alors éclata le schisme de Donat qui devait faire tant de mal à l'Eglise d'Afrique. Absorbée par cette lutte ardente, Cirta prit peu de part aux compétitions qui mirent aux prises Maxence et Alexandre, mais elle en subit les conséquences, et, presque entièrement détruite, ne se releva de ses ruines qu'avec Constantin.

Telle fut sa reconnaissance pour celui qui lui rendait son ancienne splendeur qu'elle demanda à recevoir son nom et dès lors, vers 313, la vieille appellation numide étant oubliée, la ville berbère devint et resta Constantine.

Cent ans plus tard, le gouverneur de l'Afrique, le général Boniface, ayant été calomnié auprès de l'Augusta Placida, commit la coupable imprudence d'implorer — pour l'aider dans sa vengeance — le secours de Genséric, roi des Vandales. Saint-Augustin essaya de tout son pouvoir de conjurer le danger et servit de médiateur entre l'impératrice et le général, mais il était trop tard, et la Numidie dut subir le joug odieux des barbares, jusqu'au jour où Bélisaire la délivra pour la placer sous la domination byzantine.

Une ère de prospérité et de paix s'ouvrit alors pour elle ; les villes saccagées furent reconstruites, des églises, des couvents furent édifiés ainsi que des forteresses, dont les vestiges émerveillent encore aujourd'hui les visiteurs charmés de ce pays ; les administrations civiles et militaires furent remaniées et réorganisées... les plus beaux jours de la civilisation romaine semblaient revenus. Ils devaient finir vite: les querelles religieuses se réveillèrent plus violentes que jamais, les officiers, jaloux les uns des autres, donnaient eux-mêmes aux soldats qu'ils payaient mal, l'exemple de l'indiscipline ; les colons, accablés d'impôts, se montraient mécontents ; les indigènes profitaient de ces signes de lassitude pour s'insurger ; l'Afrique, affaiblie par ses divisions intestines, était une proie facile à saisir ; les Arabes qui venaient — pour obéir à

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Mahomet — de déclarer la guerre sainte, entreprirent cette conquête.

En dépit de l'anarchie que faisaient régner dans l'Islam les différents chefs qui briguaient l'honneur de succéder au Prophète, les Arabes marchèrent de victoire en victoire. Okba-ben-Nafa s'empara de la Tripolitaine, d'une partie de la Tunisie, fonda Kairouane et ne s'arrêta dans sa course prodigieuse qu'après « avoir fait baigner son cheval dans l'Océan Atlantique, prenant Dieu à témoin qu'il ne pouvait pas aller plus loin ». Il revnait du côté de Biskra quand il fut tué.

Les Berbères, conduits par une femme, la Kahenna, essayèrent de lutter contre l'envahisseur, et réussirent à vaincre les Arabes qui se retirèrent en Cyrénaïque, mais ils devaient bientôt revenir en forces, et, écrasée sous le nombre, la petite armée de la Kahenna fut anéantie, la grande guerrière succomba.

On ne sait trop ce que fit Constantine durant les premiers mois de la conquête Arabe; il est probable que sa situation la mit quelque temps à l'abri et qu'elle fut peu mêlée aux événements dont l'Afrique était le théâtre, mais enfin, elle tomba sous les coups des Chiaïtes, la secte puissante des partisans d'Ali, gendre du Prophète, et devint un des plus beaux joyaux de l'empire du Mehdi Obéïd Allah.

La dynastie obéïdite ou fatimide dura jusqu'à la fin du X^{e} siècle. A cette époque, son dernier représentant alla se fixer au Caire, confiant la direction de son royaume africain à un gouverneur de la tribu des Senhadja, Bologguine, fils de Ziri ben Menad, qui fonda la dynastie des Zirides. Les

Zirides, naturellement, voulurent garder le pouvoir pour eux seuls et, entre les successeurs de Bologguine et leurs suzerains fatimides d'Egypte, des dissensions éclatèrent. Finalement, le ziride El Moëzz répudia l'autorité fatimide. Celle-ci se vengea en lançant sur l'Ifrikiya (ainsi nommait-on l'Algérie actuelle) les tribus de Soléïm et de Hilal, arabes indisciplinés et redoutables que l'on avait casernés dans la Haute Egypte pour mieux s'assurer de leur tranquillité. Ces Arabes se jetèrent sur la Tunisie et sur la province de Constantine comme des loups affamés, repoussant les Berbères qui se réfugièrent dans les montagnes de la Kabylie et de l'Aurès ainsi qu'au Maroc. Par calcul ou par force, ces malheureux, traqués sans merci, se convertirent à l'Islam, mais les deux races ne se mêlèrent pas pour cela et leur différence subsiste encore aujourd'hui: les Berbères des montagnes ont gardé des mœurs douces, des habitudes laborieuses, l'amour de l'indépendance et celui du foyer domestique, et les Arabes le mépris du travail, le goût de la vie contemplative... et oisive!

Tels furent les débuts de l'invasion arabe dans l'Afrique du Nord. A partir de cette époque, l'histoire de l'Algérie n'est qu'une suite de révoltes et de coups de main dont il serait très long et quelque peu embrouillé de suivre les débats.

Constantine eut à subir bien des péripéties. Du XIII^{e} au XIV^{e} siècle, elle est gouvernée par la dynastie hafside dont le fondateur, Abou Zakaria, reçut même la sépulture dans une de ses mosquées. Elle restera sous cette domination jusqu'au moment où elle subira le joug des Turcs. Notons,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

pendant cet espace de temps, la révolte d'un de ses gouverneurs: Abou-Beker-ben-Moussa dit Ibn-el-Ouzir qui avait secrètement offert à Pierre III d'Aragon la suzeraineté de la Province de Constantine. La proposition était acceptée, mais quand Pierre III et ses soldats débarquèrent a Collo, ils apprirent que le prince hafside Abou-Farès avait fait heureusement le siège de Constantine, s'était emparé de la cité rebelle et qu'Ibn Ouzir était mort. Pierre d'Aragon n'avait rien de mieux à faire que de repartir pour la Sicile, ce qu'il fit.

En 1284, Constantine est sous la dépendance d'un autre Abou-Zacharia qui y exécuta de grands travaux, élargit la Kasbah pour y établir sa résidence royale, en agrandit la mosquée et fit de ce palais une véritable citadelle. Son œuvre fut continuée par Abou-l'Baka-Khaled.

A la fin du XV[e] siècle, Constantine a repris une très grande influence mais, comme tous les honneurs se paient, pendant trois siècles la guerre devint pour elle un état permanent et elle dut subir plusieurs sièges et pillages qui la meurtrirent quelque peu. Ainsi, pour résister à l'attaque d'Ibn Rania, il fallut rompre les ponts romains restés intacts jusqu'alors. On les rétablit pour les couper de nouveau lors de la révolte d'Ibn-el-Amir et la vieille voûte naturelle prêta son sommet pour y établir un chemin remplaçant les ponts démolis.

Mais la dynastie hafside s'affaiblissait et des factions désorganisaient la ville; Constantine toutefois, conservait son bon renom scientifique et ses brillantes écoles de légistes. Elle allait perdre ses dernières gloires sous la domination turque.

En 1492, lorsque le royaume musulman de Grenade tomba aux mains de Ferdinand et d'Isabelle, cette victoire religieuse fut suivie de l'expulsion des Juifs et de l'émigration des Maures. L'Afrique recueillit une partie de ces populations dispersées, Constantine reçut, pour sa part, beaucoup d'éléments sémites, et tout naturellement, vers ce beau refuge choisi par les vaincus, se dirigèrent vite les convoitises des Portugais et des Espagnols. Tandis que les premiers s'emparaient du Maroc, les Espagnols, conduits par Pietro Navarro se rendaient maîtres d'Oran et débarquaient à Bougie en l'absence d'Abdul-Aziz, gouverneur de cette ville, qui bataillait contre Abou-Beker, sultan de Constantine. Alger, Dellys, Ténès, Tripoli, Tlemcen même, sans tarder, se soumettaient au roi d'Espagne.

La croix remplaçait partout le croissant.

C'est alors que parut le corsaire levantin Baba-Aroudj qui avait obtenu du prince régnant à Tunis, Abou-Abd-Allah-Moulaï-Mohammed — à condition de laisser à ce prince le cinquième de son butin — l'autorisation de faire de Djerba son port de refuge. Là, son frère Kheir-ed-Dine était venu le rejoindre, et tous deux, sous le nom des frères Barberousse, terrorisaient la Méditerranée.

C'est à eux que s'adressa Abou-Beker, vainqueur d'Abdul-Aziz, pour reprendre Bougie.

Une première tentative fut infructueuse.

A ce moment, les Gênois, jaloux des succès des Espagnols, s'établissaient à Djidjelli avec l'aide d'André Doria.

Ils n'y restèrent pas longtemps. Arroudj les en chassa et fixa le centre le plus important de ses pirateries dans cette

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ville où « la fortune allait le rechercher pauvre et affligé pour le faire roi »! Voici comment:

Les habitants d'Alger avaient été obligés, à leur grand regret, d'accepter une garnison espagnole et, voyant en Barberousse le champion de l'Islam, ils invoquèrent son appui. Arroudj s'embarqua avec ses meilleurs partisans et arriva en sauveur à Alger. Quelque temps après Tlemcen sollicitait de lui le même rôle protecteur pour obtenir le rétablissement de son souverain légitime renversé par les Espagnols.

Arroudj, laissant Kheir-ed-Dine à Alger, partit pour Tlemcen, étrangla l'usurpateur... et prit sa place.

Pour venger ce crime, le gouverneur d'Oran, avec des forces considérables, marcha sur Tlemcen. Après avoir soutenu un siège de six mois, Arroudj fut obligé de fuir et succomba.

Sa mort fit une impression énorme en Afrique, et, si les Espagnols avaient su profiter de ce moment de panique, ils auraient anéanti aisément l'empire des deux corsaires.

Ils ne le comprirent malheureusement pas.

Kheir-ed-Dine, d'abord terrifié, songea à évacuer Alger puis, bientôt, il essaya d'une résistance acharnée, rendue d'autant plus difficile que ses cruautés l'avaient fait mal venir de la population indigène. Il eut alors l'idée géniale de placer sa conquête sous la domination du sultan de Constantinople, le glorieux Sélim, et se rendit à la mosquée pour proclamer la suzeraineté du grand Turc.

Une députation partit pour Constantinople afin d'offrir au sultan l'hommage du royaume d'Alger.

Sélim accueillit favorablement cette soumission qui ne

lui coûtait rien!... envoya à Kheir-ed-Dine le Kaftan d'investiture, des munitions et de l'artillerie.

L'empire turc d'Afrique était fondé.

Il devait durer près de trois siècles, effrayer par ses pirateries les nations civilisées et tenir tête à toutes, bravant la Hollande, le Danemark, la république de Venise, faisant échec à Charles-Quint, à don Juan d'Autriche, à l'amiral Nelson, obligeant la France à diriger contre lui plus de quinze expéditions jusqu'au jour où devant nos forces bien résolues, bien conduites, il s'effondra enfin à jamais.

En attendant, Barberousse dont l'audace et l'ambition ne connaissaient plus de bornes, s'était emparé de Bougie et de Tunis et, ayant vaincu à Alger même l'imposante flotte espagnole, se trouvait maître incontesté de toute l'Afrique du Nord jusqu'à Touggourt et Ouargla.

Constantine vécut à ce moment une triste période, subissant tour à tour l'influence des anciens hafsides, la domination des Arabes, l'autorité des Turcs, prise et reprise à chaque instant, dévastée, tandis que ses belles campagnes étaient saccagées.

Vers 1572, les derniers chefs du parti hafside étaient définitivement vaincus, les Arabes écartés et la ville soumise au joug turc.

Sous l'autorité du pacha d'Alger, l'Algérie est divisée en trois provinces: Constantine, le Titeri et Oran, à la tête desquelles sont des beys, assistés de troupes régulières chargées de faire respecter la souveraineté turque aux Arabes et aux Berbères et de servir au pacha d'Alger une lourde redevance ou « denouche ».

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Les beys étaient librement nommés par Alger et révocables à son caprice.

Ainsi, utilisant le temps en occupations variées: pestes, révoltes contre les beys, luttes contre Tunis, appui fourni à Alger pour combattre Louis XIV, Constantine gagne l'année 1771 où apparaît Salah bey.

Salah ben Mustafa était né à Smyrne et, sitôt élevé au beylicat de Constantine, il donna des preuves de son infatigable activité. Il soutint le dey d'Alger contre les attaques des Espagnols, triompha par ruse de Tunis, sa voisine, fit des campagnes malheureuses dans l'Oued'rir et ne craignit pas de résister à différents marabouts.

Le dey d'Alger, peu reconnaissant des services rendus, l'ayant destitué et remplacé par Ibrahim-bou-Seba, il s'opposa à ce changement en assassinant son successeur.

On envoya Hassen-bey pour le réduire, on le cerna dans sa maison de Sidi-el-Kettani... et on l'étrangla.

Constantine lui doit beaucoup et a gardé précieusement son souvenir.

Il fit édifier la mosquée et la médersa de Sidi-el-Kettani, assigna aux juifs le quartier dit de Charà où ils construisirent tout un îlot spécial qui a formé la rue Grand. Il annexa une autre médersa à la mosquée de Sidi-Lakhdar, restaura le pont d'El-Kantara, développa le commerce, l'agriculture, encouragea fortement toutes les industries locales: tannerie, cordonnerie, tissage, effectua de grandes plantations d'oliviers au Hamma, à Bône, et dans sa propriété de Sidi M'hammed-el-R'orab sur le flanc septentrional du Chettaba.

Les successeurs de Salah bey eurent à subir le triste sort

de beaucoup de beys: lacets, coups de bâton... ils moururent presque tous de mort violente.

En 1807, c'est, entre le bey de Constantine et le bey de Tunis, une lutte acharnée où la victoire fut du côté de Constantine. Une guerre semblable recommença en juillet 1813 sans plus de succès pour Tunis; cette même année vit une révolte dans la Kabylie méridionale et l'arrivée au pouvoir de M'hammed-Thaker-bey officier turc originaire de Smyrne qui, paraît-il, avait juré que s'il devenait bey il ne laisserait pas passer un jour sans faire tomber une tête. Il tint la parole donnée avec une ténacité digne d'une meilleure cause! Pour racheter ses crimes, il se montra parfait pour les marabouts, et, juste retour des choses d'ici-bas, périt étranglé en 1818.

Ses successeurs n'étaient pas, dit l'histoire, plus tendres que lui. L'un d'eux, Ahmed-el-Mamlouk, fit une expédition glorieuse à Touggourt. Puis, Constantine connut une de ses plus affreuses disettes (1822) et vit arriver au pouvoir, en 1824, El-Hadj-Ahmet à qui elle doit la construction du palais.

En 1828, le dey d'Alger donnait à M. Deval son fameux coup d'éventail et la France envoyait une armée pour venger l'affront subi par son ambassadeur.

El Hadj-Ahmet, naturellement, appela les Musulmans à la guerre sainte. Il eut une belle page dans la lutte, mais la France était partout victorieuse. Le 4 juillet 1930, le fort l'Empereur était pris et Alger capitulait le 5 au mains du maréchal de Bourmont.

El Hadj-Ahmet rentra à Constantine, défit les rebelles

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

qui s'étaient soulevés à la nouvelle de la capitulation d'Alger, et resta seul maître de toute sa province.

Le général Clauzel le proclama déchu et délia les populations de toute obéissance à son égard. Ahmet répondit à cette décision en prenant le titre de Pacha que la Porte confirma avec empressement et s'empara de Biskra.

Malgré tout, le littoral était entre les mains des Français et, le 14 avril 1836, le maréchal Clauzel annonçait son intention de marcher sur Constantine. L'expédition s'organisa sous sa direction. Le 2 novembre, il envoyait une sommation aux habitants d'avoir à se rendre et reçut en réponse, quand il vint le 21 occuper le Mansourah, quelques coups de canon qui lui indiquèrent les dispositions des indigènes à son égard.

On campa au Koudiat et on établit une batterie de pièces de campagne sur les pentes du Mansourah pour canonner la porte d'El Kantara.

Ces essais furent infructueux. Le 22 et le 23, deux attaques échouèrent, et l'armée, sans insister, se décida à partir, manquant de munitions, embourbée par suite de pluies diluviennes et ne se doutant pas que l'ennemi s'apprêtait à capituler!

La surprise fut immense quand on vit que les Français levaient bien décidément le siège. Dans tout Constantine, ce fut un véritable délire de joie:

Ils fuient! Ils fuient!

Alors, les cavaliers arabes se précipitent en avant; on abandonna les blessés à leur férocité. Changrenier eut là un admirable mot français: « Allons, mes amis, regardons ces gens-

là en face: ils sont 6.000, vous êtes 300, vous voyez bien que la partie est égale! »

De temps en temps, quand le danger était trop grand, il faisait former le carré et commencer le feu. Les assaillants, surpris et débandés, s'enfuyaient, le bataillon reprenait sa marche pour recommencer à une nouvelle alerte, infligeant ainsi à l'adversaire des pertes énormes avec ce feu de deux rangs régulier et tranquille.

Damrémont eut mission de venger ce désastre. Il envoya à Hadj Ahmet le projet d'un traité par lequel il reconnaissait notre suzeraineté et s'engageait à servir à la France un tribut annuel.

Le pacha ne répondit pas tout de suite, et la deuxième expédition contre Constantine fut résolue.

Hadj Ahmet voyant le danger envoya des propositions de paix, demandant simplement que son autorité fut reconnue et qu'on lui donnât Bône et Guelma.

Ses prétentions furent rejetées et le 1er octobre 1837, la colonne expéditionnaire se mettait en route avec un effectif de 13.000 hommes sous les ordres du général en chef marquis Damrémont. On a raconté longuement ce fameux siège de Constantine dont le commandement suprême était confié au duc de Nemours et que contraria tout d'abord une pluie torrentielle.

Le 9, les assiégés tentèrent une sortie du côté du camp du Mansourah et furent repoussés; ils renouvelèrent l'effort le 10 contre le front du Koudiat sans plus de succès; le 11, Damrémont leur envoya une sommation de se rendre avec

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

promesse que leurs personnes et leurs biens seraient respectés.

La réponse fut la suivante:

« Si vous manquez de poudre, nous vous en enverrons; si vous n'avez pas de biscuit, nous partagerons le nôtre avec vous, mais vous n'entrerez pas dans la ville; les Français ne seront maîtres de Constantine que quand nous aurons tous été tués ».

— C'est bien, dit le général, ils ont du cœur, l'affaire n'en sera que plus glorieuse pour nous.

Le 12, sans tenir compte des avertissements du général Rulhière, chef d'état-major, Damrémont regardait les remparts de la place lorsqu'un boulet l'atteignit en pleine poitrine. Le général Perrégaux s'étant penché sur lui, reçut une balle qui lui fit au palais une blessure affreuse de laquelle il mourut quelques jours plus tard.

Le général Valée fut nommé alors commandant en chef.

Le 12 au soir les fortifications étaient endommagées et el Hadj Ahmet proposait une suspension d'armes.

Le général répondit que, si l'on ouvrait les portes de la ville, on appliquerait les conditions déjà offertes; sinon, s'il fallait entrer par force, toutes les propositions étaient nulles.

Ne recevant pas de réponse catégorique, on prépara l'assaut.

Le 13 au matin, par un de ces jours radieusement ensoleillés qui sont toujours pour notre France un présage de victoire, la trouée était faite dans la muraille, la brêche escaladée et le drapeau tricolore planté sur les remparts par le capitaine de Garderens.

Lamoricière s'engage dans la ville jusqu'à la porte d'El Moukaff, derrière l'hôtel de Paris actuel. C'est là que l'explosion d'un magasin de poudre l'ensevelit vivant mais aveugle sous des décombres brûlants.

Le colonel Combes reçoit dans la rue qui portera son nom, une blessure mortelle.

On s'empare de la caserne des janissaires et les soldats du capitaine de Saint-Arnaud prennent le fondouk de la place des Chameaux où les Mozabites se défendent en vrais lions. Le général Rulhière arrive à la Kasbah où Ben-Azzouz finit par lui envoyer un parlementaire pour annoncer la soumission de la ville.

Lamoricière avait promis que la reddition serait faite à dix heures; à neuf heures, toute résistance avait cessé et le pavillon français flottait, aux cris de « Vive le Roi » sur les principaux édifices de la ville, pendant qu'El Hadj Ahmet s'enfuyait vers le Sud.

Le 14 octobre, le général en chef adressait à l'armée un ordre du jour vibrant d'orgueil et de joie. Le désastre de l'expédition de 1836 était réparé, et les fastes de l'armée française s'enrichissaient d'une de ses plus glorieuses victoires.

Deux jours plus tard, le duc de Nemours passait en revue, sur l'esplanade Bab el Ouad, nos troupes fatiguées, vêtues de lambeaux, mais merveilleuses de vaillance et d'enthousiasme.

Le 27, quelques chefs Arabes, conduits par Fahrate ben Saïd vinrent faire leur soumission à la France et, le 29, le général Valée quittait Constantine, laissant comme com-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

mandant de la garnison le colonel Bernelle qui, deux mois plus tard, était remplacé par le général Négrier dont l'autorité eut de très heureux résultats. Il fit commencer la route de Philippeville, et repoussa El Hadj Ahmet qui, retranché dans Biskra, s'avançait vers Batna.

En 1839, le duc d'Orléans vint à Constantine où l'on célébra brillamment, le 13 octobre, l'anniversaire de la prise de la ville mais, quelques jours après, on recevait la déclaration de guerre de l'émir Abd-el-Kader.

Les Ben Gana, fidèles à la France, remportèrent sur ben Azzouz, le Khalifa du grand émir, la victoire de l'Ouad Salson. Les trophées de cette bataille, deux drapeaux et 900 oreilles coupées aux cadavres! furent rapportés à Constantine.

Quelques jours après, le général Galbois faisait une immense razzia sur les Haracta et repoussait à Sétif une nouvelle tentative de l'ennemi.

En 1841, Négrier, pour la seconde fois, vint prendre le commandement de Constantine. Il rétablit le calme aux environs de la ville infestés jusque là par des rôdeurs et des brigands, et s'empara de Tébessa. Peu après, il était remplacé par Baraguey d'Hilliers qui, lui-même, céda au duc d'Aumale le commandement de la Province.

Le duc d'Aumale avait une tâche très lourde à remplir, car Abd-el-Kader était maître du zab et El Hadj Ahmet occupait le défilé d'El Kantara.

Il obtint néanmoins d'éclatants succès contre l'un et l'autre pendant que le maréchal Bugeaud remportait la victoire de l'Isly.

En 1844, le duc d'Aumale céda son poste au général Bedeau. C'est alors que, par l'ordonnance du 9 juin, on donna une véritable constitution spéciale à Constantine, divisant la ville en quartier indigène et quartier français avec une administration différente; la population européenne était à cette époque de 1.500 âmes, son développement s'accentua par la suite, et ses relations avec le sud, enfin un peu calmé, augmentèrent son commerce.

Le maréchal Bugeaud ayant donné sa démission de gouverneur de l'Algérie, le duc d'Aumale fut nommé à sa place. Abd-el-Kader, définitivement vaincu, le pays en ayant terminé avec les grandes guerres, allait entrer dans une nouvelle vie lorsque, le 24 février 1848, le gouvernement de Louis-Philippe fut renversé. Le duc d'Aumale, après une très digne proclamation, partit pour l'exil, remettant ses pouvoirs au général Changarnier.

El Hadj Ahmet jugea le moment favorable pour relever la tête, mais il finit par se rendre au capitaine de Saint-Germain qui le remit captif au colonel Canrobert.

Toutes les révoltes n'étaient pas éteintes avec lui car, en 1849, un dérouiche Bou Yamena et un marabout Mohammed-ould-Raçoul-Allah cherchèrent à s'emparer du vieux rocher. Ils ne réussirent pas même à prendre El Arrouch qui n'était défendu que par une poignée d'hommes mais par des braves.

D'autres mouvements d'indépendance se produisaient aussi dans les Ziban et surtout, et plus graves, dans la grande Kabylie où ils nécessitèrent des expéditions organisées par le général de Saint-Arnaud et par Mac-Mahon.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Le 2 décembre 1851, l'Algérie était mise en état de siège, et, bien que le vote en faveur du rétablissement de l'empire fut contraire dans les villes algériennes, les colonies agricoles et l'armée équilibrèrent la balance.

Constantine, cependant, acquérait petit à petit, tous les chevrons d'une vraie ville, préfecture, tribunal civil, mairie, et, forte de ses nouvelles distinctions comme de son passé vénérable, elle tint bon contre les prétentions de sa jeune voisine Philippeville, de toute récente origine, et qui n'aspirait à rien moins qu'à devenir la capitale de la Province.

Enfin, Touggourt fut pris; l'Oued-R'ir était ainsi complètement à nous. Ce succès correspondait à ceux que nous remportions au même moment en Orient. La France avait alors tous les sourires de la victoire, et les faveurs de cette capricieuse déesse permirent au maréchal Randon en 1857 d'achever tout entière la conquête de la grande Kabylie.

Dès lors, le pays étant pacifié, la question de son organisation administrative se posait très sérieuse.

L'empereur jugea bon de supprimer le gouvernement général, et de le remplacer par un Ministère de l'Algérie, ayant son siège à Paris, et à la tête duquel fut placé le prince Jérôme Napoléon. Le parent de l'empereur resta peu au pouvoir, et fut remplacé par Chasseloup-Laubat. Le Ministère sur lequel l'Algérie avait fondé les plus belles espérances eut d'ailleurs une destinée éphémère, et fut supprimé avant d'avoir pris aucune des décisions qu'on attendait de lui. Le gouvernement général reprit vie et fut confié au maréchal Pélissier.

L'empereur, par raison plus que par attrait, fit en 1860

une courte visite en Algérie, mais il ne pensait guère qu'aux indigènes et rêvait de faire de ce beau pays un royaume arabe. S'il avait réalisé son désir, c'était la négation du principe même de la conquête et l'abandon des efforts et des sacrifices faits par la France depuis trente ans pour la justifier.

Heureusement, il était plus facile de promettre ce royaume que de le créer et « ce grand épouvantail se réduisit en réalité à une fleur de rhétorique sans portée réelle ».

Pourtant, malgré l'opposition des Algériens, le senatus consulte fut promulgué qui tranchait la question des terres par l'article déclarant les tribus d'Algérie « propriétaires des territoires dont elles ont la jouissance à quelque titre que ce soit ».

A son deuxième voyage en terre africaine, voyage durant lequel il vint à Constantine dont il admira beaucoup le côté pittoresque, Napoélon III se convainquit que de grands travaux étaient indispensables pour développer ce vaste domaine dont il commençait à apprécier l'importance et il élabora, concernant la colonie, un nouveau programme qui eut le talent de mécontenter et les partisans du royaume Arabe et les colons. Mais bientôt, l'empereur oublia les Algériens, occupé qu'il était par la débâcle du Mexique et par la guerre entre l'Autriche et la Prusse.

L'an 1867 resta tristement célèbre dans l'Algérie tout entière par une famine épouvantable causée par la sécheresse et par une énorme invasion de sauterelles.

Constantine devint alors le rendez-vous de tous les malheureux qui venaient y chercher quelque nourriture. Des se-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

maines, des mois s'écoulèrent dans cette misère qui atteignit son maximum d'intensité en Janvier 1868. Le maréchal gouverneur Mac-Mahon demanda enfin des secours, et les Commissions et Sous-Commissions nommées pour opérer la répartition des fonds envoyés de Paris commencèrent à fonctionner vers le 15 février. Il était temps!

En cette même année de détresse on entreprit à Constantine le dérasement de la colline du Koudiat et les constructions des quartiers Saint-Jean et Saint-Antoine: la grande mosquée fut en partie réédifiée et l'usine à gaz entra en fonctions.

En Décembre 1868, parut un autre projet de senatus consulte, accordant à chaque département de l'Algérie un député et un conseil général élu, déléguant quatre de ses membres au conseil indigène; la division des provinces en préfectures civiles et militaires était maintenue.

Le 9 Mars 1869, au Corps législatif, le Comte Le Hon faisait connaître le véritable rôle si beau des colons Algériens et le débat se termina par le vote d'un ordre du jour proclamant la nécessité de doter l'Algérie des libertés civiles, du droit commun et d'un affranchissement complet.

Au plébiscite du 8 Mai 1870, l'Algérie répondit négativement, puis survint la guerre franco- allemande.

L'écroulement de l'empire donna aux Arabes quelques raisons de croire à l'affaiblissement de la France, et, déjà très surexcités par les décrets rendus sur la naturalisation des juifs et par l'introduction du jury qui leur faisaient craindre d'être jugés par leurs adversaires naturels, les colons et les Israélites, voyant de plus que les généraux français avaient

capitulé devant l'ennemi, les Arabes se soulevèrent, et la révolte fut vraiment grave en Kabylie. La répression fut rapide et violente; elle fut suivie en 1879 d'une insurrection dans l'Aurès et de troubles plus graves, fomentés un peu plus tard dans le Sud Oranais par Bou Hamama qui prêcha la guerre sainte.

Ces mouvements furent vite arrêtés et, depuis lors l'Algérie est complètement pacifiée.

Elle est aussi bien Française. Elle l'a prouvé durant la grande guerre au cours de laquelle ses héroïques troupes ont combattu avec la plus admirable énergie contre l'Allemagne qui, dans sa folie de conquêtes, avait jeté des regards de convoitise sur cette reine de nos colonies, voyant en elle, à juste titre, un merveilleux, un incomparable trésor.

Constantine a mis à profit ces années de sécurité pour s'embellir. Nous verrons plus loin ce qu'elle est devenue. Riche de tout son vieux passé, elle est maintenant une cité moderne agréable et charmante. Son rôle est changé; elle ne connaît plus les bruyantes agitations d'autrefois, elle n'est plus le centre où se fomentaient les grandes rébellions. Sa tâche est désormais plus sereine et plus jolie.

Ville de touristes ? Constantine peut être mieux que cela. Son département si vaste renferme des richesses encore insoupçonnées et ses territoires du Sud, toutes ses oasis dont les jardins apportent comme un défi à la stérilité des sables, lui assurent pour le présent, et lui ouvrent pour l'avenir, une splendide perspective d'échanges de produits recherchés.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Voilà Cirta, la vieille Cirta et son histoire.

Venez, nous allons maintenant la visiter en détails si cela vous plaît.

I

LES PONTS

Je parle d'eux tout d'abord parce qu'ils s'imposent immédiatement à l'attention des voyageurs qui débarquent à Constantine.

Ils sont trois, trois principaux (laissons de côté les subalternes) et n'ont pas entre eux le plus petit air de famille.

L'aîné de tous, El Kantara, a de lointaines et nobles origines. Il fut construit, peut-être même réparé — ce qui le rendrait plus vénérable encore — sous le règne d'Antonin le Pieux, vers le milieu du IIe siècle. C'est du moins ce que l'on fait dire à une inscription portant les mots « Hadriani filio » trouvée dans ses débris lors d'une de ses chutes, car le pont d'El Kantara n'est pas arrivé à son âge sans avoir éprouvé quelques défaillances.

Longtemps, en bon Romain énergique qu'il était, il fit bonne contenance, mais, à la suite des temps, des sièges, des vicissitudes de toutes sortes qu'il dut subir, deux de ses

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

arches sur quatre s'écroulèrent et pendant plusieurs siècles, cinq à peu près, il resta en non activité.

Il reprit du service sous Salah ben Moustapha, l'un des beys les plus célèbres de Constantine.

Un ingénieur de Mahon, don Bartolomeo, se chargea de le rendre à l'utilité publique. L'architecte était habile, le bey très volontaire et la restauration marcha bon train. Pour aller plus vite on fit descendre du Mansourah de grosses pierres que l'on employa à défaut de celles que l'on avait demandées tout exprès aux Baléares, mais qui n'en finissaient pas d'aborder à Stora et d'arriver à Constantine. On utilisa aussi des matériaux romains, même on démolit à cette intention un arc de triomphe encore intact appelé par les indigènes Kçar el Roula (Château de la Goule). La conduite qui, déjà sous Adrien et ses successeurs, amenait en ville l'eau du Djebel Ouach fut rétablie sur le pont et El Kantara, rajeuni, connut de belles années.

Vers 1836, les Français lui firent une première visite. Il les reçut mal, ferma sa porte et la laissa canonner par nos troupes sans vouloir rien entendre. Quelques mois plus tard, il se montra tout aussi hostile aux zouaves de Lamoricière et ce n'est que contraint et forcé qu'il changea d'attitude et de nationalité. Il ne pouvait pas faire autrement, la vieille cité des rois Berbères, l'ancienne Cirta, la Kosantina des Hafsides était devenue le chef-lieu de la plus importante province de l'Algérie Française.

El Kantara, toutefois. ne supporta pas impunément tant d'émotions: un beau matin de printemps, en 1857, après avoir livré passage à un détachement d'infanterie, il laissa

tomber dans le ravin les deux premiers de ses arceaux du côté de la ville; le siphon de la conduite d'eau qui s'appuyait sur lui fut rompu du coup. On essaya de remédier à cet état de choses. On tenta une guérison qui fut vite jugée impossible et, comme l'invalide devenait plus gênant qu'utile, on résolu de l'abattre.

Il eut une belle fin militaire à laquelle toute la population assista du haut des murailles. Deux pièces d'artillerie, mises en batterie sur le terre-plein au-dessus de la grande voûte naturelle, ouvrirent le feu contre les piles qui restaient encore. Le vieux pont lutta héroïquement, s'écroulant à regret sous le choc des boulets. Au quatrième coup, il s'avoua vaincu, dénoua son tablier et se jeta tête première dans le gouffre, pour en finir!

Il commença à revenir à lui en 1861, mais il lui fallut plusieurs années pour retrouver toute sa vigueur; à peine rétabli il donna des inquiétudes, perdit pied un beau jour au passage du rouleau compresseur qui — ne s'attendant pas à de semblables ouvertures — s'en alla avec les chevaux qui le conduisaient, au fond du ravin!

De ce chef, on condamna El Kantara pour quelque temps au régime de la solitude; on le soigna sérieusement pour éviter toute rechute fâcheuse et depuis lors, il est très sage et jamais malade... il est vrai qu'on lui a donné maintenant une Coadjutrice une petite passerelle qui — comme lui — aboutit à la gare.

D'un seul élan, avec une majesté qui n'est pas sans grâce le pont d'El Kantara enjambe le Rummel. Il a grand air, mais ses apparences sévères ne l'empêchent pas d'être très

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

accueillant. Depuis peu on lui a enlevé sa porte à double baie, ce qui le rend moins rébarbatif.

Bien qu'il ait le grand pont Sidi Rached pour suppléant, c'est encore lui, de préférence, qui introduit les voyageurs à Constantine et, sitôt qu'on l'a franchi, la rue Nationale se présente un peu gênée à ses débuts, courbée, pas très élégante, parée plus haut seulement de rares ornements: la Nouvelle Médersa, la grande Mosquée.

Un certain temps, cette rue importante s'attarde le long de maisons d'aspect modeste, de cafés maures où les consommateurs — étendus sur des nattes — fument et jouent en buvant le breuvage au délicieux arome servi dans de petites tasses à fleurs d'or, le long aussi de boutiques microscopiques à l'entrée desquelles des tapis, des gandourahs et des foulards se balancent et puis, toujours grimpant fort, elle s'élance, devenue plus civilisée et plus jolie, à l'assaut de la Brêche la grande place de la ville.

Nous sommes au cœur de Constantine.

Nous y reviendrons.

Le pont Sidi Rached est un nouveau venu dans la carrière. Il n'a point de passé. On pourrait, en cherchant bien, lui trouver de dignes ancêtres, on ne se souvient pas d'eux. Si jeune qu'il soit, il impose l'admiration et même le respect. D'allures moins archaïques qu'El Kantara, il séduit par la grâce de ses mouvements.

Il naît au pied du square Valée et fait suite à une grande place aimée des indigènes où jadis — avant les dernières améliorations de cette partie de la ville — les charmeurs de serpents, les vendeurs de vieilles ferrailles et les marchands

de gâteaux voisinaient entourés suivant la saison, de pyramides de pastèques, d'épis de maïs grillés et de beaux poivrons luisants couleur d'espérance.

Une porte pas méchante — la porte Djabïa — lui servait alors d'entrée du côté de la ville.

Il s'en va, étreignant d'un large geste enveloppant une portion de la ville arabe et, après l'avoir abandonnée pour franchir le Rummel, il se retourne encore comme pour regarder une dernière fois les maisonnettes joujoux, très bleues ou très blanches, jetées en désordre tout au bord du ravin. On ne voit guère que lui quand, du Bardo, ou de la route de Sétif, on contemple le panomara incomparable de Constantine et la courbe harmonieuse qu'il décrit est toujours, pour tous, une même cause d'enchantement.

Ce n'est pas qu'il n'ait ses détracteurs.

Tout en rendant justice à ses mérites indiscutables, le « on » de la critique lui reproche d'avoir mis à mal un quartier indigène... d'enlever son côté pittoresque à cette partie du rocher... de nuire à la perspective... qui est parfait ? Evidemment, en vertu du principe formel qui veut que toute omelette soit précédée d'une casse d'œufs, le pont Sidi Rached doit la vie à une hécatombe de réduits qui, il faut le reconnaître, ne manquaient pas d'attrait... pour les touristes. De plus, il est abominablement indiscret, il plonge dans toutes les petites cours intérieures des maisons au long desquelles il chemine et, comme les moukères doivent être toujours soigneusement dérobées à la vue de quiconque n'est pas leur seigneur et maître, les maris fâchés ont élevé un peu partout des barricades primitives pour défendre leur bien

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

autant qu'il a été possible... et leurs fortifications improvisées n'ont rien de très artistique.

Ces défauts avoués, on doit laisser à Sidi Rached l'orgueil très légitime d'être le plus haut pont de pierre du monde entier (101 mètres au dessus de l'abîme). Son arche principale a 70 mètres de diamètre, une collection d'arches plus petites la précèdent et la suivent en cortège et l'ensemble est superbe.

On se rend mieux compte de la force du colosse quand on le voit d'en bas, du chemin des touristes; de ce point, toutes ses imperfections disparaissent et, sans restriction aucune, on rend hommage — avec quelle naïve fierté individuelle! — au génie humain capable de concevoir et d'exécuter de tels travaux.

Au-dessous du pont Sidi Rached, bien au-dessous, le pont du Diable, sans se faire remarquer, joint l'une à l'autre les lèvres du ravin, juste au moment où le Rummel entre en relation avec le rocher.

La passerelle de Sidi M'cid n'a que des admirateurs. Elle est si hardie, si charmante que personne ne songe à la critiquer. Elle a des allures de téméraire ballerine avec son envolée légère et le retroussis joli de ses câbles.

Elle a choisi le point le plus élevé du rocher pour narguer le torrent et, gentiment, elle permet à tout le quartier du lycée de pénétrer dans les bois de pins à l'orée desquels l'hôpital civil se dresse très accueillant et très riant malgré sa destinée plutôt mélancolique.

La passerelle de Sidi M'cid est un peu émue du rôle qu'elle joue; en dépit de son courage, il lui arrive de trembler au passage des voitures lourdes, mais les balancements d'effroi qu'elle exécute alors sont une attraction de plus et ses hôtes éphémères lui savent gré de leur procurer le petit frisson de la peur.

Ses portes font leur possible pour lui donner un air sérieux... des portes moyen-âgeuses à ogive accentuée dont la longue ouverture est surmontée de trois fenêtres... ogivales toujours... une véritable entrée de château-fort.

Jadis, on conduisait au pont d'El Kantara les visiteurs de Constantine pour leur faire contempler le cours original du Rummel. Aujourd'hui on ne peut manquer de les amener sur la passerelle, à 175 mètres... pas moins!! au-dessus de la rivière.

Rien de plus merveilleux que le panorama découvert du haut de ce pont suspendu. Comme une femme coquette, il change de parure plusieurs fois par jour, mais qu'il emprunte ses joyaux à la douceur du soleil levant ou aux splendeurs plus riches du couchant, il est invariablement beau. Même, quand le siroco embrume les montagnes lointaines qui servent de fond à son tableau, il a de l'attrait toujours, un attrait délicieux de mystères... de voiles flottants.

Dans la profondeur du gouffre, au-dessous du pont, le Rummel, ayant franchi les voûtes naturelles, s'élance, content d'être à l'air libre, et se précipite en belles cascades dans la vallée inférieure pour offrir ses services à un important moulin; quelques maisonnettes parsèment de leur note claire le cirque de verdure, des chemins blancs zigzaguent de tous côtés, et, le long du rocher, la pittoresque route de la Corniche tourne, se retourne, fait mine de disparaître, re-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

vient en s'arrondissant, sort d'un tunnel pour entrer dans un autre, un bijou de route capricieuse, désireuse de plaire et de se faire remarquer.

...Et c'est aussi de la passerelle que l'on a la vue la plus complète de Constantine « drapée dans ses maisons comme dans un burnous dont la Kasbah serait le capuchon ».

LES SQUARES

Constantine a des squares, trois pour le moment, elle en aura plus, paraît-il, par la suite, car les projets ne manquent pas qui doivent la parer davantage.

En attendant, elle peut déjà être fière des jardins qu'elle possède. J'ai eu longtemps pour voisin le plus modeste et le moins fréquenté d'entre eux, un square de faubourg que j'ai toujours trouvé charmant. A son entrée, sur un socle envahi par des plantes grimpantes, un buste se dresse qui, d'un coup de tête nerveux, semble indiquer les terrasses qui suivent: « Allez donc là-bas, allez voir! »

Et, de fait, elles méritent une visite ces deux terrasses reliées l'une à l'autre, ainsi qu'au reste du square, par des marches rapides ou des allées en pente douce.

Selon les saisons, naturellement, elles changent d'aspect. A l'automne, elles étourdissaient par la violence de leur parure rouge: sauges, canas en massifs si serrés que des reinettes avaient établi leur domicile dans cet abri bien touffu et y donnaient des concerts et les quelques dahlias qui, pour ne pas faire comme les autres, offraient de bonnes têtes jaunes, blanches ou à peine rosées, détonaient dans cette symphonie sanglante.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

A ces pourpres, les chrysanthèmes ont succédé, variés, échevelés, emplissant l'air de la mélancolie que l'on s'imagine volontiers qu'ils répandent depuis qu'on a fait d'eux les rois du souvenir au jour des chers morts!

L'hiver a dû confondre toutes ces fleurs dans le même effeuillement et, après une grande absence, j'ai trouvé « mon square » délicieusement vêtu pour le printemps.

Les hampes virginales des iris blancs montent la garde au long des allées, alternant avec d'autres iris teintés de ce bleu qui leur est particulier et qui sombre souvent dans du violet profond. En massif, des violiers très plébéiens essayent, par leur diversité, de faire bonne contenance pour ne pas se laisser trop écraser par leurs voisins, de gros boutons d'or, très beaux, fiers d'être doubles; des plants robustes de reines-marguerites font étalage de couronnes pures au cœur jaune et des pensées aux drôles de petites frimousses vieillottes écarquillent leurs yeux de velours au pied du buste de Gambetta, car c'est Gambetta, j'oubliais de le dire, qui est le patron de mon square ami. Je l'avais deviné à l'énergie de ses traits, au temps où les plantes pudibondes qui voilaient la nudité de son socle cachaient la dédicace de ce monument offert par la ville de Constantine au grand patriote.

Rien maintenant ne dissimule l'inscription et les médaillons qui l'accompagnent: une Lorraine, une Alsacienne et une Cérès au regard farouche... du moins ai-je ainsi dénommé une tête de femme coiffée d'épis.

Plus tard, le square Gambetta s'étendra jusqu'à la route qu'il surplombe de très haut et qui forme des lacets autour

du cimetière européen. Le reverrai-je dans toute sa splendeur? Tel qu'il est, il me laisse de bons souvenirs. J'y ai vécu de nombreuses heures reposantes.

C'était là un tel recueillement, un tel calme!

Peu de promeneurs, un semblant de vie civilisée donné par les fenêtres des maisons environnantes, par les cris des bébés jouant, les récitations des petits élèves d'une « maternelle » toute proche, les appels des soldats blessés, hospitalisés dans une école voisine (hélas! nous étions alors aux années de la grande guerre!) et le plus souvent, rien d'autre que les voix innombrables de la nature, insectes bourdonnants, cigales en promenade, crapauds chantants, corneilles bruyantes, tiercelets et corbeaux luttant, non sans se fâcher dans d'extravagantes joutes d'aéroplanes!

Vers quatre heures, chaque jour, sauf le jeudi, le Dimanche et au moment des vacances, le square s'animait. Tous les bambins écoliers du quartier y venaient passer leurs récréations, et c'étaient des parties folles, tous les jeux usités dans le petit monde des enfants. Souvent nous étions assis sur notre banc, en pleine mêlée: des coursiers fringants, bridés de ficelles, galopaient devant nous... des cordes rudimentaires s'agitaient en cadence au chant de vieilles rengaines: « au gré des flots », ou « Qu'est-ce qui passe ici si tard ».

Des groupes plus prétentieux singeaient les grands, jouant à l'Ecole, à la Dame, aux Visites, et nous avons pu faire de bonnes études de caractères en observant ces marmousets.

Ce que je préférais, c'étaient les rondes. Mains enlacées,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

jolies chaînes fragiles, les petits dansaient autour des parterres et rien n'était plus charmant que ces fleurs vivantes s'ébattant autour de leurs sœurs immobiles... un signal... la troupe joyeuse reprenait haleine, se formait en rangs, marquant le pas, chantant un refrain guerrier.

Et le square restait aux oiseaux, aux bébés, aux malades, aux bons vieux... comme nous!

Je me suis étendue complaisamment sur le plus humble des jardins de Constantine, passons aux autres, maintenant, aux frères jumeaux qui, de chaque côté de l'Avenue Lamoricière, répandent leurs grâces et leurs parfums.

L'imagination des anciennes Municipalités n'avait pas encouru le risque d'en arriver à la méningite pour les baptiser: « Square numéro un, square numéro deux » on s'est contenté longtemps pour eux de ces simples matricules. Parfois, cependant, on disait — toujours en vertu du même principe ménager des efforts cérébraux — « le square des chiens » pour désigner le square numéro deux, parce que les possesseurs de toutous avaient le droit d'y conduire leurs chéris en liberté. La société protectrice des animaux devait se réjouir de cette tolérance hygiénique et touchante. Aujourd'hui, il faut qu'elle cherche un autre but de baguenauderie pour ses protégés, le square des chiens, devenu pompeusement « le square de la République », est réservé aux seuls humains et n'admet ses anciens hôtes que sous la tyrannie d'une laisse humiliante.

Il est vrai que les temps sont changés et que le jardin qui était jadis — suivant le goût de chacun — dépotoir, promenoir pour animaux domestiques ou musée d'archéologie, est à présent un des plus jolis coins fleuris de Constantine.

Il s'étage, lui aussi, en terrasses et domine la Vallée du Rummel, jouissant d'une vue merveilleuse et servant de délicieux parterre à l'Hôtel de Ville qui le regarde de très haut. Ses massifs sont ravissants et les débris de l'antique Cirta qu'on lui avait jetés pêle-mêle, disposés aujourd'hui avec art, lui donnent un certain air de dignité: des monuments funéraires pour la plupart aux inscriptions intéressantes. L'épitaphe de l'un d'eux a particulièrement attiré mon attention, d'abord parce qu'elle est d'un modernisme étonnant dans un milieu aussi vénérable, et puis parce qu'elle dit si vrai:

« Ci-gît un ami et c'est rare! »

Ce début me plaît.

Elle continue: « Pinault François, décédé le 19 septembre 1867, à l'âge de 71 ans, ton ami Chareille dédie cette modeste pierre à ton souvenir toujours jeune. »

Et, comme M. Chareille devait être en même temps qu'un ami sincère, un homme économe pénétré de la nécessité d'utiliser les restes, il s'est servi, pour perpétuer ses sentiments affectueux, d'une ancienne pierre tombale gravée déjà en caractères latins.

Les deux morts qui en sont ainsi possesseurs dos à dos, ont bien été obligés d'accepter ce partage.

Au long de ces alignements tumulaires s'ouvrent quelques sarcophages; plus loin, toujours en bordure des allées, des portiques, des chapiteaux veufs de leurs colonnes, de rares fûts presque intacts, des stèles brisées, des déesses au

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

nez camard, des têtes isolées et des torses sans tête, toute une série de vieilleries à combler d'aise les chercheurs de passé.

Et, dans le grand rond-point — non loin d'une élégante colonne de porphyre que domine le buste de la maîtresse de céans: la République — un gentil kiosque où l'excellente musique des zouaves jouait aux jours heureux d'avant-guerre et s'est fait entendre de nouveau triomphale après la victoire de notre France.

Le square numéro un, aujourd'hui square Valée, n'a ni antiquités, ni kiosque, mais il possède un beau maréchal... en statue!... et ses bocages, déjà vieux, et son petit jardin d'acclimatation, ont fait de lui le favori des flâneurs et des enfants.

Il a toute une collection de petits recoins séduisants et des bancs circulaires, bien abrités, où l'on peut toujours — en changeant de place selon les heures — narguer le soleil. Il a aussi, suivant les médisants, une importante clientèle de moustiques, mais je n'en crois rien: on a tellement la manie de ternir toutes les réputations!

Ce que j'aime en lui, c'est son aspect de jardin de France avec ses beaux grands arbres bien touffus et ses allées qui se coupent, s'entrecroisent, offrant aux promeneurs toutes sortes de postes de villégiature!... et puis, raffinement que ses collègues ne connaissaient pas encore de mon temps, il il y avait des chaises! de sorte que l'on pouvait, à bon marché, faire un brin de snobisme tout en respirant le même air que tout le monde et « tout le monde » n'est pas ici une vaine expression, car, très fréquenté par les Européens, le square Valée est aimé des Arabes, et, aux grandes fêtes

d'Israël, les Juives viennent y étaler les palmes de leurs châles cachemire et les brocarts de leurs robes.

D'un côté, le square Valée borde l'Avenue Lamoricière; de l'autre, il surplombe la rampe qui conduit au pont Sidi Rached.

Une petite terrasse avancée lui permet de contempler au lointain, les pins toujours verts du Mansourah. La vue est moins étendue que celle que l'on admire du square Gambetta ou du square de la République, mais elle est aussi bien jolie! surtout quand la fête du Printemps met en liesse les Arabes et que, le long du pont Sidi Rached, vont et viennent les mûtchachos, parés comme des châsses, ruisselants de paillettes et de galons d'or.

Le square Valée est pour Constantine « le square » par excellence. La société s'y donne rendez-vous pour potiner un brin car le verbe bavarder se conjugue avec la même ardeur sur l'une ou l'autre rive de la Méditerranée.

Aux jours charmants d'Avril, aux heures plus chaudes de Juin, avant que l'été torride disperse les habitants du rocher, on s'y réunit comme dans un salon très vaste, accueillant, on s'y éparpille en groupes amis, tandis que le maître du lieu, le maréchal Valée en personne, domine de sa haute taille tous ses hôtes, sans se dérider, sans manifester ni blâme, ni admiration, ni préférence, offrant ainsi le type parfait de l'impartialité mondaine.

Hélas! pour en arriver là, il faut être comme lui... de bronze!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LES EGLISES

Des Eglises à Constantine ? A dire vrai, pendant longtemps il n'y en eut qu'une ...une convertie, une ancienne mosquée, agrandie depuis l'occupation française et élevée au rang de Cathédrale. Les autres n'étaient que des chapelles !

Celle de notre faubourg Victor-Hugo — Saint-Félix — n'avait même de chapelle que le nom, la décoration et les objets du culte: c'était une simple salle, pas belle, destinée à être abandonnée dès que l'on aurait pu offrir aux fidèles de ce quartier, un lieu de prières un peu moins modeste.

Mon rêve — celui de bien d'autres catholiques aussi, il y a vingt ans — était de voir sur les hauteurs du Koudiat une basilique digne de Constantine et je ne descendais jamais l'Avenue Lamoricière sans songer à ce temple que j'imaginais déjà, dressant comme une protection au-dessus de Cirta tout entière, ses tours ou son campanile où de joyeuses cloches sonneraient aux jours heureux que l'avenir réservait certainement dans ma pensée à notre France pacifiée.

Dieu soit loué, mon rêve est réalisé ! En 1922, Mgr Bessière posait, en la bénissant, la première pierre de la future Eglise du Sacré-Cœur, au Koudiat et, le 13 décembre 1925, le nouvel évêque de Constantine, Mgr Thiénard, donnait sa

bénédiction au monument aux blanches coupoles, achevé, paré pour son inauguration, d'écussons, de drapeaux, de fleurs et de lumières.

Elle est d'un goût parfait cette Eglise, qui emprunte a-t-on dit, à l'harmonieuse combinaison des styles mauresque et byzantin « un cachet d'originalité gracieuse sans nuire aux exigences de la sévérité chrétienne ». L'intérieur répond à l'extérieur et cette paroisse du Koudiat est vraiment digne de la grande et belle ville qu'est devenue Constantine.

Le faubourg d'El Kantara avait jadis une humble et toute petite chapelle, il a à présent une Eglise toute neuve, toute blanche qui a été élevée très vite, en pleine guerre.

Naturellement, j'ai beaucoup fréquenté au contraire Saint-Félix, notre paroisse, remplacée aujourd'hui par l'Eglise du Sacré-Cœur, sur le Koudiat, dont il est parlé plus haut. Malgré les années écoulées je la retrouve dans ma mémoire, fidèlement. J'aimais beaucoup y être seule, et c'était facile dans la semaine, en dehors des offices, à certaines heures du jour. Je m'agenouillais tout en haut, contre les bancs réservés d'ordinaire aux fillettes de l'Orphelinat, de l'Orphelinat d'Alsace-Lorraine dont le beau nom, me rappelant le pays lointain, avait de suite gagné mon cœur.

Lorsque je me rendais à « mon église » pour la Messe matinale, devant moi, dans la rue Rohault de Fleury, le Vendredi surtout, des femmes arabes trottinaient. Quelques-unes, curieuses, lorsque j'ouvrais la porte, jetaient un coup d'œil sur le sanctuaire, et je comprenais peu après, au bruit

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

de leurs sandales traînantes, que leur instinct de filles d'Eve satisfait, elle continuaient leur chemin.

L'été, les stores des fenêtres étaient baissés et c'était délicieux de prier dans cette ombre, tandis que d'en bas, montaient comme un accompagnement en sourdine à mes implorations, les rumeurs de la route de Sétif.

Que de pieux et patriotiques souvenirs elle me rappelle, ma petite chapelle.... les beaux élans fervents des premiers temps de la guerre, l'union de tous les cœurs français, la récitation du Chemin de Croix des soldats, celle des litanies des Armées, du Credo superbe de Lavedan... et les cantiques des orphelines, cantiques d'autrefois dont les paroles avaient été adaptées aux tragiques circonstances d'alors.

« A nous la Lorraine, l'Alsace et le Rhin ».

Et — Dieu soit loué — ils disaient vrai ces vieux refrains!

La Cathédrale — quelque insuffisante qu'elle soit pour une ville de l'importance de Constantine, est très jolie. Sous le nom de mosquée de Souk-el-Rezel, elle fut fondée par le bey Kéliane Hasseine en l'an 1143 de l'Hégire (1703 de J.C.), et achevée en 1730 par le Marocain Abbas-ben-Alloul Djilloul, bach Kateb du bey. La plupart des matériaux qui ont servi à l'édifier, notamment ses colonnes de beau granit, d'égale grosseur et de 12 pieds de haut, proviennent — c'est du moins ce que dit le docteur Schaw, dans la relation de ses voyages en Barbarie — de l'antique Tadutti situé auprès de l'Oued Kercha, au sud du Djebel Guerioun.

Vers 1808, la mosquée Souk el Rezel fut témoin d'un drame: l'assassinat d'un bach'aga tué à coups de fusil par Ahmed Chaouch, un Turc révolté, pendant que les fidèles

étaient rassemblés dans le Temple, et que l'Iman — après avoir fait la prière — allait commencer le prône.

Trente ans plus tard, elle abjurait l'Islam. Son premier curé fut l'abbé Suchet, un ancien aumônier militaire ayant pris part à l'expédition de Constantine et qui, charitable et tolérant sut si bien s'attirer le respect des indigènes et leur affection que ceux-ci lui offrirent la belle chaire qui orne l'Eglise, ancien nimbar musulman, précieux travail de marquetterie, et qui est d'un très pur style arabe.

La mosquée a dû être agrandie pour servir de culte catholique et malheureusement sa transformation n'a pas toujours été à son avantage; la coupole octogone dont on a surmonté sa toiture est un peu écrasée et l'architecte, M. Meurs, chargé de ces travaux, a certainement dépensé, pour les mener à bonne fin, plus de talent et d'ingéniosité qu'il n'en aurait fallu pour construire une église neuve.

L'entrée de la Cathédrale est très resserrée, donnant sur le tronçon de voie qui fait communiquer l'extrémité de la rue Caraman à la place d'Armes. Aux jours de grandes fêtes, ses abords sont difficiles et la foule se masse sur les marches qui conduisent à la place du Palais de laquelle le dôme de l'Eglise apparaît comme un gigantesque champignon rouge.

Le portail, commencé en 1855, n'a pas reçu toute la décoration qui lui était destinée et son arcade centrale attend encore la statue qu'elle est toute prête à recevoir.

L'intérieur est original avec tous les souvenirs restés de son passé mauresque, les dentelures légères de la coupole et des voûtes, les arabesques qui courent le long des murs. En bonne chrétienne qu'elle est maintenant, la Cathédrale a de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

jolis bénitiers présentés par des anges de marbre, des fonts baptismaux, des orgues qui accompagnent souvent — jamais trop souvent, au gré des fidèles — de très beaux chants, des chapelles dédiées à Saint-Joseph, à Saint-Paul de Malte, à Saint-Antoine de Padoue, à notre Jeanne d'Arc. Précédant le chœur et sa fine tribune, la statue de Saint-Augustin et celle de sainte-Monique.

La chapelle de la Sainte-Vierge est remarquable par ses revêtements de faïences. Des faïences plus admirables encore décorent le Mirab, aujourd'hui consacré au Sacré-Cœur. Il est délicieux ce petit coin du sanctuaire avec les jolis anges sérieux qui le gardent, avec sa double paire de colonnettes claires et sombres, ses ciselures exquisement teintées, les méandres délicats de ses inscriptions arabes et la lueur étrange, mystérieuse et douce que le soleil lui donne en tendant ses rayons au travers des gros cabochons de couleur qui lui servent de bijoux. C'est la partie la plus curieuse de l'édifice, elle mérite d'attirer l'attention des visiteurs et de la retenir longuement.

Je mentionne encore, mais pour mémoire, car elle n'a rien de particulièrement digne d'intérêt, l'ancienne église des Jésuites en plein quartier arabe. On y accède par des rues de poupées! Elle est toute simple et très recueillie par contraste avec l'animation qui règne dans son voisinage.

Constantine a été érigée en évêché en 1867. Monseigneur de Las Cases fut le premier titulaire de ce siège épiscopal qui réunit sous un double titre Constantine et l'ancienne Hippone, comme pour mieux perpétuer par ce rappel du passé le souvenir de la grande gloire religieuse et patriotique de l'Afrique: Saint-Augustin.

LES MOSQUÉES

Je n'ai pas visité toutes les mosquées de Constantine, d'abord parce qu'il y en a beaucoup, puis, parce qu'elles n'offrent pas — pour la plupart — un très grand intérêt, enfin... et surtout, parce que je me sens toujours involontairement gênée dans ces sanctuaires d'une religion qui n'est pas la mienne: sentiment bizarre et complexe que je ressens et n'arrive pas bien à analyser. D'autres que moi, peut-être, voyageant en pays musulman, l'ont éprouvé et me comprendront... ceux qui ne le partagent pas n'ont qu'à se figurer — ce qui est vrai aussi d'ailleurs! — que j'ai remis de lendemain en lendemain mes visites curieuses aux temples mahométans, et que j'ai quitté Constantine sans les avoir faites. Il paraît que je n'y ai rien perdu, et, modestement, ayant la prétention de donner le bon exemple à mes lecteurs, je les engage à faire comme moi. Ainsi, ils verront le principal, ce sera déjà quelque chose.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par la grande mosquée, Djama-el-Kébir, dont le minaret et la façade ont été construits par nous lorsque le percement de la rue Nationale exigea la mutilation de l'édifice.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Djama-el-Kébir a été « ma première mosquée » j'en ai vu bien d'autres depuis, mais alors, j'en étais à mes débuts en terre Algérienne, et l'impression causée par ce contact tout nouveau avec l'Islam m'a laissé un souvenir jamais effacé.

J'ai trouvé cette mosquée superbe. En réalité elle est quelconque comme architecture et ne possède pas de grandes richesses, mais quel étonnement pour des Français qui, chaussés de babouches, marchent à pas glissants le long des murs revêtus de gracieux ornements de stuc ou cheminent autour des beaux tapis arabes sur lesquels des formes blanches s'agenouillent, s'accroupissent, se relèvent, s'étendent suivant les obligations coraniques.

Le vaisseau de la grande mosquée est carré. Il est soutenu dans ses cinq nefs, par quarante-sept colonnes et le constructeur de l'édifice devait être, ou un amateur de la diversité, ou un indifférent se servant sans y regarder de si près de tout ce qui lui tombait sous la main, car ces quarante-sept colonnes n'ont entre elles aucune ressemblance, tant pour leur forme que pour leur diamètre et leur hauteur.

Mais, il y a toujours moyen de tout concilier. Aux petites colonnes, pour qu'elles ne soient pas trop humiliées par le voisinage de leurs grandes sœurs, on a ajouté des chapiteaux rudimentaires. Les plus frêles ont reçu un vêtement de cordes en poil de chameau pour les étoffer un peu. Ainsi, pour toutes, l'honneur est satisfait et l'ensemble, n'a rien de choquant.

El-Djama-Sidi-el-Kettani, place Négrier, a été élevée par Salah bey à un saint personnage qui est demeuré son demi patron, car on la nomme tantôt du nom de son fondateur,

tantôt de celui pour qui elle a été édifiée. D'ailleurs, en témoignant son respect à un autre, il s'est trouvé que Salah bey travaillait pour lui sans s'en douter, car c'est dans la Medersa attenante à cette mosquée qu'on l'enterra avec beaucoup d'honneur après s'être donné la peine de l'étrangler à la Kasbah par ordre d'Hassen bey.

Salah bey était un très grand seigneur qui faisait magnifiquement les choses. Je ne sais quels services lui avait rendus Sidi-el-Kettani, et pour quels motifs il avait voué à sa mémoire un culte si fervent, mais il ne négligea aucun détail pour faire de la mosquée qu'il lui dédia un très beau monument. Il y employa des matériaux précieux. La chaire, notamment, formée d'un assemblage de toutes sortes de variétés de marbres, fut préparée à Livourne, en Italie, et montée sur place par des ouvriers venus tout exprès dans ce but.

On entre dans la mosquée par une grande porte cintrée, et, montant un escalier de marbre aux marches moitié noires, moitié blanches, on arrive dans la cour entourée d'arcades et pavée de marbre blanc. De cette cour, on pénètre dans le sanctuaire dont le plafond, doté de deux coupoles, est formé de poutres rouges et vertes. Les colonnes de l'édifice sont en marbre blanc. Des grands lustres de cristal l'éclairent. Les murs sont ornés de merveilleuses faïences et, sur les dalles, sont répandus à profusion de luxueux tapis.

Je recommande aux personnes courageuses de monter jusqu'au haut du minaret de la mosquée de Sidi-el-Kettani. De là, elles auront un beau panorama de Constantine avec tout le fouillis de ses maisons inégales. Le spectacle vaut

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

réellement les quelques légères crampes qui peuvent survenir après cette ascension.

El Djama Sidi- Lakdar, en plein quartier arabe, est demeurée à peu près intacte. De même que la grande Mosquée et que la Mosquée d'El Kettani, elle est dite à Khotba, c'est-à-dire que l'on y peut prononcer le prône du vendredi. Elle garde au fond d'une petite cour le tombeau du bey Bou Hanek qui la fit construire, ainsi que son minaret de vingt-cinq mètres de haut, dans le Souk-el-Kebir prolongé et élargi et dont nous avons fait la rue Combes. Une intéressante inscription arabe placée dans le parvis qui donne sur la galerie du premier étage retrace ce fait.

Il y a beaucoup d'autres mosquées à Constantine, et je suis certaine que les visiteurs de cette merveille du genre qu'est la ville arabe s'arrêteront séduits, bien des fois, devant les petites cours mystérieuses, ou devant les portes closes, plus mystérieuses encore, derrière lesquelles on devine le temple caché. Bien souvent, de manière prosaïque, un volumineux étalage de chaussures les avertira qu'ils sont près du lieu saint que les fidèles n'approchent qu'après avoir secoué la poussière de leurs pieds. Ils pourront donner libre cours à leur curiosité: ils trouveront matière à la satisfaire.

Autrefois, avant la conquête, Constantine était encore bien plus riche en mosquées. Nos embellissements en ont fait disparaître un grand nombre. La mosquée de la Kasbah a été englobée dans les constructions de l'hôpital militaire, et la Mairie actuelle a causé la perte de la Mosquée Sidi-Ali-ben-Maklouf, élevée à la mémoire d'un très puissant marabout... très puissant en effet, car il put vaincre par ses prières seules Ibn Rania qui, dans les temps jadis, était venu avec des intentions peu amicales s'emparer de Constantine dont il menait le blocus en barrant le cours de la rivière pour assoiffer les habitants. A la voix implorante d'Ali ben Maklouf, le Ciel s'émut — affirme la légende arabe — envoya un terrible orage, et les eaux du Rummel, renversant tous les obstacles, rendirent la vie aux assiégés et firent partir les assiégeants.

Outre ses mosquées, Constantine a ses zaouia, sortes de monastères, affectés à différentes sectes.

Les Khouan Tidjania, dont la maison mère est à Temacin, près de Touggourt, ont leur zaouia rue Perrégaux.

Les Rahmania ont la leur rue Vieu, sons le vocable de Sidi Abd-er-Rahmane.

Les Ben-Lefggoun se réunissent à Ras-el-Kharrazine dont l'entrée est dans la rue Combes.

Les célèbres Aïssaoua se livrent à leurs exercices religieux rue des zouaves, dans la zaouia de Sidi ben Annaba.

Il y en a encore bien d'autres et la multiplicité de ces couvents montre à quel point domine l'idée religieuse dans toutes les tribus arabes... une religion peut éclairée, fanatique dira-t-on, oui... mais ne sont-ils pas quand même à estimer, ces Musulmans qui, sans respect humain, lorsque le soleil indique l'heure de la prière, s'agenouillent où ils se trouvent pour adorer le Créateur et, lorsqu'ils cheminent le long des routes ou dans les rues, sans forfanterie comme sans honte, énumèrent sur les grains de leur chapelet les attributs d'Allah.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Et, quiconque croit ne peut avoir que du respect pour cette affirmation réitérée d'une Foi qui aide si puissamment à supporter les misères de la vie, en faisant briller dans l'au-delà invisible: l'Eternelle Espérance!

LA BRÈCHE

On a eu beau vouloir lui imposer pour parrain le duc de Nemours, la place de la Brêche reste et restera la Brêche... aucun nom ne peut mieux lui convenir, parce qu'aucun — mieux que celui-là — n'est plus évocateur de son passé.

C'est par elle que les zouaves de Lamoricière s'ouvrirent un passage pour entrer dans Constantine. Ah! les beaux faits d'armes qui s'accomplirent au cours de cet assaut célèbre!

C'est le 13 octobre qu'il fut donné par une de ces journées ensoleillées qui font le charme des automnes algériens. A 7 heures, le duc de Nemours dit à Lamoricière: « Colonel, quand vous voudrez! »

Le colonel tire son sabre, crie: « Vive de Roi, Zouaves, à mon commandement... en avant! »

Et ce fut comme si une trombe avait passé. La brèche est ouverte, le parapet escaladé, aucun obstacle n'arrête la « furia francese » ...les trois couleurs, bientôt, flottent sur le rempart, plantées par le capitaine de Garderens. Nos troupes sont dans la place. Alors, trois colonnes se forment pour s'emparer de la ville. Le commandant de Sérigny, le capitaine Sauzai et Lamoricière se mettent chacun à la tête d'une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

colonne et la hache et la pioche à la main, on marche à travers les barricades et les maisons d où les assiégés tirent sans relâche. Sauzai est tué, Sérigny écrasé par la chute d'un mur, Lamoricière avance toujours. Mais un magasin de poudre éclate, ensevelit le vaillant colonel dans ses décombres, où on le retrouve quand la fumée se dissipe, à demi étouffé, les yeux brûlés par l'explosion. Le colonel Combes le remplace, pousse en avant, reçoit deux balles dans la poitrine, comprend qu'il est perdu, descend de la Brêche pour gagner l'ambulance et annonce au duc de Nemours que la ville va être prise: « Ceux qui ne sont pas blessés mortellement peuvent se réjouir d'un pareil succès, ajoute-t-il, et il tombe sans connaissance.

Deux jours après, il expirait.

Le général Rulhière, pendant ce temps, s'empare de la Kasbah. La panique se met alors dans le camp des indigènes, beaucoup cherchent à fuir à l'aide de cordes fixées au rocher, l'affolement est si grand que des poussées violentes précipitent dans l'abîme les premiers fuyards; des cordes se rompent; le Rummel reçoit, en holocauste sanglant, de nombreux corps qui sont mutilés dans leur chute. Ben Aïssa, aidé de quelques serviteurs dévoués, parvient à s'évader du côté de la Mairie actuelle, descend la paroi rocheuse et gagne la plaine. El Hadj Ahmed, suivi de Ben Gana, trouve moyen de s'échapper à cheval et de fuir vers le Sud. Ben-el-Bedjaoui, voyant que la mort n'a pas voulu de lui dans les combats, va au devant d'elle et se fait sauter la cervelle.

Quand le duc de Nemours pénétra dans la ville conquise

par la fameuse brêche, il ne vit qu'un amas de blessés, de moribonds, criant, râlant, le spectacle était affreux.

Toutes ces scènes sont loin! La Brêche d'aujourd'hui nivelée, parée est une jolie place riante, constamment animée. A toute heure, les Constantinois la traversent, car elle se mêle un peu de tout ce qui les regarde: marché, banque, théâtre, cafés, hôtels, elle renferme tout. Ses plus beaux monuments sont encore l Hôtel des Postes et le nouveau Palais de Justice — construit depuis la guerre —.

La circulation est devenue si intense sur cette place qu'on l'a dotée d'un grand refuge bien utile aux piétons pour éviter les affres d'écrasements de plus en plus menaçants. On peut à présent faire — sans trop de dangers — la traversée de la brèche qui semble être le point central d'une grosse toile d'araignée dont les fils se dirigeraient vers la rue Nationale, la rue Caraman, la rue Brunache, le boulevard Joly de Brésilion, l'Avenue Lamoricière.

Quand finissent les chaudes journées d'été, les cafés de la Brèche ne savent où caser leur clientèle. Leurs terrasses, trop petites, cherchent à déborder sur la chaussée. Les rangs de tables se multiplient, les chaises se touchent et la clarté lunaire des merveilleuses soirées africaines change en topazes et en rubis la bière et les sirops.

Il y a quelques années, la nature voulant sans doute forcer la brèche à se souvenir de son passé mouvementé, lui a imprimé une sérieuse secousse de tremblement de terre. Une large ouverture se creusa, paraît-il, dans le sol et la panique fut grande en ville. Est-ce un avertissement ? D'autres ébranlements plus graves menacent-ils le vieux rocher ?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Il n'y faut pas songer. Les assises de Constantine sont solides et la Brèche n'a pas à s'émouvoir pour une petite entaille.

Elle n'y pense plus d'ailleurs. Son rôle historique est fini elle n'a nulle envie de revenir à la tragédie. Elle n'a rien de mieux à faire que de rester ce qu'elle est, une place gaie, animée, où l'on respire toujours très intense la belle joie de vivre.

LA VILLE ARABE

La ville arabe de Constantine est la merveille du genre, rien n'y sent « l'Opéra ou l'Opéra-Comique », ainsi qu'on l'a dit irrévérencieusement en parlant de cités indigènes que je me garderai bien de nommer, ne voulant mécontenter personne... Elle plaît parce qu'elle est « vraie », parce qu'elle se montre telle qu'elle est, originale... et un peu sale... et qu'on ne devine nullement chez elle le souci d'attirer le touriste, de l'étonner... (épater conviendrait mieux, mais, bien que le dictionnaire de l'Académie ait daigné se moderniser jusqu'à ouvrir ses pages à certains mots d'argot, je n'ose employer celui-ci auquel il n'a pas encore, que je sache, donné son approbation).

Oh! voyageur qui ne connaissez jusqu'à présent que la douce France et qu'une nécessité de carrière ou une fantaisie de quelques jours a conduit sur la rive algérienne, venez avec moi si vous voulez jouir d'un émerveillement bien nouveau. Je vous guide, car vous auriez de la peine à sortir sans secours du dédale dans lequel je vous fais entrer et puis, ne vous offusquez point, mais vous pourriez bien avoir un peu peur tout seul.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Peur ? Moi ? ! Eh oui ! je sais bien que vous êtes brave... et qu'il n'y a rien à craindre, mais c'est ainsi, vous aurez beau vous en défendre, la première fois que vous vous trouverez au milieu de tous ces burnous, de tous ces turbans, vous éprouverez sûrement une indéfinissable petite sensation de... n'employons pas une expression trop forte... de malaise... vous verrez.

Nous avons quitté la rue Nationale et pris la rue Rouaud Voilà les boutique indigènes qui commencent. Je vous présente tout de suite mon ami Boussenane, un Mozabite qui vous vendra — aussi cher que vous le voudrez — des tapis, des cuivres, des cuirs, des bijoux touaregs, toutes sortes de jolies choses et, pour ouvrir une parenthèse, remarquez en passant ces Mozabites... ils ont un type particulier. Ils sont gras, courts, barbus, toujours souriants. Je ne sais qui a prétendu qu'avec leurs qualités d'économie et de ténacité, ils étaient les Auvergnats de l'Algérie. Si vous êtes un enfant du Centre, voyageur, cette rencontre vous fera plaisir, mais ne vous attardez pas, nous avons tant à regarder ! Nous allons à l'aventure, n'est-ce pas ? sans trop savoir le nom des rues que nous suivons. Ils sont modernes et Français ces noms pour la plupart, et c'est bien dommage pour la couleur locale.

Admirez, vous n'avez que l'embarras du choix. Tous les commerces vont vous offrir leurs tentations. Ne vous fiez pas à l'apparence modeste de la plupart des boutiques... on dirait des magasins pour rire, quelque chose comme ces petites épiceries ou ces merceries en bois mince que l'on donne aux fillettes au jour de l'an pour jouer à la marchande mais,

malgré leur air naïf, elles n'ont de pauvre que la mine. C'est inouï tout ce qui tient dans ces échoppes arabes ! On ne s'en doute que lorsque flairant en vous un client sérieux, le « patron » se dépêche de déplier toutes ses étoffes, d'ouvrir tous ses tiroirs et on est tout étonné de voir la quantité d'objets qui sortent on ne sait d'où, des murs, du plafond, des coins, des recoins et qui s'étalent pour vous séduire.

Aimez-vous les broderies ? J'avoue que je resterais volontiers de longs instants en contemplation devant les artistes que vous voyez là et qui cousent, qui paillètent des ceintures, des vestes, des chéchias... est-ce assez joli ce scintillement dans ces rues sombres ! oh ! combien sombres et combien étroites ! Leurs maisons, dont les fenêtres professent pour la symétrie un mépris absolu, se penchent sur leurs vis-à-vis comme des commères qui se rapprochent pour se conter une petite histoire et, dès qu'il fait chaud, d'un côté à l'autre de la rue, des toiles sont tendues qui tamisent le soleil. On marche ainsi dans un demi-jour qui n'est pas sans poésie. Une autre série de boutiques que j'aime. Ont-elles des formes assez délicieuses ces gargoulettes, ces urnes, ces amphores ! L'art du potier ici a des trouvailles exquises, et des brûle-parfums de dix sous ont une grâce qu'envieraient beaucoup de leurs orgueilleux confrères de Saxe ou de Sèvres.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous passerons rapidement dans les rues où les bouchers règnent en maîtres. D'abord, vous risqueriez de frémir d'économe jalousie en comparant les prix de la viande d'Algérie à ceux de la viande de France, et puis vous respirerez là des odeurs qui ne

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

rappellent pas du tout les fameuses essences de l'Orient... et puis, il y a beaucoup de mouches! Jetez seulement un coup d'œil sur les nombreuses têtes de moutons grillées qui se pressent serrées les unes contre les autres, attendant qu'on leur fasse un « sort ». Il paraît que c'est là un mets excellent. Je ne le connais que de réputation, mais si vous avez envie d'y goûter, ne vous gênez pas.

Non ? Préférez-vous alors errer un peu du côté des friterias ? Oh! ne faites pas le difficile; regardez ces mutchachos, comme ils avalent avec joie les crêpes qui sortent chaudes et graisseuses de la poêle où l'huile bouillonne! Quoi! ils se salissent les doigts ? La belle affaire! moi, je raffole de ces gâteaux au miel... précisément... ces petits zig-zags dorés... mais admirez comme ils sont beaux! sentez comme ils sentent bon! excellents je vous dis. Vous ne voulez pas en juger ? Vous avez tort.

Un petit tour vers les cordonniers. Désirez-vous de belles pantoufles ? jaunes ou rouges ? unies ? brodées ? Choisissez... essayez oh! nous ne sommes pas dans un magasin de chaussures! ici, il faut tout simplement s'accoter au mur et dévêtir ou revêtir un pied pendant que l'autre sert de point d'appui. Ce n'est pas très commode, mais avec un peu de bonne volonté, on y arrive.

Maintenant, je vais vous faire monter des escaliers, redescendre, traverser des passages voûtés sous lesquels vous trouverez encore toutes sortes d'occasions d'ouvrir votre porte-monnaie, mais pas de le vider s'il est bien garni ; nous sommes dans le coin des petits commerces pas chers... vous voyez ces tas minuscules de dattes sèches, de poivrons, de

pommes d'amour, d'herbes étranges ? On croirait des plats préparés pour une dinette de poupée... ça vaut deux sous, trois sous le petit tas... pas plus.

Nous laissons de côté les forgerons... ils sont trop bruyants... et puis, on les prendrait dans leurs boutiques microscopiques, pour des diablotins s'agitant dans un quartier d'enfer!!... Je préfère les tisseurs penchés sur leur métier ou les orfèvres, avec tout l'éclat de leurs marchandises d'or et d'argent. Quelles boucles d'oreilles gigantesques, n'est-ce pas! Vous plaignez comme moi les pauvres lobes qu'elles tirailleront! Que pensez-vous de ces lourds bracelets ? Qu'ils ont un diamètre exagéré ? Ils ne sont pas destinés à enserrer des poignets, voyez-vous, ce sont des chevilles qu'ils orneront, et ils feront un si gentil cliquetis tandis que marcheront leurs propriétaires!

Nous voici au marché, un marché couvert, spécialement fréquenté par les indigènes... un peu aussi par les Européens qui se bercent de l'espoir d'y trouver un certain bénéfice. Que regardez-vous ? Ces drôles de petites oranges ? Ce sont des bergamotes; elles exhalent une odeur pénétrante, exquise. Selon la saison, vous trouverez là tous les produits de France et ceux de la terre d'Afrique en plus; vous vous familiariserez avec les figues de Barbarie, avec les nèfles du Japon, avec les caroubes, et surtout... surtout avec les inévitables dattes, les dattes succulentes auxquelles on s'habitue si vite quand on a le plaisir d'habiter l'Algérie.

Tout autour du marché, encore de petites boutiques Mozabites, des magasins israélites où miroitent des paillettes sur des écharpes aux couleurs variées, où de beaux costumes

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'hommes et de femmes étalent, sur toutes leurs coutures, de délicates broderies d'or.

Nous prenons la rue Jules-Favre, nous passons devant un assortiment de coffres arabes, sortes de petites malles de bois blanc, peinturlurées de vert, d'indigo, d'ocre, de garance et ornées de dessins soi-disant réguliers.

C'est fini.

Nous avons regagné la rue Nationale, nous sommes en France, mais si vous voulez continuer un peu plus bas, nous pourrons avec la rue Perrégaux, suivre l'autre partie de la ville arabe. Nous y retrouverons exactement tout ce que nous venons de voir déjà. C'est de ce côté que se trouve la rue de l'Echelle où l'on conduit à neuf heures du soir les étrangers qui désirent avoir une idée du vieux Constantine nocturne.

Si vous vous risquez dans la foule bruyante qui encombre ce quartier à cette heure tardive, vous entendrez — mêlés en une cacophonie étrange — des mélopées arabes, des rires français, des cris gutturaux et des jurons italiens et maltais... vous respirerez une atmosphère saturée d'essence de roses, de musc et de parfums de fritures ; vous coudoierez des burnous et des uniformes de spahis, de tirailleurs, de zouaves ; vous assisterez dans des cafés maures — à des danses étranges que les assistants accompagnent en frappant en cadence la paume de leurs mains, vous serez étourdi par un bruit de sabres et d'éperons traînants, de tams tams et de derboukas ronflantes, ébloui aussi par le luxe clinquant des femmes vêtues en ouled-naïls, mains rougies de henné, coiffées de

foulards lamés d'argent, le front et le cou encerclés de larges chaînes d'or.

Vous en avez assez ? Au sortir de cette cohue, il fait bon venir respirer à pleins poumons sur le pont Sidi-Rached. Le vacarme des rues trop joyeuses ne vous parviendra plus qu'adouci en murmure et vous pourrez jouir — si le temps est favorable — de tout l'émerveillement d'une nuit d'Afrique.

Ce spectacle charmant vous fera bien vite oublier l'autre.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LA RUE CARAMAN

Il est bien rare qu'il n'y ait pas dans une ville une rue préférée de la population. Ce n'est pas toujours la plus large, ni la plus belle, la faveur — étant du féminin — a ses fantaisies et le prouve en ceci comme en bien d'autres choses.

Constantine, pour obéir à la règle générale, a pour favorite la rue Caraman.

La rue Caraman naît sur la place de la Brèche ; elle s'en va, montant en pente douce, jusqu'à la Cathédrale. Là, elle cède ses pouvoirs à sa fille, la rue de France qui continue son parcours et ne l'abandonne que lorsque le Rummel l'oblige à s'arrêter.

La rue Caraman est peut-être la première voie française taillée dans le vieux Constantine indigène.

Elle a deux patrons au lieu d'un, deux généraux: le général duc de Caraman, qui suivit la première expédition de Constantine, et son fils qui, sous le général Valée, commandait en second l'artillerie lors de la deuxième attaque.

Cette filleule de brillants officiers est maintenant une bonne petite commerçante affairée, toujours en mouvement, s'empressant à tenter par ses étalages les passants qui

lui rendent visite. Elle est essentiellement pratique et s'applique à plaire à tous. Elle possède les meilleures épiceries de la ville, une belle librairie, des pâtisseries où triomphent, selon les saisons, d'appétissantes mounas, des bugnes bien poudrées, des œufs en chocolat et des poissons en sucre.

Elle a encore des modistes, des marchands d'objets indigènes, des pharmaciens, de tout enfin, mais surtout, surtout, elle a le bazar!

Le bazar ? Certainement. Est-ce qu'on n'a pas à Paris le Louvre, le Bon Marché, etc... ? Eh bien, les grands magasins ne jouent pas assurément dans la capitale un rôle plus important que celui que remplit à Constantine... le bazar! il paraît que le bazar a changé de nom, je lui laisse celui sous lequel je l'ai connu.

On y va à chaque instant, pour tout... et pour rien, pour le plaisir de flâner dans ses galeries où les marchandises les plus diverses sont réunies et, quand Noël et l'année nouvelle annoncent leur arrivée, la cohue devient indescriptible autour de ses comptoirs.

En somme, va-t-on me dire, votre rue Caraman, c'est le pendant de la rue Bab-Azoun à Alger, de la rue Paradis à Marseille, de la rue de la Loge à Montpellier, de la rue du 11-Novembre à Clermont-Ferrand. Qu'est-il besoin de tant parler d'elle ?

Patientez un peu, et vous me comprendrez. Venez d'abord un Dimanche, un Dimanche quelconque, vers midi, dans cette rue que vous avez l'injustice de croire semblable à beaucoup d'autres... postez-vous là, au coin de la montée du Dar el bey... On commence à sortir de la dernière messe. Vous êtes, pour bien voir, en belle compagnie, tous les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

oisifs, jeunes ou vieux, de Constantine, sont à vos côtés.

Attention... Voici le défilé.

Qu'en dites-vous ? Auriez-vous cru à tant d'élégances ? à de si charmantes toilettes ? Des groupes se forment. On s'aborde. On jase. On prend des mines coquettes. On descend, on remonte, on se salue, on critique les chapeaux et les robes qui passent.

Eh mais, cela encore n'a rien de particulier !

Vous voulez mieux ? Attendez qu'on soit à cette époque où le Ciel indécis hésite entre la maussaderie de l'hiver et les premières avances du printemps, à cette fête des Rameaux qui, chaque année, nous rappelle l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem.

Et rien qu'à parcourir la rue Caraman, vous revivrez le passé disparu.

Comme au temps du Christ, vêtus de tuniques flottantes, la tête couverte de voiles blancs serrés par des cordes en poils de chameau, les fils d'Abraham agitent, pour les offrir aux fidèles, de longues branches de palmiers, les unes tressées en forme de corbeilles, se terminant en un petit échevèlement de pointes fines, les autres étalant sans les déformer, toutes leurs tiges lancéolées.

Oh ! que nous sommes loin des rameaux de France, des courtes petites touffes de buis que l'Eglise bénit « chez nous ».

N'est-ce pas qu'elle est vraiment jolie en un pareil jour la rue Caraman, avec tout le frémissement de ses palmes et l'évocation si nette des lointains âges bibliques.

Je vous disais bien que j'avais des raisons valables pour affirmer qu'elle ne ressemble à aucune autre !

LES STATUES

La statuomanie n'a pas encore exercé à Constantine de violents ravages. Avec une modération dont elle n'a pas souvent l'habitude de faire preuve, elle s'est bornée à fixer le souvenir de son impérial bienfaiteur : Constantin et celui de trois des principaux héros des sièges du siècle passé : Lamoricière, Damrémont, Valée.

Constantin, il faut le reconnaître, avait été bien longtemps négligé par sa protégée. Elle pensait certainement à lui et paraissait très fière de porter son nom mais ne s'empressait pas à lui rendre cet hommage que notre époque décerne cependant avec tant de prodigalité aux illustrations de toute envergure.

La faute maintenant est réparée et, face à la gare, le bouclier en main, copie fidèle de son image du portail de Saint-Jean de Latran à Rome, le grand empereur semble accueillir les voyageurs qui viennent admirer le « Rocher » et leur présenter la cité qui lui dût sa résurrection.

Sur le devant du socle, une inscription rappelle le motif reconnaissant de l'érection de la statue :

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

A Constantin le Grand — Qui releva de ses ruines Cirta détruite par Maxence et lui donna son nom en 313.

Derrière ce monument, les pentes du Ravin au-dessus du chemin des Touristes sont devenues de délicieux jardins en terrasses formant une jolie et originale promenade.

Et de la sorte, la première impression des visiteurs de Constantine ne peut être autrement qu'agréable en tous points: un empereur pour les recevoir, tout de suite, au débarqué et bien vite, de la verdure, des fleurs pour récréer leur vue et donner aux rives du torrent nues et sévères jadis la plus gracieuse parure.

Des trois Compagnons des belles journées de 1857, Lamoricière a été le plus favorisé et comme emplacement et comme exécution de la statue. Si peu de temps qu'un touriste ait à consacrer à Constantine il ne peut manquer de le voir, s'élançant à l'assaut, le sabre haut. A ses côtés, un zouave, le fusil à l'épaule, sonne la charge. A ses pieds, une moukère tend à la France — un peu dévêtue — une banane, une orange, un raisin... les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Sur le socle, les paroles du vaillant Colonel la veille du jour décisif: « Mon général, demain nous serons maîtres de la ville ou nous serons morts! »

Et cette statue, face à la Brèche, ayant derrière elle un immense garage, voit défiler toute la population Constantinoise qui se rend au faubourg, monte vers le centre ou descend au Pont Sidi M'cid. Les distractions ne lui manquent pas.

Le maréchal Valée, debout, dans une attitude pleine de majesté, est au calme dans le square qui porte son nom.

Quant à Damrémont qui garde la gendarmerie nationale, il a succédé à une pyramide de pierre qui fut élevée immédiatement par l'armée française à l'endroit précis où le général tomba. Quelques-uns — et je suis de ce nombre — ont regretté cette pyramide, témoignage authentique et simple de nos grandes gloires d'Afrique. Elle avait son cachet dans son noble archaïsme et puis, elle datait « du lendemain du siège »! On n'a pas voulu la détruire entièrement, on l'a enlevée pierre à pierre et encastrée dans le mur d'une des rampes d'accès de l'avenue de Sétif où elle produit un effet bizarre.

Le monument qui l'a remplacée est plus compliqué. Par respect pour le passé sans doute, on a conservé une pyramide à laquelle s'appuie le général défaillant; de sa main droite le héros tient encore son épée haute et serre son drapeau de la main gauche; une victoire le soutient et lui décerne une couronne de lauriers. Sur le socle: « A Damrémont, tué ici le 12 Octobre 1837 ». Au pied de la statue, une Vasque aux eaux limpides et au-dessous, une miniature de jardinet qui aura plus tard de gentils massifs mais qui, à l'heure où je l'ai contemplé, aurait ravi d'aise un mouton par l'abondance de ses herbages.

J'oubliais de citer encore le petit buste élevé à la mémoire de Ferdinand de Behagle, un Monsieur qui a l'air de joliment s'ennuyer en regardant le Koudiat! Par compensation, des chevaux de bois ou des cirques se chargent

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

de temps en temps, en s'installant près de lui, de le distraire un brin.

Dans la Cour de la Kasbah, face à ce merveilleux paysage qui a pour fond de tableau les collines de Philippeville et pour premier plan les méandres du Rummel, s'élève le « Tombeau des Braves » monument de style grec, sévère et d'une très belle simplicité, érigé par l'armée d'Afrique à ses frères morts glorieusement devant Constantine aux deux sièges: Novembre 1836 — Octobre 1837.

Oh! ils ne sont pas oubliés les chers martyrs qui ont succombé pour la défense ou pour le bon renom de la Patrie française et si le tombeau des Braves évoque le souvenir de ceux qui vinrent de loin conquérir ce beau joyau qu'est notre Algérie, le monument du Mansourah, reproduction exacte de l'Arc de Triomphe de Trajan, redira, lui, à jamais, la reconnaissance de la Mère Patrie à ses enfants, à ses fils, de l'autre France, victimes de la grande guerre, venus à son appel la secourir, la venger, assurer son triomphe suprême en lui rendant les deux sœurs longtemps pleurées, toujours aimées: notre Alsace, ma si chère Lorraine.

LE RUMMEL

Constantine est parée de deux incomparables joyaux: le rocher sur lequel elle s'appuie et le ravin qui entoure ce roc superbe et qui est dû au patient travail du Rummel.

Un patient travail, en effet, qui a demandé des siècles d'efforts persévérants.

L'artiste est cependant bien petit! un oued minuscule en temps ordinaire. Humble et lent, il descend des monts de Constantine et chemine dans une vallée bordée de lauriers roses. Ainsi il gagne Chateaudun et commence — la vallée se resserrant — à tracer des méandres extraordinaires puis, avant de pénétrer dans la ville, il s'engage dans ce qui, jadis, devait être un bassin lacustre. Au fond de cette dépression il s'étale, prend ses aises mais, bientôt, comme rassemblant ses forces pour foncer sur l'obstacle, il se rétrécit et s'engouffre dans le ravin, plongeant jusqu'à 250 mètres de profondeur, disparaissant dans des souterrains féeriques, et repassaissant enfin au jour en prenant un peu de champ pour tomber dans la plaine par trois brusques ressauts.

Parfois, dans la saison des pluies, ou quand une trombe orageuse a crevé dans la contrée, le Rummel cesse d'être

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

un petit oued tranquille. La faille dans laquelle, d'habitude, il se trouve à l'aise, devient trop étroite; le rocher de Constantine fait barrage et l'eau s'accumule dans la dépression du Bardo, monte, dépasse le pont du Diable. Alors, c'est en torrent que le fleuve court aux rochers qui le séparent de la plaine du Hamma, et c'est d'un bond, d'un seul bond prodigieux qu'il les franchit. Si furieux est l'élan, si grande est la chute que l'eau rejaillit du gouffre, s'élève pour retomber de nouveau en pluie ténue, en fusée liquide. Au coucher du soleil, quand toutes les couleurs du prisme se jouent dans ces myriades de gouttelettes, le spectacle est merveilleux. Et c'est peut-être pourquoi les indigènes, rendant justice à tant de majesté, à tant de puissance, ont donné au Rummel le nom de grand: Oued-el-Kébir qu'il porte à sa sortie de Constantine jusqu'à son embouchure.

On a naturellement utilisé pour le plaisir des voyageurs, le parcours que le fleuve s'est lui-même tracé dans le rocher, et les visiteurs de la vieille Cirta peuvent — sans trop de peine, en suivant le « chemin des touristes » — faire la plus pittoresque et la plus originale des promenades.

C'est au Pont du Diable qu'elle commence. On coloie continuellement le torrent, parfois en saillie sur le roc même, parfois suspendu au-dessus de l'abîme, sur de frêles planches mal jointes; il faut même — à un endroit plus pathétique! — descendre par un escalier en colimaçon jusqu'au fond d'une sorte d'entonnoir obscur, petites péripéties d'une excursion sans pareille et qui suffisent à donner un très léger frisson d'angoisse indispensable pour la bien apprécier.

La route, déjà superbe, devient plus merveilleuse encore à partir du pont d'El-Kantara. A cet endroit, le promeneur marche sous une immense voûte de rochers, pont titanesque d'une seule arche créé par la nature. Le soleil y pénètre comme en fraude et colore ces pierres énormes de teintes étranges. On se croirait dans la nef de quelque fantastique Cathédrale et, pour ajouter à l'illusion mystique, le bruit lointain des cascades, comme un murmure d'orgues, remplit de sa douce harmonie, le vaisseau gigantesque. On se sent écrasé par la grandeur effrayante de ces murailles au sommet desquelles, du côté de la Kasbah, sur le chef Checora, se trouvaient jadis trois pierres marquant l'endroit d'où le sultan faisait précipiter, cousues dans un sac avec un chat pour compagnie, ses épouses adultères... et l'histoire veut qu'il y en ait eu beaucoup malgré la menace d'une telle punition!!

Ainsi, explorant dans tous ses caprices cette déchirure extraordinaire, on parvient aux Cascades; le lit du torrent s'élargit, l'échancrure des rochers s'accuse; le spectacle perd de sa sauvagerie. On abandonne le chemin des touristes et, par une série de rapides petits escaliers, on gagne — au-dessous de la délicieuse passerelle de Sidi M'cid — la route de la Corniche qui ramène à Constantine.

La promenade du Rummel dure près d'une heure, elle est fatigante mais laisse un souvenir si beau qu'on ne peut pas regretter la peine qu'on a prise pour la faire. Il est facile d'ailleurs de l'écourter en ne la commençant qu'au pont d'El Kantara, mais je détourne les braves de cette concession à la

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

paresse. Quand on a une merveille à voir, il faut l'admirer en entier, et certainement, la traversée du Rummel à Constantine doit être mise au nombre des merveilles naturelles du monde.

LE PALAIS

On a écrit des volumes sur le palais d'Ahmed bey, je n'ai pas à revenir sur les ouvrages qui parlent de lui, mais je ne peux pas non plus ne pas lui faire les honneurs d'un petit tableau à part: il le mérite.

Les anciens beys s'étaient longtemps contentés d'une bâtisse sans grâce et sans luxe, El Hadj Ahmed, plus sybarite, voulut avoir une demeure plus confortable et plus belle. Dans le quartier du palais actuel il possédait la maison où il était né, maison dite dar Oum-en-Noun, elle s'avançait jusqu'aux escaliers descendant à la mosquée de Souk-el-Rezel et était flanquée de vieux magasins appelés Dar el Mouna, maison des vivres. C'est en cet endroit qu'El Hadj Ahmed voulut élever la nouvelle habitation beylicale. De gré ou de force, il se fit céder tous les immeubles avoisinant le sien et s'inspirant des palais qu'il avait vus à Biskra, à Alger, en Orient, il fit jeter les fondements de son gîte futur, n'épargnant rien pour en faire le joyau dont il rêvait. Un certain Schiaffino, de Bône, se chargea d'aller chercher en Italie des plaques de marbre, des colonnes, des carreaux de faïence; les Juifs fournirent les couleurs, les travaux de fer-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

blanterie, la Kabylie des poutrelles de chênes zeens; le Hamma des roseaux; Batna des planches de cèdres et la maison de Salah bey près de Sidi-el-Kettani ses dernières richesses. Des corvées d'indigènes amenèrent à Constantine tous les matériaux du pays et les produits étrangers furent débarqués à Tunis afin que la flotte française, toujours redoutable en Méditerranée, ne pût les intercepter en route.

Malgré toutes les guerres qui signalaient son règne, El Hadj Ahmed n'oubliait pas son palais. Dès qu'une partie en était terminée, il en faisait entreprendre une autre. Sa joie était de faire admirer à tous cette habitation qui était son orgueil, et dont les délicieuses galeries furent souvent le théâtre de fantaisies sanguinaires que Monsieur Féraud a relatées dans son intéressante monographie du palais.

Le pacha avait d'ailleurs un système économique excellent pour acquérir des objets précieux. Dès qu'il soupçonnait un de ses sujets d'avoir chez lui quelque trésor artistique, il le pillait sans miséricorde, procédé que les Boches ont employé dans une large mesure au temps de la grande guerre — ce qui prouve qu'avec ou sans « Kulture », une conscience atrophiée est capable des mêmes exploits.

Ainsi, Ahmed bey réussit à faire de sa demeure le joli bijou où le général commandant la Division de Constantine donne de temps en temps des fêtes qu'un tel décor rend absolument féeriques.

Décrire le palais ? J'y ai songé... mais il me faudrait emprunter la plume de Loti... et c'est si imprudent de faire des dettes!... aussi, ayant conscience de ne pouvoir rendre le charme de ces cours, de ces galeries, de toute cette

exquise fantaisie orientale, je me borne à renvoyer les lecteurs dont j'ai la prétention d'être le mauvais guide, à la simple visite du monument que je suis incapable de dépeindre comme je voudrais le faire. Je recommande seulement en passant les très naïves fresques de la première cour exécutées, dit-on, par un cordonnier français qui employa les loisirs forcés de sa captivité à la représentation de batailles navales plus étranges que terribles, entraînant dans une bizarre mêlée, sans le moindre souci de la perspective, des théories de vaisseaux toutes voiles larguées!

Je signale aussi la galerie du Kiosque et celle de l'Orchestre avec leurs fines colonnes torses, la cour de la Sultane aux colonnes unies couronnées de chapiteaux classiques, et celle de Julia Dona où trône la compagne de Septime Sévère debout, vêtue à la romaine d'une robe à plis larges, enveloppée tout entière d'un long voile que sa main droite ramène sur son épaule gauche, image de la raison calme, de la sagesse, et dont le marbre n'a subi, malgré sa vieillesse, que de très insignifiantes mutilations... Qu'on ajoute à tout cela le doux coloris des faïences qui revêtent les murs, la note sombre des ferronneries qui ornent les portes massives, la grâce des arabesques qui se jouent dans tous les coins où elles ont trouvé place pour tracer leurs capricieux méandres, les découpures légères des clôtures miniatures qui séparent les galeries de toutes les cours intérieures, les tons profonds de la verdure et des fleurs des jardins et les mystérieuses fenêtres au grillage serré qui, de loin en loin, cherchent les sourires du beau soleil du dehors et l'on aura une idée... non, aucune idée du palais d'Ahmed bey. Le mieux pour

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le connaître, c'est encore... qu'on m'en croie... d'aller le voir.

Ah! j'oubliais, et j'ajoute un post-scriptum pour les personnes un tantinet romanesques qui désireraient connaître la dispersion d'un harem: Lors de la prise de Constantine, on trouva au palais plusieurs centaines de femmes dont la plus belle, Aïcha, exerçait une sorte de supériorité sur les autres. Toutes étaient gouvernées par une matrone qui avait le titre de Caïd des femmes, Caïd en Nença.

On les laissa d'abord au palais puis, commes elles réclamaient la liberté, on la leur donna, et celles qui n'avaient point de famille dans le pays furent placées chez les mufti qui les exploitèrent avant de s'en débarrasser.

Ainsi finirent Mesdames Ahmed bey!

LES CIMETIERES

Sous nos fenêtres, au pied du Chettaba, au bout d'une route blanche très capricieuse, le cimetière européen dresse ses pierres et ses croix. Rien ne le différencie des cimetières de France, mêmes monuments, même étalage de couronnes, même profusion de fleurs, même paix.

Comme ses frères aussi, à l'époque où les chrysanthèmes en sacrifice charmant font aux chers morts l'offrande de leur beauté, il est paré mieux que jamais. La foule y vient, recueillie et songeuse méditer quelques instants le grand mystère qui commence là et se dévoilera dans l'Eternité. L'évêque de Constantine et d'Hippone s'y rend avec son clergé. Il prononce un sermon au sujet invariable, toujours émouvant parce que chacun, en l'entendant, peut se répéter la mélancolique parole: Hodie mihi, Cras tibi... puis, Monseigneur chemine au long des allées bénissant les tombes. Toutes les chapelles sont illuminées et leur porte est ouverte, peut-être pour moins séparer, en cette fête, les défunts des vivants, peut-être pour symboliser en brisant la clôture habituelle des sépulcres, l'espérance de la résurrection.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

En dehors du mois des trépassés, le cimetière ne connaît d'affluence pareille qu'aux jours des grands enterrements ; le reste de l'année troublent seuls son silence les prières, les pleurs de ceux dont il abrite quelque chère dépouille et, dans ce calme profond, il est bien — selon l'expression de Longfellow : « le champ de repos où germe la moisson humaine. »

Sous nos fenêtres encore, à gauche du cimetière européen nous voyons le cimetière indigène. De même que tous ses semblables arabes, il ne connaît pas la symétrie, mais il a une belle allée centrale et les tombes dont il est parsemé ont une certaine recherche. Les unes sont recouvertes de briques formant des zig-zag artistiques, d'autres sont ornées d'une petite armoire en plâtre pourvue d'une porte toute étroite ; d'autres sont simplement peintes en bleu très pâle.

Le Vendredi, jour de fête des croyants, la route qui conduit à cet enclos funèbre est suivie par une longue file de femmes voilées... avec leur grand manteau gris sombre à capuchon, on les prendrait de loin pour des petites sœurs des pauvres. Le cimetière est pour ces recluses — cloîtrées de par les lois de l'Islam — un but de promenade : elles s'y rendent avec leurs enfants, y retrouvent leurs amies et se content leurs petites histoires. Dans le nombre, quelques-unes — celles que la douleur a vraiment touchées, s'écartent des groupes bruyants et s'étendant sur la tombe qui renferme un corps aimé, conversent à voix basse avec l'ombre chère.

Les unes et les autres restent là de longues heures, exhalant leur chagrin ou se divertissant au milieu de leurs compagnes goûtant toutes — elles qui ne connaissent que l'esclavage — la satisfaction de vivre en ce jour à l'air libre.

Plus loin, un tout petit enclos planté de longs ifs est, paraît-il, réservé aux Mozabites, je n'y ai jamais pénétré.

Le cimetière juif s'étendait jadis à flanc de coteau, au pied de l'hôpital civil. On l'a abandonné ; il en reste seulement des vestiges, quelques pierres azurées, car le bleu pâle joue, décidément, un grand rôle dans les constructions algériennes.

Le nouveau cimetière israélite est un peu plus haut, à la sortie des pins de l'hôpital. On l'embellit à force depuis quelques années. Les crédits que lui ouvre le Consistoire permettent d'y faire d'utiles travaux de maçonnerie ou de plantations. A l'entrée de ce cimetière se trouve la belle tombe d'Henri Namia, érigée par son légataire universel, l'hôpital civil. En face, un terrain a été réservé pour les victimes de la grande guerre : à l'abri d'un monument digne d'eux, de leur héroïsme, les morts pour la Patrie dormiront... ceux du moins de qui l'on aura pu retrouver les restes après la victoire.

Nous avons passé souvent auprès de ce champ de repos des juifs. Parfois, nous y croisions un enterrement, nous entendions les chants nasillards du cortège, les cris de douleur des femmes qui — selon l'antique coutume — se déchiraient le visage pour mieux témoigner leurs regrets aux morts qu'elles accompagnaient, et chants et cris troublaient étrangement le calme de nos chers bois amis.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LES ENTERREMENTS

Je n'entrerai point ici dans le détail des enterrements catholiques. Leur cérémonial est à peu près le même que celui qui est observé en semblable circonstance dans le midi de la France. Les Sociétés dont fait partie le défunt délèguent des membres pour porter des draps d'honneur et les femmes n'assistent point aux obsèques de leurs parents proches. Dans le Centre et dans le Nord de notre pays, l'usage leur donne le droit d'être plus courageuses, et leur laisse la triste consolation d'accompagner jusqu'au bout, jusqu'à la tombe ceux qu'elles ont aimés.

Les enterrements israélites se font également suivant le rite connu de la religion juive, mais je tiens à parler des enterrements arabes bien qu'ils n'aient plus autant — pour des Français — le même prix d'étrangeté que jadis, depuis que de nombreux Kabyles, venus lors de la guerre, chercher fortune dans nos usines, ont laissé leurs os dans nos cimetières. Toutefois, ces cérémonies funèbres dégénèrent chez nous. Il leur manque tout le décor d'Afrique, les splendeurs du Ciel et du soleil, les burnous de l'assistance, la simplicité de la civière, l'absence de cercueil.

Point de char funèbre là-bas... des brancards sur lesquels le mort est couché, n'ayant sur lui qu'une couverture aux couleurs du Prophète. Ses amis le portent, cédant la place aux passants que le cortège rencontre car c'est un honneur que d'aider un défunt à gagner sa demeure dernière.

L'iman a récité quatre fois au lever du corps la profession de foi musulmane: « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète ».

Et, tout le long du trajet, la foule répète la même psalmodie proclamant la fragilité des biens terrestres et la beauté de la Mort qui est l'entrée de la bienheureuse Eternité: « Voici, Seigneur, ton serviteur, fils de tes serviteurs qui a quitté en ce jour la face du monde où il laissa ceux qui l'aimèrent pour les ombres du tombeau... et il attestait qu'il n'est pas d'autre Dieu que Toi, dispensateur du Pardon: Miséricordieux! »

Et c'est là où l'on envie pour nos morts le recueillement des cérémonies musulmanes! Il faut avoir assisté en acteur tragique aux funérailles d'un être profondément chéri pour conprendre ce qu'a de douloureux pour la famille l'indifférence de la plupart de ceux qui suivent le cortège. Oh! ces conversations banales ou critiques échangées tout près de vous, alors que vous cheminez le cœur désolé, n'ayant qu'une pensée: « C'est fini, nous ne le verrons plus ici-bas! » ...et sentir à ses côtés l'insouciance, l'oubli déjà, alors que le meilleur de nous-même est parti... c'est cruel! et je voudrais que de cette Algérie d'où nous viennent tant de fruits merveilleux, nous arrivât aussi le fruit de la prière, de la prière répétée aux enterrements par une foule respectueuse

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

du deuil d'autrui, ne remplissant pas — en suivant le pauvre mort — une obligation mondaine et ennuyeuse, mais accomplissant gravement, religieusement un devoir sacré, un pieux devoir. Selon le mot attribué au Saint Père Léon XIII, « accueillons toute pensée sage de quelque part qu'elle vienne ».

Notre liturgie catholique des défunts est si belle! pourquoi ne pas nous associer aux prières qu'elle met sur les lèvres des prêtres qui précèdent nos convois.

Et puis, toujours en ce ce qui concerne les funérailles arabes, le cadavre sans bière est descendu dans la fosse, le visage tourné du côté de la Mecque et on rejette sur lui quelques pierres et une mince couche de terre. Ce sont les parents, les amis seuls qui prennent ces derniers soins, nulle main mercenaire ne touche au corps que, d'après les dogmes de l'Islam, l'âme habitera quelque temps encore jusqu'au soir où l'ange de la mort viendra la délivrer pour lui faire rendre compte des actions qu'elle aura accomplies ici-bas.

Une fois de plus, j'exprime un regret en écrivant ces mots: « nulle main mercenaire ne touche au corps » et en comparant les enterrements arabes aux nôtres, je me dis que notre civilisation intense avec tout son attirail d'usages; de décorum, de correction, nous a enlevé bien des satisfactions intimes infiniment supérieures à l'observance d'une froide étiquette.

LES PINS

Si, aux jours de congé, on demande aux pères et mères de Constantine qui accompagnent leurs enfants à la promenade: « Où allez-vous ? » neuf fois sur dix, ils répondent: « Dans les Pins ».

« Et pour cause » observeront les lecteurs moroses avec un petit sourire pincé qui voudra indiquer que les buts d'excursions manquent totalement au vieux rocher.

Je reviendrai sur cette réflexion pour prouver qu'elle est fausse, mais je veux bien reconnaître que les pins constituent pour Constantine la plus charmante attraction, et une attraction toute française, car c'est seulement depuis notre conquête que les pentes du Mansourah, jadis nues et désolées, ont revêtu ce bel habit vert qui leur va si bien.

On peut varier ses plaisirs pour arriver aux pins, les prendre par la route de Batna, par le faubourg d'El Kantara, ou venir à eux tout droit par la passerelle de Sidi-M'cid. De quelque côté qu'on les aborde, ils s'empressent de vous faire un accueil aimable. On dirait qu'ils ont à cœur de faire oublier toute la peine qu'on a prise pour arriver jusqu'à eux... oh! une peine très réelle... les montées sont dures, les routes caillouteuses, et le vent — mistral ou siroco, suivant

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

la saison — poursuit trop souvent les promeneurs de ses obsessions gênantes, mais aussi, que de dédommagements pour de si petits ennuis! L'influence apaisante des bois, leur fraîcheur délicieuse — en été surtout — leur ombre, le tapis craquant de leurs fines aiguilles et, au printemps, leur parure de fleurs, bijoux fragiles et parfumés.

Les avons-nous assez explorés dans tous les sens ces pins charmants! Aux jours de paresse, nous nous contentions, après avoir franchi la passerelle, de monter les quelques marches hautes qui, à gauche de la route, escaladent les bois, et là, face au lycée, entendant les rumeurs de la ville toute proche, nous passions de doux moment de rêves, regardant l'admirable paysage de la vallée du Rummel, les brumes des montagnes de Philippeville.

Souvent, longeant l'hôpital, nous arrivions jusqu'au monument funèbre où les Israélites viennent si souvent en pèlerinage prier un de leurs saints vénérés; là, nous abandonnions le grand chemin et filions droit derrière le lazaret pour arriver à un espace découvert d'où la vue s'étend, toujours merveilleuse, sur la Corniche et ses détours: des rochers, gentiment, nous offraient leurs sièges pour nous permettre de prolonger notre délicieux repos.

Quand nous nous sentions tout à fait en veine de course pédestre, nous suivions tout du long la route jusqu'au cimetière israélite. Nous sortions ainsi du bois, mais pour le reprendre, après avoir décrit, au gré du chemin capricieux, un large demi-cercle qui nous permettait de voir Constantine à nos pieds... et puis, nous rentrions sous les grands pins en montant un peu dur et nous arrivions au rond-

point qu'on nomme le bois de Boulogne ou Afriquette et où des troncs d'arbres couchés nous servaient de bancs, Oh! les bonnes et longues heures paisibles passées là!

Nous reprenions la descente rapide et nous arrivions à El Kantara. D'autres fois encore, après avoir traversé la voie du chemin de fer, nous tournions à droite et nous n'avions pas beaucoup de peine à trouver bien vite une gentille clairière nous invitant au farniente.

Au printemps, on ramassait des violettes, on cherchait ces étranges petites plantes qui semblent n'être ni fleurs, ni insectes, qu'on appelle des « mouches » et qui figurent assez bien, en effet, une mouche étendue sur une feuille sombre et surtout, on cueillait des iris, ces iris nains, parfumés, presque sans tige et qui, dit si joliment Lorrain dans ses « heures d'Afrique » reflètent dans leur calice humide tous les bleus imaginables, depuis celui de la Méditerranée jusqu'au bleu transparent des ailes de libellule.

Voilà les pins de Constantine. Je voudrais savoir mieux les décrire, les faire aimer... ils ont été pour nous si accueillants et si bons! Les Pins! les éternels Pins!... J'écrivais cela dans mon journal comme une petite moquerie à l'adresse de l'uniformité de nos promenades et maintenant quand je pense à ces jours tranquilles envolés, l'envie folle me vient de retourner vers le vieux rocher, de faire un pèlerinage sous les pins pour tâcher de retrouver au milieu d'eux mes souvenirs, ma joie d'autrefois.

Hélas! je reverrai les pins; ils seront comme jadis, ou frissonnants à la bise froide, ou parés de fleurs printanières, ou languissants, laissant tomber sur le sol leurs aiguilles

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

roussies par les brûlures du soleil... ils n'auront pas changé, eux!... mais ma joie n'aura pas demeuré là, et seule, dans ce cadre familier et tant aimé, elle aura disparu... pour toujours!

LES ENVIRONS

En parlant des pins, j'ai défendu les environs de Constantine et je vais prouver que j'ai eu raison de me faire leur avocat. Oh! il ne s'agit pas d'établir la plus petite comparaison avec la banlieue enchanteresse d'Alger! La vieille Cirta sait bien qu'elle ne peut pas avoir cette ridicule prétention mais il est bon, pourtant, de faire valoir ses quelques petits trésors.

Mettons en premier l'aqueduc Romain. Rien de plus inspirateur pour un peintre que cette ruine de teinte rougeâtre enfouie dans la verdure, enlevant nettement sa silhouette sur un entourage de rochers gris. L'arche la plus élevée a 20 mètres de hauteur. Il ne subsiste que cinq arcades de cet édifice dont la construction remonte à Justinien. Il avait, au temps de sa splendeur, 35 kilomètres de long et, traversant le Rummel par un siphon, aboutissait aux citernes du Koudiat. On arrive à lui en passant par le quartier du Bardo, l'ancienne caserne de cavalerie turque et l'on peut, de là, en suivant le Bou Merzoug, aller, par des chemins ombragés qui rappellent la France, jusqu'à la Pépinière.

La Pépinière deviendra demain un parc magnifique.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

L'intelligente et pratique municipalité de Constantine saura faire de ce vaste terrain une autre « Tête d'Or » qui ne le cèdera en rien à la merveilleuse promenade lyonnaise. De mon temps, c'était une propriété un peu abandonnée. On y allait au printemps surtout, quand l aubépine était fleurie et que les « gouttes de sang », jolies anémones rouges, faisaient saillir à foison de la découpure de leur feuillage léger, leur régulière couronne de rubis.

On y faisait des bouquets embaumés et des goûters délicieux. Les tables rustiques se couvraient de bon pain blanc, de saucisson fleurant l'ail. On s'asseyait sur des bancs étroits un peu mutilés, un peu boiteux, et la limonade et la bière se donnaient des airs de Champagne en pétillant, en faisant sauter les bouchons de leurs bouteilles.

A l'époque de la Pâque, avant la guerre, les Juifs campaient aux abords de l'entrée, groupés en un immense pique-nique. Ils y installaient de petits fourneaux portatifs et là, confectionnaient le couscouss ou de friandes pâtisseries. Des nègres — en quête de butin — venaient les récréer en dansant aux sons d'un tambourin sauvage qui accompagnait le tintement des grelots de leur ceinture. Le coup d'œil était original. Les robes éclatantes des Juives, leurs bracelets, leurs bijoux, les sequins de leur coiffure, les énormes anneaux alourdis de perles fines de leurs oreilles, les cercles d'or ou d'argent enserrant leurs chevilles, tout cela chatoyait, en véritable féerie. Oh! les bonnes promenades d'alors! j'en notais dans ma mémoire tous les détails, et je les retrouve fidèlement gravés. Je revois sur la route blanche des groupes d'Arabes passer en chantant, portant le drapeau

jaune barré de vert aux couleurs du Prophète. Je me souviens de deux fillettes qui, un jour, nous ont croisés, presque nues, traînant dans la poussière, leurs petits pieds admirables de forme; de leurs bras bruns, relevés avec grâce, elles soutenaient sur leur tête un vase à long col, dans l'attitude charmante de Rébecca allant à la fontaine.

Et toujours les scènes de la Bible s'évoquaient devant nous.

Le Hamma, première station de la ligne de Constantine à Philippeville, est le joyau de la province. C'était à l'époque romaine la bourgade d'Arzinacia. Elle dut avoir, de tous temps une étonnante fertilité due aux sources thermales abondantes qui arrosent sa vallée. Comme tous les riches, elle connut les misères que la jalousie suscite à la fortune. En 1638, la révolte de Bou-Zackeri fut un bon prétexte à sa dévastation. On coupa ses arbres, on incendia ses gourbis et le feu qui la purifia ne s'éteignit qu'au bout de trois jours, après avoir porté ses ravages jusqu'à Constantine.

Sous Ahmed-El-Kolli, en 1770, on augmenta ses plantations qui, depuis longtemps, étaient revenues à la vie. Une autre petite révolte dirigée par le marabout Zebbouchi, contre la domination turque lui valut encore quelques mutilations dans sa parure, mais elle répara ces désastres et se montra si jolie, si coquette pour plaire à Alexandre Dumas, quand il fit son voyage d'Algérie, que le célèbre romancier l'admira et la loua fort.

On va très facilement à pied de Constantine au Hamma, soit en passant par le pont d'Aumale, soit en prenant la route plus longue mais bien plus pittoresque de la Corniche.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

A bref délai, un tramway permettra de faire plus aisément encore cette excursion. Elle mérite d'être tentée. Il est à voir, ce nid de verdure, où l'on peut se promener dans des chemins exquis, le long de nombreuses seguias où l'eau court limpide. Au printemps, ses 1.200 hectares de jardins pourraient servir de modèles à un artiste japonais avec leurs milliers de cerisiers fleuris, véritable décor de paravent. Ah! les joyeuses heures passées là un certain lundi de Pentecôte, où il faisait si beau et si bon vivre. Hélas! trois mois plus tard, la guerre appelait la plupart de ceux qui assistaient à cette réunion... et la France les gardait pour toujours!

C'est encore par le pont d'Aumale qu'on se rend à Salah-bey en bifurquant pour prendre à droite la route de Mila et en montant raide pour atteindre le mamelon où le plus célèbre des beys de Constantine avait fait construire son palais sur l'emplacement d'une grande villa romaine.

Ici encore des sources thermales... elles abondent dans la région... et une vue superbe, mais à la place des splendides constructions de jadis, plus rien que des ruines.

Sidi Mabrouk est aussi un joli village où l'on vient respirer, aux jours chauds, un air moins embrasé que celui de Constantine. Il est situé en face de la ville, sur les pentes du Mansourah et renferme, comme le Hamma, des habitations gentilles et des jardins bien irrigués. Les courses de chevaux ont lieu tout près à l'Hippodrome.

Ah! les belles fantasias qui ont dû célébrer la victoire!

Sidi M'cid, au-delà de l'aérienne passerelle qui porte le même nom, nous offre deux jolis buts d'excursion, son fort et ses bains.

Du fort, perché au sommet des bois de pins, la vue plonge de haut sur la vallée du Rummel et les lointains de Philippeville. Les bains, tout au pied, sont alimentés par des sources tièdes et la nature complaisante en a créé elle-même les piscines en les taillant dans de grands rocs rougeâtres tapissés d'adiantes. On y arrive par la route de la Corniche que l'on abandonne peu après la sortie de la ville pour prendre un sentier à peine tracé qui conduit en pente raide au vieil établissement maintenant presque délaissé. Des arbustes ont poussé un peu partout en désordre. L'ancien restaurant n'a rien de tentateur pour ses hôtes de passage et, cependant, le jour où nous y étions, beaucoup de Juifs, de femmes entortillées dans des châles à longues franges, s'étendaient auprès des petites rigoles où l'eau chaude vient prendre l'air. Sous un hangar à demi ruiné, des musiciens chantonnaient des litanies monotones en s'accompagnant de violes dont ils pinçaient les cordes de leurs longs doigts maigres, buvant — durant les entr'actes — le café que leur préparaient deux belles créatures aux grands yeux, aux sourcils accentués de Koheul. Nous avons décliné l'invitation qui nous était faite — de bon cœur assurément — de nous reposer en si pittoresque compagnie... et je n'ai jamais revu les bains de Sidi M'cid.

Parlons encore du Meridj où l'on peut improviser des repas champêtres dans une accueillante petite maison forestière et, plus encore, du Djebel Ouach, à une altitude de 1.293 mètres où l'on arrive par des bois où voisinent les saules pleureurs, les pins, les cèdres, les frênes et les chênes verts. Le Djebel Ouach offre en outre aux pacifiques pê-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cheurs la population flottante de ses grands réservoirs qui alimentent en partie Constantine.

Et c'est tout pour les environs immédiats, car il y a encore à 24 kilomètres, Kreneg, l'ancienne Tiddi et ses belles ruines, plus loin, au sommet d'un monticule qui domine l'Oued Smendou, le monument des Loellius... plus loin... mais j'en ai dit assez, n'est-ce pas, selon la vieille formule, pour prouver ce qu'il fallait démontrer, que Constantine a des promenades et que ceux qui prétendent le contraire n'ont sans doute jamais pris la peine de les faire!

LES YAOULEDS

Constantine a peu ou point de moustiques, mais, comme compensation à ce privilège, elle est envahie par les yaouleds qui sont aussi bien obstinés... et bien importuns.

Ce n'est pas que les yaouleds soient une spécialité constantinoise; toute l'Algérie en est pourvue, seulement j'ai remarqué davantage ces petits crampons du vieux rocher et c'est pourquoi je tiens à parler d'eux.

Ils ont des endroits de prédilection: la gare, les cafés, les marchés, mais on en rencontre en somme un peu partout, et il ne faut pas trop médire d'eux! on prend si bien l'habitude de trouver à chaque pas ces jeunes commissionnaires, c'est si commode de les avoir à sa disposition que, de retour en France, on les regrette... et beaucoup. Je parle par expérience.

Ce qui n'empêche pas de leur dire quelques sottises à l'occasion, et de les secouer d'importance quand ils sont par trop empressés.

On est à peine descendu du train qu'ils commencent à débiter leur rôle: « Ti vas à l'hôtel, dis Monsieur, j'y porte ? ta valise... donne Madame ».

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

On a beau répondre non, non, des non qui, en se répétant deviennent exaspérés, c'est inutile. Avec une patiente persévérance, ils continuent leurs litanies en riant de la bouche et des yeux; très souvent, par lassitude, on leur cède. C'est ce qu'ils escomptent. Alors, sans plus rien ajouter, ils se chargent de vos colis et, docilement, vous suivent.

Les Constantinois se débarrassent d'eux aisément. Ils connaissent leur monde, les petits monstres! ils ne s'y trompent pas. Au parler rude, au frémissement d'une canne ou d'un parapluie maniés par leur victime en expectative, ils savent immédiatement qu'il n'y a pas à insister et ils vont plus loin chercher fortune.

Vous pensez bien que les étrangers sont, pour eux, des morceaux de choix. Ils les flairent, ils les devinent avec une science impeccable et, si un regard bienveillant, amusé, répond à leurs premières offres de service, l'affaire est conclue, les yaouleds ne lâchent plus leur proie.

Au café, ils ont toutes sortes d'audaces. Les plus snobs d'entre eux se contentent de faire le tour des tables en jetant un coup d'œil dédaigneux sur les chaussures des consommateurs. Ceux-ci distraits, plongés souvent dans la lecture de leur journal, ne s'inquiètent point de ces rondes intéressées, mais, s'ils lèvent la tête, ils rencontrent toujours à point une petite figure soucieuse dont le menton se redresse subito en un brusque mouvement d'interrogation: « Cirrrrer M'sieu? »

Si c'est non, le yaouled résigné attend philosophiquement que la chance lui vienne, mais s'il interprète comme affirmatif le plus léger signe, il se précipite, s'agenouille, secoue la bretelle qui sur son épaule, suspend sa fameuse

boîte, cherche fébrilement ses brosses, son cirage et s'empare des pieds de son client avec une frénésie triomphante! Il frotte! Il frotte! non sans lancer de droite et de gauche des regards furtifs: regards d'orgueil pour les camarades encore en chômage, regards d'envie pour ceux qui, plus heureux, ont déjà expédié une paire de chaussures et se dépêchent d'en commencer une autre.

Tous les yaouleds ne sont pas discrets comme le type snob dont je parle. Il en est qui n'ont aucune notion de savoir-vivre. A tout prix il leur faut remplir leur office, que le client veuille ou ne veuille pas, et les débats sont parfois longs, difficiles et amusants... pour les spectateurs! On a des traditions chez les petits cireurs, et on les observe en suivant toujours dans leur métier le même ordre méthodique: un coup de brosse; l'étal du cirage; second coup de brosse et l'entrée en scène d'un morceau de drap, de velours côtelé chez les plus riches pour bien faire reluire... le premier pied est terminé. Pan! le dos de la brosse heurte vigoureusement le couvercle de la caisse, cela veut dire que l'on en est au deuxième acte. Le client docile, au courant de cette invitation que les étrangers, d'ailleurs, arrivent très vite à comprendre, donne son autre pied, subit pour lui le même cérémonial et, l'épilogue venu, offre dix centimes au yaouled qui s'en va content.

Pour trois sous, le bas du pantalon y gagne d'être brossé à son tour. Ce n'est pas très cher... C'était ainsi, du moins avant la guerre, mais, depuis, tout a tellement augmenté!

Quelquefois, il se forme des associations pour aller plus vite, ou bien il y a des rixes et ce sont les jambes du pa-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

tient qui en pâtissent: deux yaouleds pour une paire de pieds, c'est beaucoup, surtout quand ils ne s'entendent pas et que l'un tire à droite, l'autre à gauche... et vivement. Rien de tel, alors, pour rétablir l'ordre, qu'un jet d'eau de Seltz, lancé par un garçon de café... dans le tas! On crie, on se secoue, on rit et l'histoire recommence avec des variantes.

Les mêmes petits bonshommes qui sont aux genoux des Constantinois à l'heure du café ou de l'apéritif, s'instituent dès le matin les gardiens vigilants des marchés. Leur boîte, dans cette circonstance, est remplacée par un couffin plus ou moins grands, plus ou moins beau, dont ils attachent les anses avec une ficelle et qu'ils brandissent énergiquement. Ils ont des endroits d'observation: l'intersection des squares, le trottoir de l'hôtel des Postes, le péristyle du marché, le coin de la rue Caraman, l'entrée du quartier Arabe... ils ont l'air d'être les points terminus d'une quantité de fils d'araignées et leur intention de happer les ménagères au passage, comme des mouches, n'est pas douteux.

— Ti veux ? Ji viens ?

Remarquent-ils une hésitation ? « J'ai ma plaque! »

Leur plaque! C'est en quelque sorte leur brevet d'honnêteté, leur certificat de petit fonctionnaire municipal. Rien à craindre avec un jeune Monsieur à qui on a délivré une plaque!

Ils ont leurs habitués... au masculin, comme au féminin, car en Algérie beaucoup de maris aimables et de fils gentils se donnent la peine d'aller au marché. Ils ne sont pas en majorité, mais il y en a, et les yaouleds les connaissent,

comme ils connaissent toutes les dames qui vont aux provisions. Ils ont même une façon de les interpeller!: « Dis. Madame, j'y sais où ti habites, au boulevard, hein, numéro 10 ? — Toi, je t'y ai vue, rue Saint-Jean, t'es le numéro 6. »

Et c'est qu'ils disent vrai!

Il ne leur faut pas grand temps pour démêler les bonnes et les mauvaises clientes, celles qui font leurs emplettes rapidement et envoient seul le yaouled chez elles, rapporter les achats avec un paiement raisonnable, et celles qui ignorent ce qu'elles veulent, tournent, retournent, vont du marché chez l'épicier, puis chez le boucher, rentrent à petits pas, suivies de leur chevalier servant et le récompensent faiblement de sa peine... trop faiblement pour tant de temps perdu.

Les yaouleds ont leur malice: voient-ils une personne chercher avant d'accepter leurs services, si son petit serviteur accoutumé est dans les environs:

— C'est Belkacem, ti veux ? N'est pas là, parti avec une autre dame ».

— Très souvent c'est faux, et Belkacem, trahi, se venge de son remplaçant — à la première rencontre par une taloche ou un coup de pied.

Les yaouleds sont aussi fidèles aux longues stations devant les magasins, devant le bazar principalement. Là, on est sûr, à n'importe quelle heure, d'en trouver quelques-uns... des grands ou des petits, car le métier de yaouled s'apprend tôt!

Les Kabyles qui fournissent à cette corporation la majeure partie de son contingent étant plus riches en enfants

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

qu'en écus, envoient leurs garçons à la ville gagner leur vie dès qu'ils sont en âge de le faire et les laissent se débrouiller.

L'existence d'un yaouled n'est ni compliquée, ni coûteuse. Sa seule dépense consiste en l'achat du matériel de sa profession: couffin, boîte à cirage avec son contenu. Comme vêtements il se contente de ce qu'on lui donne, tant qu'il n'a pas de quoi acheter ce qui lui plaît, se nourrit à peu de frais, couche à la belle étoile quand la saison est clémente et, lorsque la température devient décidément trop froide, il fait dans sa fortune une brèche de deux sous chaque soir pour passer la nuit dans un café maure.

Les fourneaux économiques lui offrent, durant les mois d'hiver, de plantureux festins.

Ainsi, travaillant sans fatigue, le yaouled atteint l'âge d'homme et retourne chez ses parents ou cherche et trouve en ville une position plus lucrative.

Tels sont ces petits bonshommes, grooms d'occasion, commodes et gentils... oh! gentils!... Oui, je sais bien qu'ils sont plus ou moins propres; que leurs habits, qui ne viennent pas de chez le bon faiseur, portent à l'exagération — avec leurs innombrables trous — les doctrines hygiénistes amoureuses de l'air; que le linge qui sort de leur veste ou du fond de leur pantalon ne fait pas honneur à leur blanchisseuse; qu'ils ont des gestes inquiétants pour secouer leur chéchia et gratter leurs cheveux.

Bagatelle tout cela!

Je les aime, les yaouleds, avec leur frimousse drôlette, leur bouche rieuse, leurs jolis yeux gamins et leur accent guttural.

Cirrrrer M'sieu, Cirrrrer Madame. A la mode de Paris! Oui, voilà! la mode de Paris!

Rien que pour ces mots, quand on est si loin de la France, on se sent plein de sympathie pour les yaouleds!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LES PETITS ANES

Un chapitre pour eux seuls ? Pourquoi pas ! Madame de Ségur a bien consacré tout un livre... et quel livre charmant ! — à l'histoire d'un certain Cadichon qui n'était qu'un âne, mais un âne si intelligent !

Ce n'est pas que les ânes d'Algérie, ceux de Constantine en particulier, aient rien qui les différencie sensiblement de leurs frères de France. Ils ne sont pas plus beaux... pas plus laids non plus ; leur crinière est aussi étriquée, leur coiffure aussi inélégante ; leur queue s'orne à son extrémité de la même petite touffe drôlette de poils rudes et leur voix n'est pas davantage harmonieuse.

Je ne sais pourquoi ces humbles êtres m'intéressent, et je ne passe jamais à côté d'eux sans voir, dans le frémissement de leurs longues oreilles, un salut plein de bonhomie à mon adresse. Dès l'aurore, je les entends trotter sous ma fenêtre. Effet de l'excitation due à l'air matinal... ou à un aiguillon méchant, ils vont à toute vitesse claquant du fer sur les pavés de la rue... une envolée de cavalerie légère.

Ils se rendent au travail et je les retrouve, plus tard, remplissant leur rôle de portefaix. La charge de paille ou de

foin qu'ils transportent est parfois si épaisse que leur corps menu disparaissant sous le fardeau, la meule a l'air de se mettre en marche par magie ; parfois, de gros paniers lourdement remplis, se font équilibre de chaque côté de leur dos pelé et ils cheminent alors péniblement, avec le dandinement des marins qui, sur la terre ferme, se croient encore sur un plancher flottant. Très souvent, pêle-mêle, ils déménagent les objets les plus hétéroclites, groupés avec ce désordre dépourvu d'art qui est cher aux Arabes... un faux pas, un ébranlement inopiné de l'édifice... tout est par terre.

Le maître gronde, ramasse, entasse à nouveau, pendant qu'Aliboron ravi exprime sa joie espiègle par un bon rire en retroussant les lèvres et en montrant toute l'armature de ses grandes mâchoires.

Quand ce sont des enfants qui les mènent, les petits ânes — ils sont généralement petits en Algérie — se donnent le plaisir de faire quelques façons ; ils se roulent les quatre fers en l'air, dès qu'ils en trouvent l'occasion, sans souci de leur charge ou bien — restant debout ou se couchant — ils refusent d'avancer... et il est difficile aux conducteurs novices de venir à bout de cette résistance passive et inébranlable.

Il paraît que les ânes n'aiment pas les enfants. C'est du moins la conclusion que l'on tire de la réponse d'un de leurs ancêtres à qui l'on vantait — au vieux temps des légendes des mille et une nuits — les délices du Paradis : « Si je dois y rencontrer des enfants, dit-il, je préfère mille fois les supplices de la géhenne dont les démons seront certainement moins cruels à mon pauvre dos que ces terribles diablotins ».

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

J'imagine que les ânes d'Afrique ne témoigneraient pas plus d'enthousiasme maintenant à pénétrer dans l'Eden de Mahomet car les Arabes ont un talent parfait pour les obliger à accélérer l'allure paisible qu'ils affectionnent... les flancs saignants des malheureuses bêtes révèlent trop souvent la profondeur des arguments employés pour vaincre leur tranquillité coutumière.

Mais voici que sur le boulevard un cavalier passe... un grand diable, enveloppé d'un burnous. Il est assis à l'arrière, tout à fait sur la croupe de l'anichon qui lui sert de monture, et ses jambes maigres et nues sont si longues que le bout de ses pantoufles de cuir effleure par instant le sol.

Le petit âne marche, il trotte même, il semble fier d'être élevé à la dignité de coursier... alors, la pitié que j'éprouve pour sa race diminue un peu et se change en un très vague sentiment d'envie!... eh oui! j'envie les petits ânes de Constantine, tous les ânes du monde, parce qu'ils sont philosophes et qu'ils ont reçu en partage cette sublime vertu qui triomphe de toutes les misères de la terre: la résignation.

LES CIGOGNES

Il en est pour les animaux domestiques comme pour les hommes en ce qui concerne les étoiles qui président à la naissance de chacun. Il y a les bonnes étoiles qui assurent la chance continuelle à leurs filleuls et les mauvaises qui attirent inévitablement tous les guignons sur les sujets qu'elles ont choisis. Mes chers petits ânes, évidemment, sont depuis l'origine de leur famille, sous le vocable d'astres défavorables; au contraire, les cigognes — qui sont d'ailleurs aussi mes amies — ont sûrement capté les grâces d'une aimable fée.

Tout le monde les aime, partout elles sont les bienvenues. On les fête, leur retour, chaque année, est considéré comme un événement joyeux, les maisons, sur le toit desquelles elles établissent leur domicile, se trouvent privilégiées, estimant qu'ainsi le bonheur leur est assuré. Quels hôtes peuvent se vanter d'être mieux reçus!

A Constantine, les cigognes sont nombreuses; elles arrivent le 1er Mars, avec une régularité qui tendrait à prouver qu'elles n'ignorent rien du calendrier; deux ou trois éclaireurs les précèdent de quelques jours.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

« Une cigogne! une cigogne! la nouvelle se répand... les enfants regardent... les grands aussi... il semble que passe soudain un petit air de printemps. Cependant, en dépit de ces messagères qui lui signifient son congé, l'hiver algérien s'efforce souvent de dire encore un dernier mot et les cigognes alors, dans leur logis sans couverture, inspirent compassion. Elles ne paraissent pas faites pour supporter le vent ni la pluie, pas plus du reste que les bicoques arabes qu'elles honorent de leurs préférences. Aux unes comme aux autres, la parure du soleil est indispensable.

Oui, les cigognes affectionnent les quartiers indigènes. Pourquoi ? C'est un secret que je n'ai pas pénétré, mais si je veux rendre visite à ces dames pendant leur villégiature à Constantine, c'est au pont Sidi Rached que je me rends. Là, je peux les voir et les observer tout à mon aise.

Sans se troubler, bien que beaucoup d'oisifs, comme moi, les regardent, elles vaquent paisiblement à leurs occupations variées.

Tout d'abord, elles se livrent à des travaux de maçonnerie. On trouve tellement de dégâts, n'est-ce pas, dans une maison que l'on a abandonnée pendant la moitié d'une année!... Car les cigognes sont d'excellentes locataires, elles ne déménagent pas par caprice; elles sont très fidèles et il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour les faire changer de propriétaires, mais enfin il y a toujours les réparations d'usage. Il faut arranger le nid, le garnir, le rendre moelleux, douillet pour les futurs petits.

Et puis, c'est la couvée. Durant tout un mois, le couple ne s'éloigne plus de son habitation. A peine, à tour de rôle,

Monsieur ou Madame se permettent-ils une courte promenade, juste de quoi se dérouiller les jambes... et les ailes. Les petits éclos, le père et la mère ne vivent plus que pour eux. On a tant à faire avec les enfants! les nourrir... les défendre... et la question d'éducation, donc! si importante!! Jamais les petits cigognaux ne restent seuls! Si papa est en chasse — pour procurer un bon dîner à sa famille — maman est là, tout près, debout sur une patte et l'œil au guet, pouvant accourir au moindre appel.

C'est dans leur jabot que les parents préparent la cuisine qui convient à leurs bébés; ils n'ont plus ensuite qu'à la dégorger. Mode d'alimentation qui manque peut-être d'élégance mais qui doit avoir ses avantages, car on n'a encore rien trouvé de mieux... dans le monde des cigognes.

Lorsque les petits sont en âge de se servir de leurs ailes, le père et la mère les initient à l'art de voler. Rien n'est amusant comme les premiers essais de ces jeunes aéronautes... il y a parmi eux naturellement des poltrons et des fanfarons, et la tâche de leurs mentors n'est pas une sinécure; les chutes des étourdis peuvent être graves, et, d'autre part, il faut bien vaincre des hésitations ridicules!

On commence par de toutes petites envolées au-dessus du nid; ensuite, ce sont des montées circulaires de plus en plus hautes et quand les jeunes se sont tout à fait perfectionnés dans cet exercice, on les laisse seuls prendre leur essor. Les cigognes, d'ailleurs, sont merveilleusement organisées pour le vol; leurs ailes amples, concaves, ayant une très grande envergure.

Je les admire toujours, se mouvant dans leur élément fa-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

vori, les jambes raides, tendues en arrière, le cou allongé en avant, elles s'élèvent tellement parfois que le regard ne peut plus les suivre et combien leurs descentes tournoyantes en spirales sont jolies!

On dirait presque qu'elles en exagèrent les orbes — de plus en plus diminuées — pour mieux ébahir qui les contemple.

A terre, les cigognes prennent un air de gravité très amusant.

Que de fois, dans nos randonnées aux environs de Constantine, j'ai eu le plaisir de les voir de près dans les champs marchant à pas comptés, peut-être pour suivre un système d'hygiène recommandé jadis et qui prescrivait à ses fervents de barbotter pieds nus dans la rosée, peut-être pour prendre au saut du lit, dehors, le petit déjeuner du matin.

Elles nous regardaient, pas sauvages du tout, pas effrayées, fort distinguées dans leur élégante toilette de demi-deuil, dignes et silencieuses.

Silencieuses, les cigognes ne le sont pas toujours; en cas d'émotion vive, de joie ou d'ennui, elle font entendre un bruit sec et saccadé, espèce de claquètement de castagnettes qu'elles produisent avec leurs mandibules, la tête étant renversée, le bec presque courbé sur le dos.

Chacun exprime ses sentiments comme il peut!

C'est avec cette crépitation peu variée et peu harmonieuse que la cigogne de garde auprès du berceau de ses petits reçoit son compagnon quand il revient avec des provisions de choix. Il faut bien encourager le flair du chasseur et le remercier de ses délicates attentions.

Ces provisions de choix sont très souvent des reptiles mis hors d'état de nuire par deux ou trois coups de bec bien appliqués sur la tête et sur la colonne vertébrale, et, quand il s'agit d'une belle pièce dont on a le droit de tirer vanité, au lieu de l'engloutir sur place et de la distribuer toute préparée aux enfants, on la rapporte intacte à la maison.

La chronique méchante qui n'épargne personne, pas même les cigognes, prétend que c'est ainsi que les vipères ou autres bêtes gentilles du même genre, échappant à leurs bourreaux inattentifs ou, moins mortellement atteintes qu'ils ne le supposaient, se faufilent dans la ville en y répandant une légitime terreur.

Il est permis à tout le monde d'avoir des moments d'étourderie.

Au mois d'Août, les cigognes quittent Constantine, le siroco, les grosses chaleurs les fatiguent peut-être.

Elles se donnent rendez-vous, citadines et campagnardes, dans les environs, se font leurs confidences, se racontent les faits divers de leur villégiature printanière, le tout en claquetant ferme et, toutes ensemble, en masse, s'ébranlent d'un même mouvement, tournoient, s'envolent et disparaissent dans les hautes couches de l'atmosphère.

On les reverra en Mars prochain.

J'ai reconnu aux petits ânes la vertu difficile de la résignation; les cigognes, elles, pratiquent à un haut degré la fidélité et sont les disciples de cette belle dame qu'une déli-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cieuse fable de Ratisbonne fait circuler au Paradis où le Bon Dieu la présente à la « Bienfaisance » qu'elle rencontre pour la première fois.

Vous savez tous le nom de cette belle dame: La Reconnaissance.

UNE NOCE ARABE

On a beaucoup parlé des noces arabes et, dans l'imagination des Européens, des Européennes surtout, ces fêtes évoquent de délicieuses visions des Mille et une Nuits où l'or, la gaze, les soieries, les broderies, les parfums et les pâtisseries délicates mêlent leurs séductions... et dans quel cadre enchanteur! C'est la classique cour mauresque avec ses revêtements de merveilleuses faïences, ses fines colonnes, sa vasque de marbre où chante une fontaine, c'est toute l'assemblée des parentes, des amies de la jeune épousée, c'est l'héroïne du jour surtout, vêtue, parée comme une petite idole.

Tout cela, c'est le tableau très réel des réjouissances nuptiales dans une certaine partie de la société Arabe... le mariage de la fille d'un grand chef, d'un notable. J'aurais bien désiré connaître, autrement que par des récits — aussi jolis soient-ils — ces cérémonies enchanteresses; le hasard ne me l'a pas permis. Alors, comme le héron de la fable, mais moins coupable que lui, puisque je n'avais pas eu la peine de dédaigner mieux, j'ai dû me contenter du menu fretin qui s'offrait à moi... ce menu fretin, dans l'occasion, s'appelait Djeïda.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Or, Djeïda, par une belle soirée de septembre finissant, venait au logis d'Omar, son seigneur et maître, pour faire sa connaissance car, selon l'usage, la pauvrette avait été achetée, emballée et expédiée à destination sans savoir à qui elle était promise et sans avoir eu même la peine de donner son consentement à son changement d'existence!

Nous n'avions pas assisté à l'arrivée de la fiancée, mais, pour avoir vu déjà passer sous nos fenêtres un cortège nuptial, il nous était aisé de reconstituer la scène: des enfants, entortillés d'étoffes voyantes, gambadent en avant-garde.

Sur un âne couvert de draperies rouges, une mince petite forme neigeuse oscille aux pas de sa monture. Un beau vieillard, blanc de barbe et de vêtements, tient l'âne par la bride; des joueurs de fifre, des moukères voilées, des bambins qui dansent... tout cela défile lentement, avec cette sorte de joie grave particulière aux peuples venus d'Orient.

Djeïda a été amenée chez son mari comme le commun des petites épousées arabes et, maintenant, elle attend dans un recoin de la cour que le festin offert par Omar à ses invités soit terminé pour entrer en scène à son tour.

La maison qu'habite Omar est dans le quartier qui s'étend entre le ravin et la rue Nationale, du côté du boulevard de l'Ouest. Oh! la bizarre maison et les vilains escaliers aux marches tellement inégales que les pieds ne savent jamais comment se lever pour les atteindre... tantôt l'enjambée est trop longue, tantôt elle est trop courte et de grands soubresauts la ponctuent. Nous arrivons sur la terrasse et, bien vite, on nous conduit dans la chambre nuptiale... une très longue chambre étroite. Tout au fond, sur une petite

estrade, un lit de cuivre garni d'une multitude de coussins en forme de cœurs ou de triangles. Aux murs, quelques chromos représentant le bey de Tunis, un paysage vert chou et violet rouge, une glace à demi voilée de gaze. Face au lit, sur une autre estrade, un grand meuble, sorte de commode avec ferrures assez belles, sur lequel est posé un coffret qui doit contenir les effets de Mademoiselle. Dans une espèce de petite niche ménagée dans l'épaisseur du mur, un second coffret de dimensions plus modestes, genre reliquaire, très joli, renferme les bijoux; sur le sol, des tapis, des coussins, des couvertures. Tout est propre, bien rangé, coquet.

Nous avons fini de passer la revue de détails. Les invités de M. Omar et M. Omar lui-même arrivent. On nous installe sur le balcon d'où nous pouvons assister au repas de noces en spectateurs amusés.

Les convives, pas très nombreux, se dépêchent de s'asseoir par terre en deux groupes arrondis. Le service est rapidement mené. On apporte des plateaux de cuivre sur lesquels sont dressées en couronne — autour d'un petit ragoût noirâtre pas très appétissant — de larges tranches de pain. Avec les doigts, les convives puisent dans le ragoût... (de mouton, je suppose) étalent le morceau qu'ils ont pêché, sur le pain, et mangent. Ils ont tous bon appétit; l'un d'eux, surtout, a l'air d'apprécier particulièrement la bonne chère qui lui est offerte... il est très jeune, beau garçon, vêtu d'une superbe veste de satin tango... et il dévore!

A la viande, succède l'inévitable couscouss, puis vient le dessert: des olives, des gâteaux.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

A ce moment, on pense à nous. On nous apporte des makrouts, petits losanges feuilletés bourrés de miel, exquis, et du café parfumé à la fleur d'oranger.

La fleur d'oranger, d'ailleurs, vient d'entrer en scène dans la chambre nuptiale. On la prodigue aux convives, on leur en baigne le visage, les mains, une odeur délicieuse se répand. C'est fini, le repas est terminé.

J'avais bien dit que nous n'assistions pas à un repas de princes!! la brièveté du menu en fait foi! et aussi ce qui suit!!

On replie les nappes qui ont rempli le rôle de serviettes, de mouchoirs de poche!... on nous les offre pour essuyer nos mains... nous refusons!

Ces Messieurs s'en vont.

Des yous yous signalent leur départ, et puis, c'est dans les escaliers un trottinement qui grossit, grossit, monte, arrive à nous. La mariée apparaît, ou plutôt c'est un informe paquet qu'on traîne, qu'on guide, qui trébuche et qui parvient enfin à la chambre... un grand remue-ménage... un bruit d'étoffes froissées, et le groupe féminin s'écarte pour nous laisser voir la nouvelle « acquisition » d'Omar!

O la drôle de fiancée!

On l'a installée sur des coussins, par terre, ses jambes chastement dissimulées sous les plis de sa robe de brocart blanc. On a relevé le voile blanc et le voile bleu qui la recouvraient, et nous pouvons voir une robuste fille, bien rouge, un peu fardée, les sourcils joints par une large ligne de koheul. Ses cheveux, très noirs, pendent de chaque côté de son visage et vont se perdre à la taille dans la robe; ses

bras sont allongés, les mains ouvertes, rouges de henné, ses paupières sont baissées et ses lèvres closes; devant son mari seulement, elle pourra voir et parler; pour le moment, elle est aveugle et muette. Sa mère est assise par terre, à côté d'elle, et, plus loin, se tient debout, examinant tout avec étonnement, sa jeune sœur, 12 ou 13 ans, fort jolie, entortillée d'étoffes bleues, ayant dans les cheveux une coiffure tunisienne étrangement et délicieusement brodée d'or.

L'assistance, par exemple, est des plus comiques. Dans un coin, une vieille moukère, allaite son petit et fait voir une gorge bien flétrie, une invitée a, sur le dos, en guise de châle, une serviette éponge; une autre, la plus amusante, laide affreusement, a mis en bataille sur son oreille gauche une grande couronne de fleurs d'oranger, quelque débris d'un mariage français sans doute, et cette coiffure symbolique sur ce visage fané et simiesque est tellement bizarre qu'un rire fou nous prend, si communicatif que la petite mariée en est atteinte à son tour et, pour dissimuler cette infraction grave à l'étiquette, se cache dans ses voiles jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son sérieux; mais, nous l'avons assez admirée comme cela. Il est discret de nous retirer, d'autant plus que la conversation, entre ces dames et nous, risquerait de languir à la longue. Nous partons, ayant quelque peine à descendre sans chute l'escalier inégal. Dehors, nous rencontrons le héros de la fête, Monsieur Omar, qui n'attend que notre départ pour aller voir si sa femme est aussi charmante qu'on le lui a promis.

Nous rentrons par une nuit étoilée radieuse.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

UNE NOCE JUIVE

Ce n'est pas davantage dans un milieu aristocratique que je suis allée recueillir des impressions sur les noces juives. Mectoub comme disent les Arabes! Il était écrit que la plèbe seule me fournirait en Algérie des tableaux de genre. Je les ai croqués de mon mieux, et voici, aussi fidèle que ma mémoire et mes notes me le rappellent, celui du mariage d'une très jolie Rachel.

C'est en février... par une journée capricieuse mêlée de pluie et de soleil. Il est quatre heures. Nous avons traversé une bonne partie du quartier israélite dans lequel nous nous serions sûrement égarés si on ne nous avait guidés, et nous finissons par arriver à la maison de la fiancée. Nous sommes en avance, beaucoup trop, rien n'est prêt encore. C'est ce que nous explique une troupe de bambines que notre entrée a mise en joie et qui nous entourent en jacassant à qui mieux mieux. Il y a là Zelma, Zeïda, Sarah, Sultana et aussi des Louise, des Berthe, même une Edith dont les noms sont bien déplacés dans un tel milieu.

La cour qui, sous un de ses auvents, nous protège d'une giboulée, est entièrement peinte en bleu vif. Quinze ménages habitent la maison et chaque ménage a une moyenne de

six enfants, c'est pourquoi tant de petites têtes ébouriffées et curieuses se pressent autour de nous.

Les locataires ont des logements microscopiques, une seule chambre donne asile à toute une nichée. Heureusement, la cour est là, qui sert de salon de réception, de petit forum ; elle est toute gaie avec sa couleur d'azur profond et les fenêtres qui la regardent. A hauteur du premier étage court une sorte de galerie ornée de bas, de chaussettes, de chemises, accrochés à de longs roseaux.

La pluie s'apaise. Comme la fête ne doit commencer qu'à 5 heures, et que nous ne voulons pas gêner les maîtresses de céans dans leurs préparatifs de réunion, nous allons faire une petite expédition de découvertes dans le quartier, suivis d'une jeune Juive qui tient absolument à nous accompagner et à nous montrer le bain maure où la mariée et ses amies iront demain, toutes vêtues de rose et musique en tête, se purifier.

Nous sommes vite arrivés au Hammam. L'antichambre est pleine de dames qui pérorent ; par un étroit petit couloir humide, nous pénétrons dans la salle de bains ; la chaleur est étouffante, et la vapeur si épaisse qu'à peine pouvons-nous distinguer des bras nus, des jambes nues qui s'agitent, qui se plongent dans la piscine. On croirait entendre un frétillement de grenouilles.

Nous ne nous attardons pas dans ce lieu de délices chéri des Israélites... nous suffoquons, et puis je pense à la grande plume pleureuse de mon chapeau qui doit prendre des airs lamentables dans ce brouillard.

Pour tuer le temps, toujours, nous errons jusqu'à la

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

grande synagogue que nous visitons. Elle se compose, au rez-de-chaussée, d'une petite salle où les Juifs viennent en semaine entendre les offices et où se célèbrent les mariages plébéiens et, au premier, d'une grande pièce qui sert aux circonstances d'apparat. Ici et là, nous ne remarquons rien de particulièrement intéressant... les tables de la loi, le chandelier à sept branches, comme dans toutes les synagogues déjà vues en France.

Enfin, baguenaudant, goûtant, nous atteignons cinq heures et nous revenons chez la fiancée. Cette fois, la cour est prête. Contre le mur est dressée une table recouverte d'une nappe bien blanche sur laquelle, en des coupes de cristal, s'étalent toutes sortes d'affriolantes choses inconnues: des petits cubes mordorés, des bateaux microscopiques givrés de sucre. Au centre, un énorme gâteau que la Savoie accepterait sans hésiter pour un de ses célèbres biscuits. En face du lunch, accoté à l'autre mur est une sorte de divan où vont se mettre les musiciens; devant, une petite table sur laquelle on place, pour les joueurs de flute et de mandoline, des olives, des poissons séchés. Au milieu, symbole évidemment une jatte de verre soutenant un long cierge frisotté enrubanné de rose dont le pied est entouré de six gros œufs blancs. En avant de cette table, laissant toutefois pour les danses un très petit espace, le siège réservé à la mariée.

La mère de la future petite dame est là, en robe de velours rouge qu'elle relève négligemment de temps en temps pour laisser voir un jupon de dessous en moire bleu pâle. Le corsage est somptueusement brodé d'or; les longues manches de dentelle s'échappent de cette sorte de boléro

voilant les bras où s'étagent des douzaines de bracelets d'or massif; sur la poitrine, accrochées à de lourdes chaînes d'or, des amulettes d'or, poissons, mains de Fathma, larges plaques, sautillent en cliquetant.

Les cheveux sont serrés dans l'étroite gaîne à la mode Juive et, posé bien de côté sur la tête, le callot — ce drôle de petit cône pointu qui sert de coiffure aux femmes israélites — pointe sous le foulard lamé d'or qui le recouvre.

En jugulaire perfectionnée, des pièces d'or, reliées ensemble par de petits maillons d'or, passent sous le menton, allant se perdre dans la masse brune des cheveux.

Aux oreilles, deux paires de gigantesques anneaux, alourdis encore par des perles baroques, tirent de tout leur poids énorme les pauvres lobes à demi déchirés déjà.

C'est un costume riche et charmant.

Les invitées arrivent, toutes vêtues dans le même genre, avec quelques variantes: beaucoup de toilettes de velours, ce sont les plus belles; beaucoup aussi de somptueux damas. La couleur dominante est un violet parme d'un ton exquis.

Une jeune mariée fait sensation avec sa robe de noces, en merveilleux broché blanc. Elle ruisselle de bijoux et a, pour ceinture, un ruban où sont cousues, très serrées, des pièces d'or de cinquante francs.

Et qu'on ne s'étonne pas de voir un tel luxe de toilettes se déployer dans le milieu modeste dont j'ai parlé. Les Juifs d'Algérie n'ont pas, au sujet du placement de l'argent, les mêmes idées que nos travailleurs de France. Le principal emploi de leurs gains, c'est l'achat de toutes sortes de bijoux. Leurs femmes portent sur elles leur petite fortune et,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

quand les mauvais jours viennent, on va demander, pour tous ces trésors, asile au Mont de Piété... c'est très simple.

Autant nos paysans éprouvent de satisfaction à acquérir des terres, ou des titres de rentes, ou des obligations de chemins de fer, autant les Israélites sont heureux d'augmenter le nombre de leurs parures. Chacun son goût et peut-être est-il aussi sage d'avoir continuellement son capital sous les yeux, que de le savoir représenté par de petits « chiffons de papier ».

Mais, l'heure est venue d'aller, selon la coutume, chercher les parentes du fiancé. Tout un cortège se forme qui revient, une demi-heure après, précédé d'une musique étrange, flûte, fifre, mandoline, tambour de basque. L'arrivée des musiciens est accueillie par des yous yous sonores et, enfin, la mariée fait son apparition... grande, forte, très jolie et toute vêtue de rose, depuis les souliers jusqu'au voile sur lequel brillent de toutes petites paillettes d'or. Son minuscule petit callot doré se montre en public pour la dernière fois, désormais, elle ne le portera plus à découvert car les callots — selon qu'ils ont apparents ou non — indiquent que leur propriétaire est épouse ou jeune fille.

Cette vision rose passe à côté de nous, nous remercie de l'honneur que nous lui faisons en assistant aux réjouissances de ses noces et va s'asseoir à la place qui lui a été réservée.

Il y a un moment de brouhaha, de désordre intense. La cour était déjà petite pour les invitées de Mademoiselle, il semble que les amies de Monsieur n'y pourront trouver place. Je dis invitées au féminin car, aujourd'hui est le jour réservé aux femmes. Les mariages juifs sont autrement

compliqués que les nôtres en ce qui concerne la série des fêtes auxquelles ils donnent occasion. Généralement, dans les milieux les plus modestes, on se réunit au moins pendant une semaine pour se divertir. Demain, comme je l'ai dit, la journée est consacrée aux jeunes filles, et au bain... puis viendra le tour des compagnons du jeune époux, puis... je ne sais plus, la liste est longue et variée.

On finit par se caser. La nuit s'est épaissie tout doucement et nous sommes maintenant éclairées par des lampes à acétylène et par le fameux cierge symbolique. On commence à luncher lorsque la sœur de la mariée, débarquée de Sétif, fait dans la cour une entrée sensationnelle et vient, avec ses enfants, se précipiter dans les bras de sa famille... embrassades, pleurs, yous yous, le tout avec cette exubérance et cette prodigalité de gestes et de cris dont les Israélites sont coutumiers.

Ce moment d'émotion passé, la circulation reprend des sirops d'orgeat et de grenadine. Le gros gâteau de Savoie est sacrifié... il est exquis. Une petite Sultana qui s'est instituée notre fidèle servante ne nous laisse manquer de rien ; elle est vêtue d'une robe de lainage rouge toute fleurie de petits bouquets brodés. Elle est fort jolie avec ses longs yeux noirs et sa bouche très carminée.

Vient ensuite le tour des pâtisseries légères ; d'abord de petits bateaux feuilletés, bourrés de miel, excellents, puis des nougats d'une belle couleur hanneton, exhalant au goût un parfum d'huile et une brûlante saveur de poivre.

Avec une légitime terreur de Français maniérés, nous voyons circuler des jattes de cristal remplies de confitures

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

qui ont l'air exquises, mais qui n'ont pour intermédiaire entre elles et leurs dégustateurs, qu'une unique cuiller qui va de bouche en bouche. Par un raffinement de propreté, on fait passer de notre côté une compote d'oranges et une fourchette.

C'est plus perfectionné car, avec un peu de bonne volonté, on peut — à la rigueur — éviter que la fourchette touche les dents... mais tout le monde n'y met pas ce petit peu de bonne volonté requise et nous refusons, prétextant que nous avons horreur, mais là, horreur des confitures!

Encore des dragées, des batonnets à la vanille, de gentils tricornes en pâte d'amandes... et les plateaux chargés de sirops, et les chaises et les bancs pour de nouvelles arrivantes continuent de passer au-dessus de nos têtes avec une vivacité inquiétante.

Les musiciens se sont accroupis sur leur divan, le rythme de leurs mélodies se fait plus entraînant, les danses commencent.

La cuisinière d'une de mes amies est une des premières danseuses; elle se trémousse en Ouled Naïl véritable, agitant au bout de ses doigts des foulards légers qui voltigent, sans se brûler, au-dessus de la flamme vacillante du cierge. Elle a une grâce extrême cette Rosa toute vêtue de brocart mauve, et, comparant sa parure d'idole et ses gestes coquets à ses humbles attributions ordinaires, nous nous demandons si c'est bien la même Rosa.

Une Juive habillée à la Française, corsetée, gaînée, chapeautée, empanachée, lui succède et c'est grotesque de la voir, avec son costume européen, esquisser de pareilles danses! Combien plus jolie est une Arabe fourvoyée — chose extraordinaire — en ce milieu israélite, coiffée d'un long voile de gaze retenu par des sequins d'or, la taille libre et souple ondulant sous les vêtements légers, flottants, qui couvrent sans la contraindre sa petite personne menue et favorisent ses mouvements.

Et notre âme de Françaises est à ce point pétrie — par la civilisation — de politesse... et de mensonge, que nous faisons de grands compliments à la Juive modernisée qui s'en va et que nous avons l'aplomb de lui dire qu'elle a dansé à merveille... et elle le croit.

A notre tour de nous retirer. Nous allons saluer la mariée qui nous remercie encore et encore et toutes les notabilités de la noce nous répètent les mêmes remerciements. Sultana, un flambeau à la main, nous guide jusqu'à la rue, nous fait des adieux chaleureux, exprime le désir de nous revoir et nous invite à ses noces qui auront lieu dans un an.

Nous rentrons à la nuit et j'emporte, bien casée dans un bon coin de ma mémoire pour ne pas l'oublier, la gentille vision de la cour, vêtue de bleu, que nous venons d'abandonner et au-dessus de laquelle une mince petite lune jeune s'attarde, mirant sa figure blanche aux paillettes d'or qui étincellent autour de la mariée.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LE SABBAT

Dès la veille, dans le quartier Juif, on frotte, on nettoie, on va au bain, on confectionne le couscouss, les boulettes, les galettes, on prépare tout pour le sabbat et, le sabbat venu, c'est le grand repos, la promenade lente au square ou dans les rues fréquentées, l'étalage des belles toilettes, des bijoux lourds et riches. C'est aussi, quand la saison s'y prête, le pique-nique amusant dans les pins, à la Pépinière, à Djebel Ouach avec, toujours, le même déploiement de vêtements somptueux et d'orfèvrerie.

Moins imaginatives ou plus pratiques que nous, les jolies filles d'Israël ne permettent pas à la mode d'imposer à la forme de leurs robes ses continuels caprices. A peine si on l'autorise, parfois, à préférer une nuance... et encore! le velours rouge et le damas bleu pâle sont toujours sûrs de plaire.

Cependant, j'ai la curiosité de savoir comment obtint ses grandes entrées, dans le monde juif de Constantine, le pauvre délaissé dont on ne sait plus que faire en France: le châle cachemire. Sur le vieux rocher, les jours de sabbat, il est roi. Nos grand'mères qui ont regretté sa disparition seraient dans la joie de le voir de nouveau triomphant! Il

parait qu'il était fort distingué et exigeait « pour être bien porté » une grâce qui n'était pas l'apanage de tout le monde. j'avoue qu'il a un peu perdu de ses airs aristocratiques s'il en eut jamais... mais à notre époque, peut-on être bon juge des modes favorites du second empire!

Or donc, les palmes du vêtement chéri de nos aïeules s'étalent sous le ciel de Constantine à chaque fête juive... et il y en a beaucoup. Les enfants de Moïse ont gardé fidèlement leurs usages, la commémoration de tous les grands événements qui ont marqué leur vie de peuple souvent asservi, providentiellement aidé, et c'est touchant de voir se perpétuer ce culte lointain pour des souvenirs nationaux ou religieux; le passage de la mer Rouge, la fête des Roseaux, celle d'Esther, celle de Suzanne, le Yom Kippour, le grand pardon, etc...

Alors, les synagogues se remplissent de fidèles, les femmes, aux abords, vont et viennent, bavardant, distrayant par une promenade à petits pas les réclamations impérieuses de leur estomac, car toute solennité juive suppose un jeûne rigoureux... pas de privilège, pas le plus petit adoucissement à cette loi d'austérité, vieille comme le monde, qui donne à l'esprit sa revanche sur la chair pour mieux permettre d'approcher Dieu dans la prière. Pour mon compte, j'ai été souvent surprise, édifiée aussi de cette stricte observance et je reconnais un grand mérite aux domestiques juives que j'employais et qui, sans prendre la moindre nourriture, préparaient nos repas comme de coutume, en faisant vaillamment pénitence et je trouvais que par la prédication de leur exemple elles me donnaient une sage leçon.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Mais, de toutes les fêtes juives, la plus importante, la fête par excellence, c'est la Pâque.

La Pâque! les galettes! rien qu'à écrire ces mots, j'évoque les stationnements des Israélites tout le long de la rue de France avec les trottoirs pour sièges bas. Nous cheminions ainsi... à nos courses habituelles... entre une double haie de costumes chatoyants! et dans le quartier juif, tout était propre, reluisant, bien lavé, bien astiqué. On avait pris tant de peine pour ne pas laisser sur le sol, derrière aucun meuble, le plus petit grain de poussière, la plus minuscule miette de pain.

Et je me suis amusée un jour à voir fabriquer les galettes.

C'étaient des hommes qui en travaillaient la pâte ambrée faite de semoule Kachir et d'eau Kachir. De l'eau Kachir, comment l'obtient-on ? Sultana, ma grande initiatrice des mœurs juives, m'a raconté: « Voilà... on fait bouillir de l'eau, on la met ensuite dans un grand récipient qu'on expose dans la cour ou sur un toit pour que l'eau du Ciel — tout à fait Kachir, celle-là, achève de le remplir.

— Oui, mais quand il ne pleut pas ?

Sultana m'a répondu en faisant claquer sa langue contre ses dents: « Bah! qu'est-ce tu veux! »

Je n'ai pas obtenu d'explication plus lucide et je soupçonne Sultana avec son eau Kachir de s'être amusée à mes dépens.

Donc, la pâte étant bien travaillée au moyen d'énormes lattes de bois, les femmes la coupent en morceaux que d'autres aides aplatissent, arrondissent et passent à des gamins qui, avec leurs doigts — bien lavés pour la circonstance —

y font des trous concentriques. On jette au four, on fait cuire... c'est fini. Et qu'elles sont bonnes ces galettes! mais terriblement dures à manger toutes sèches! Dans le café au lait, au contraire, elles fondent doucement et constituent un vrai régal.

Du moins je les appréciais ainsi... autrefois! Ah! jeunesse, belle jeunesse, quelle saveur tu sais donner à tout ce que tu considères comme des friandises!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LE BOULEVARD DE L'ABIME

Aux deux joyaux qui, de tout temps, ont paré Constantine et dont j'ai déjà vanté la beauté originale: son rocher et son torrent est venu s'ajouter, il y a peu d'années, un troisième bijou, ciselé de main d'homme celui-là, mais dont la nature — toujours prodigue en ce qui concerne Cirta — avait aimablement préparé, rassemblé les splendides matériaux. C'est un boulevard au nom suggestif: « le boulevard de l'Abîme » boulevard merveilleux, unique qui, pas plus que la ville dont il est un des ornements les plus riches, n'a de concurrence à redouter.

Il part du boulevard Joly de Brésilion au moment où celui-ci atteint la Kasbah et, longeant les casernes, creusant sa voie dans les premiers contreforts des rochers, surplombe la verdoyante vallée où les moulins Lavie et l'usine électrique utilisent les forces du Rummel. A ses débuts, deux petits belvédères en encorbellement permettent d'admirer — aussi loin que la vue peut s'étendre — l'incomparable panorama que bornent les montagnes lointaines aux colorations sans cesse variées suivant les heures du jour et qu'argente de son ruban serpentant l'Oued el Kebir en marche vers Mila et El Milia.

Mais ce n'est là que la partie la moins pittoresque de la pittoresque promenade. Elle en précède une autre qui, bien plus jolie encore, ne se poursuit pas à ciel ouvert mais s'enfonce sous la Kasbah, en plein roc et traverse une série de tunnels dont les ouvertures — artificielles ou naturelles — forment des échappées lumineuses sur le ravissant paysage.

Une de ces ouvertures, au sortir du premier tunnel, a été pratiquée dans la roche même « des femmes adultères » La muraille à cet endroit est complètement à pic; en mesurant de l'œil la profondeur du gouffre qui, à 150 mètres au-dessous de vous, a encore l'air — tout en grondant — d'attendre sa proie, on frémit en pensant à l'épouvantable chute qu'une justice barbare imposait de là comme supplice aux victimes du harem.

De ce point dominant les cascades du Rummel, lorsque la pluie ou la fonte des neiges ont grossi le torrent, le spectacle de ces eaux tumultueuses, roulant pour rebondir en immenses gerbes liquides, est vraiment grandiose. Au coucher du soleil ce décor magique est plus éblouissant encore. Toute la poussière d'eau, dont l'atmosphère est comme sursaturée, miroite, s'irise, transformant en autant de pierres précieuses aux reflets étincelants des myriades de gouttelettes suspendues dans l'espace.

Certainement, si Peau d'Ane avait passé par là aux jours heureux des jolies légendes, elle eût prié son père de lui offrir quelques-unes de ces innombrables gemmes pour parsemer sa coiffure et sa robe. Peut-être lui eût-elle aussi persuadé d'engager l'orchestre des cascades afin de charmer sa cour.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Un orchestre en effet, ou plutôt un admirable chœur dont les voix se mêlent en une émouvante symphonie... voix graves, menaçantes parfois des eaux fâchées qui cherchent querelle aux pierres qui gênent leur élan, voix plaintives ou tendres des flots qui pressés, se rencontrent, se heurtent et jasent pour se saluer, voix frêles des petites gouttes légères qui s'élèvent en gazouillant comme des oiselets et éparpillent en retombant leur notes les plus joyeuses... Concert harmonieux donné par des exécutants qui n'acceptent la tyrannie d'aucune école et qui, sans diapason et sans chef trouvent moyen de ne blesser ni le rythme ni l'accord.

Deux autres tunnels encore, séparés par un pont traversant une vaste escavation où des fouilles ont amené la découverte d'intéressantes poteries romaines, et presque aussitôt, on rejoint la passerelle de Sidi M'cid ; la féerique promenade est terminée.

Féerique, oui, c'est le mot qui convient seul, il me semble, à ce boulevard sans égal et si le nom d'une des princesses chères au bon Perrault est déjà venu sous ma plume devant la splendeur des cascades vues et entendues de si haut, je songe aussi que si Sheherazade avait connu l'« Abîme » elle aurait fait errer sous ses tunnels quelques-uns des héros de ses Mille et une Nuits !

Peut-on en effet imaginer pour des rêveurs ou pour des amoureux — épris de solitude afin de mieux savourer leur jeune bonheur — asiles plus charmants que ces recoins profonds que la lumière du jour visite à peine et que l'électricité, le soir, éclaire avec une parcimonie voulue comme pour mieux leur laisser tout l'attrait du mystère.

Et quelle délicieuse température sous ces voûtes rocheuses, le long parois desquelles l'eau suinte doucement presque en toute saison. Comme il fait bon l'été, à la tombée de la nuit y oublier les ardeurs exaspérées du soleil africain tout en assistant aux fantaisies merveilleuses des derniers rayons de l'astre-roi lançant des voiles d'or ou des écharpes mauves à la campagne ensommeillée... et quel bon repos peuvent goûter dans ces fraiches et aimables retraites tous ceux à qui la Fortune ne permet pas le luxe d'une réconfortante villégiature en France !

O poètes et peintres algériens en quête de visions d'art, vous connaissez tous, n'est-ce pas, cette prodigieuse promenade que l'on dirait créée par les génies aimants de l'antique Cirta ! Le spectacle constamment changeant qu'elle met sous les yeux de ses fervents est fait pour donner cours aux plus riches inspirations.

Devant ce paysage aux teintes multiples et toujours exquises, devant ces eaux bondissantes qui se transforment, sur l'ordre de quelque baguette magique en bouquets de fleurs-bijoux, les amants du beau peuvent rester longuement contemplatifs, aussi patients dans leur interminable hommage d'admiration que les dévots de la mer en face des flots aux innombrables transformations.

Je le répète, et je le crois sincèrement, le boulevard de l'Abîme est unique au monde, comme la ville qui le possède est sans rivale connue.

Et je pense aussi que Constantine est l'un des points du globe où l'homme sait le mieux faire fraterniser ses forces avec les forces de la nature: On néglige trop souvent les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

merveilles de la terre qui ne demandent qu'un peu d'aide pour se révéler dans toute leur splendeur.

Ici au moins, au vieux pays Numide où la France a posé le sceau de son génie, l'intelligence a compris la matière et toutes deux, se prêtant un mutuel appui, dans une communion étroite, fertile en résultats charmants, elles continuent l'œuvre de progrès, d'idéal et de beauté que l'humanité poursuit à travers les âges.

LA FÊTE DU PRINTEMPS

Mars, aussi capricieux qu'Avril et bien plus maussade, a souvent pourtant des sourires pour accueillir la plus jolie des fêtes arabes, la fête du Printemps dont il donne le signal dès son arrivée. Nulle part ces gracieuses réjouissances n'ont gardé — mieux qu'à Constantine — toute leur originalité. Les pentes du Rummel semblent avoir été créées tout exprès pour servir de parterre aux tentes provisoires qui en l'honneur du renouveau se dresseront pendant trois jours, face aux terrasses de la vieille Cirta. Sous ces tentes et autour d'elles, en ces heures joyeuses où l'on acclame le soleil vainqueur, s'élèvent — toujours mélancoliques — d'antiques chants d'Arabie que soutiennent les notes claires des flûtes et le bourdonnement grave des darboukas et des tambourins. Sur le sol, des tapis sont étendus; des danseuses parées comme des idoles, les cils et les sourcils rougis de henné,, s'ébattent, agitant comme de grandes ailes leurs manches flottantes et leurs voiles lamés d'or.

En terre, comme un appel aux épanouissements proches, des branches précoces toutes fleuries sont plantées.

Les bébés arabes, pour la circonstance, revêtent leurs

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

plus magnifiques atours: des soies vives s'enroulent le long des cheveux bien serrés des fillettes; les couleurs les plus disparates voisines aimablement dans la même toilette; une ceinture rouge ne craint pas de s'étaler sur une robe bleue lisérée de violet, ouverte aux emmanchures pour laisser passer d immenses pagodes vertes. Sur toutes les têtes féminines ou enfantines, l'or triomphe: en paillettes, enjolivant des calottes lilliputiennes, en fils de broderies merveilleuses enrichissant des vestes de velours, en sequins, en breloques, en lourds bijoux et ce scintillement éblouissant est en harmonie avec l'intense lumière algérienne. De telles fêtes brillantes ne seraient pas à leur place sous le ciel pâle de notre France.

Les vendeurs de gâteaux étalent sur des tréteaux leurs délicates pâtisseries au miel ou aux anis; des marchands, d'une propreté douteuse, triturent en se promenant, d'interminables rubans de pâte de guimauve qui ont l'air appétissant quand même en dépit de la poussière et des mouches effrontées qui s'attachent à leurs filaments soyeux.

Le long du pont Sidi-Rached, incessamment, des voitures passent, remplies d'Arabes qui ne limitent pas la fête aux seules tentes du ravin et se font véhiculer avec un plaisir de bambins, aux environs, à Reischoffen, au pont d'Arcole.

Et les cigognes, de retour, ont des attitudes satisfaites et regardent cette animation avec une majestueuse sérénité.

La fête terminée, on renverse les tentes et le Rummel revient à la seule musique monotone ou furieuse de son torrent.

LA LUMIÈRE — LES NUITS

Je n'ai vraiment compris qu'après avoir habité l'Algérie pourquoi on avait nommé notre chère patrie: la douce France. Tout justifie cette appellation: la fine estompe qui atténue les arêtes des montagnes, la brume légère qui voile l'horizon; les nuages qui, presque toujours, transparents ou opaques, gazent l'azur du ciel. Le paysage en effet est doux, d'une douceur apaisante.

En Algérie, au contraire, c'est le triomphe de la lumière, de la couleur. Aucune buée ne ternit l'atmosphère; les rochers, les collines, les chaînes montagneuses se détachent violemment en rouge, en gris, en vert crus, sur le fond non moins cru du firmament à peu d'exceptions près invariablement bleu. La nature, pour se parer, fait usage de tons si vifs qu'à les reproduire au pinceau on a l'impression de créer quelque prodigieuse fantaisie!

Plus on avance dans le sud, plus cette exagération de coloris s'accentue mais, déjà, Constantine a une palette richement garnie.

En certaines fins d'après-midi, lorsque nous revenions des pins dans l'obscurité de la rue Damrémont, des lueurs

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'incendie se devinaient projetant leur rayonnement au devant de nous. Nous avancions et, par l'échancrure de la rue Sauzaie, nous admirions, non pas un feu sinistre, mais la plaine, l'abîme brûlant au couchant comme un immense brasier.

Parfois, au-dessus de la ville, le ciel se plombait tandis que le Chettaba, en coquetterie, s'emmousselinait de rose. Parfois aussi de longues ailes de flammes s'agitaient dans l'espace, palpitant, s'effritant en lamelles de plus en plus minces, de plus en plus pâles et dans l'intervalle de ces traînées incarnadines, c'était un uniforme ton d'acier... et ces éclairs d'épées se répandaient en blanc sur la terre qui ne paraissait jamais plus blanche, tandis que la montagne empourprée laissait lentement se fondre son écharpe d'aurore et l'échangeait contre une auréole d'une tendre nuance mauve. Des vapeurs cuivrées semblaient monter du Rummel... et le roi de cette féerie incomparable, le soleil, baissait rapidement, noyé dans une merveilleuse gloire d'or.

Et la nuit! ô la splendeur des nuits africaines! Comme je comprends maintenant pourquoi les Carthaginois, dans leur ignorance religieuse, adoraient Tanit! Elle est si belle! Globe d'argent ou croissant mince, elle rayonne d'une clarté si pure, entourée de ses sujettes, les étoiles.

Des étoiles! des étoiles! Le ciel en est criblé et cette voûte piquetée d'or qui ne se perd pas dans de vagues lointains, mais semble au contraire toute proche de nous fait aux terrasses arabes un plafond étincelant.

Nuits algériennes! nuits incomparables, éblouissantes,

follement riches, j'ai profondément admiré vos magnificences, aimé la mystérieuse beauté dont vous pariez mon asile d'un jour, mon rocher... Constantine.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

LES SAUTERELLES

C'est par une belle matinée de Mai 1915 que j'ai fait la connaissance des sauterelles d'Algérie. La première entrevue m'a charmée. On se voyait de loin cependant et, tout d'abord, je me demandais — tant les visiteuses étaient perdues haut dans l'espace — ce que les Constantinois regardaient au Ciel si obstinément ce jour-là! Et puis le nuage presque indistinct a grossi, s'est abaissé et j'ai pu — à loisir — admirer une immense envolée de flocons d'or qui s'ébattaient sans tomber, pailletant l'azur intense du firmament de myriades de petits points brillants et mouvants.

L'arrivée est vite signalée... la rumeur inquiétante court « Les sauterelles! les sauterelles! » Petits, grands, européens, arabes, n'ont d'yeux que pour le fléau en marche. Elles sont bien jolies les redoutables ennemies! Elles tournoient, indécises de la direction à prendre, leurs longues ailes irisées palpitent. Le vent, auquel elles s'abandonnent, a des caprices, tantôt il les pousse au Nord, tantôt il les renvoie vers le Sud d'où elles viennent et c'est leur obéissance à ses impulsions qui nous vaut cette danse aérienne si charmante! Quelques vautours et surtout beaucoup d'hirondelles leur font cortège, sans doute pour en happer quelques-unes au passage.

Par moments, l'atmosphère redevient limpide et puis l'invasion recommence: le Chettaba, les Cimetières européen et musulman, la jeune verdure des collines, la vallée lointaine, tout apparaît à travers un brouillard vivant. C'est un inimaginable spectacle et, tout le jour, l'exode continue. Vers le soir, la lassitude s'empare des troupes ailées et bientôt et partout on marche sur ces bestioles qui tombent mortes de fatigue. Les Arabes les ramassent et nous font remarquer qu'elles portent toutes — de chaque côté de la tête — un numéro. Avec la conviction que donne la foi ardente, ils reconnaissent des 1, des 7, etc. J'ai bien vu, en effet, à l'endroit indiqué, quelques petits zig-zags mais de là à déchiffrer un semblable matricule.... je regarde surtout leur joli corps doré et leurs délicates ailes transparentes, nacrées, aux nervures légères.

Avec ou sans numéro, les sauterelles accablées se laissent prendre. Les indigènes les enfouissent dans de grands sacs avec l'intention de les faire cuire et de les manger. On m'avait affirmé que leur chair, fine comme celle de la crevette, constituait un vrai régal. J'ai surmonté, pour m'en assurer, une répulsion instinctive — quoiqu'au fond peu justifiée — et ce louable effort n'a pas été couronné de succès... dégoût ou manque d'habitude, je n'ai pas été tentée de jamais recommencer.

Un mois plus tard, les héritiers légitimes des voyageuses, les criquets, se sont montrés à leur tour.

Nous avions remarqué en nous promenant des colonies

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'insectes assez semblables à des mouches qui, le long des routes, s agitaient, sautillaient... C'étaient eux, les criquets si redoutés, bien plus féroces que leurs mères, ayant des appétits de bébés robustes, désireux de grandir et de grandir vite! Dès qu'on a découvert leur gîte, on se dépêche de les détruire mais tous les points de ralliement ne sont pas repérés et les coupables mettent le temps à profit si bien qu'un beau jour, c'est devant une véritable armée, rangée en bataillons serrés que nous nous sommes heurtés en nous rendant à nos chers pins amis sans nous douter de la rencontre que nous y allions faire!

L'ennemi n'a pas eu l'air d'avoir peur de nous. De notre côté nous ne le redoutions point, les criquets n'ayant nulles mauvaises intentions à l'égard des humains, mais qu'ils étaient donc encombrants! Chaque pas de l'un de nous en écrasait des douzaines et le cortège, brisé à notre approche se reformait toujours plus épais à nos côtés à mesure que nous avancions.

Il nous a fallu battre en retraite tant la masse était profonde et tant ce voisinage était désagréable et, sans le vouloir, dans nos poches, nous avons rapporté quelques égarés qui, fatigués sans doute de leur course, avaient trouvé ce moyen commode de se faire promener sans peine.

Les pins n'offrant pas à son avidité des pâturages assez abondants c'est vers les jardins de la ville que l'armée s'est dirigée, guidée par un flair vraiment merveilleux. Afin de ne rien épargner elle s'est partagée en différents corps et, résolument, elle a commencé l'attaque... une attaque effrayante et dont les incroyables résultats nous ont stupéfiés, nous,

Européens ignorants, connaissant seulement jusqu'alors par de simples récits, toute l'horreur de cette plaie qui, depuis qu'elle frappa l'Egypte, n'a pu encore disparaître de la terre!

Tout est bon à ces affamés... ils se régalent de tout. Nous avons vu des champs entiers d'artichauts n'offrant, après leur passage, que quelques tiges lamentables, échappées on ne sait comment au désastre. Nous avons eu sous nos yeux, avec les arbres subitement dépouillés par eux de toutes leurs feuilles, le spectacle d un paysage d'hiver en plein été. Rien ne les rebute, pas même le tabac qu'ils absorbent comme le reste sans en paraître incommodés... leur digestion devrait cependant être quelque peu troublée par le vacarme qui se fait autour d'eux pendant qu'ils prennent leurs repas. Les Arabes, pensant peut-être qu'ils sont anti-mélomanes, cherchent à les assourdir par des concerts improvisés où les casseroles et les boîtes de fer blanc s'unissent pour rendre des sons plus vibrants qu'harmonieux.

Peine perdue! Les criquets avancent toujours!

Le vrai remède à employer est de creuser des tranchées au devant d'eux. Sans méfiance, la tête de la colonne s'avance et tombe; la tranchée est vite remplie et les corps des victimes servent de point d'appui à l'arrière-garde, qui, le fossé comblé, continue sa route, mais diminuée d'une bonne partie de son contingent que l'on fait brûler sans pitié.

Parfois aussi on barre l'itinéraire des criquets par un véritable mur continu de toile ou de zinc ayant des rebords en toile cirée. Les criquets foncent sur l'obstacle, l'escala-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dent, perdent pattes sur la surface glissante et tombent... dans les fossés creusés en hâte pour les recevoir.

Malgré tout, ces insectes causent les plus grands ravages; ils ont pour eux le nombre... on ne peut pas lutter contre tous! il s'en échappe toujours trop qui, de mue en mue, grossissant, mangeant toujours et devenant insectes parfaits perpétuent une espèce qui, en disparaissant, ne laisserait aucun regret à l'humanité.

Devenus sauterelles à leur tour, les ex-criquets, maintenant jolis et d'appétit plus raisonnable, s'envolent pour recommencer plus loin ce qu'ont fait leurs mères. Et ainsi, d'étape en étape, le fléau s'éloigne de sa patrie saharienne et s'en va finir dans la Méditerranée, formant parfois sur le rivage, des amoncellements de 3 et 4 mètres de haut.

J'avoue qu'en entendant jadis affirmer que les sauterelles d'Algérie interceptaient, par leurs rangs serrés, les rayons du soleil et arrêtaient les trains en marche, j'avais cru à quelque « galéjade » inventée par un petit fils du grand Tarasconnais. Je me suis rendue à l'évidence. Oui, Phœbus lui-même est forcé de pâlir, quand il les voit, grossièrement passer, en écran opaque, devant lui et, quant aux trains, leurs roues écrasent tant et tant de ces petits corps gras, forment avec leurs débris une telle bouillie gluante qu'elles patinent sur place et ne peuvent plus avancer.

Revanche des petits de la nature sur le roi de la création, si fier de sa souveraineté, si confiant dans sa force... et si souvent obligé de compter avec d'humbles êtres qui le tiennent en échec.

LE MARCHÉ EUROPÉEN

Mon marché de Constantine, comme je te regrette! Je t'ai aimé dès que je t'ai vu! Que cette déclaration ne t'émotionne pas trop! Je te la fais sincère! C'était, il m'en souvient, au début de Mars, le mois grognon, que je suis allée à toi pour la première fois, après avoir grimpé la pente raide qui, du sol de la Brèche, s'élevant au-dessus des bureaux du Crédit Foncier, aboutit à ta porte.

Que tu m'as donc bien accueillie! M'en as-tu causé des étonnements ce jour-là et plus tard avec toutes tes merveilles; tes légumes que je prenais — Française ignorante — pour des primeurs inabordables et dont les prix modérés me faisaient palpiter d'aise ...tes fruits d'or ...tes mandarines à 4, 6 et 10 sous la douzaine selon leur importance... tes dattes rondelettes... tes œufs qui, frais pondus, se mettaient à deux pour valoir 25 centimes... tes volailles maigres, envahies souvent par des insectes acceptés par-dessus le compte, mais si peu fières, osant à peine hausser leur ambition jusqu'à s'échanger pour 2 ou 3 francs! Mon pauvre!! Comme on dit chez nous! Depuis que je t'ai quitté, je n'ai plus osé lever les yeux sur un poulet! Demande à tes confrères de France jusqu'où ont monté les prétentions de cette famille!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Et puis, je me souviens de ton gibier succulent, du marchand à voix de stentor qui, invariablement, en vendant même un vieux solitaire annonçait: Marcassin, marcassin... des petites boutiques où toutes sortes de mets friands, pâtés, raviolis, brandade, gâteaux, offraient aux cuisinières novices ou paresseuses une bonne occasion de ne rien faire elles-mêmes sans pourtant laisser pâtir personne chez elles... et tes boucheries où le mouton triomphait... à prix léger toujours!... et plus bas, dans tes sous-sols, tes poissons, tes coquillages!

Tu vois, je n'ai rien oublié.

Je me rappelle surtout tes fleurs, les boutons d'oranger, qui, au printemps, t'embaumaient, les roses jetées sur tes étalages avec une profusion qu'eût enviée Héliogabale, l'humble lavande qui, par moments, insinuait son doux parfum dans toutes tes allées!

Que tu étais donc agréable, mon marché d'Algérie, avec tes voies larges et propres où les ménagères pouvaient facilement circuler ou s'arrêter pour bavarder.

Que tu étais commode avec tes yaouleds pour porter les trésors qu'on venait t'arracher. Qu'on était bien sous ton toit, à l'abri, au chaud l'hiver, au frais l'été et qu'ils étaient aimables tes marchands indigènes, un peu hâbleurs, un peu voleurs, mais toujours si gentils:

— Tu me trompes, Mohammed, tu ne me donnes pas le poids.

— Si, Madame, j't'y trompe pas.

— Donne encore, regarde la balance, tu vois bien que tu me voles.

Et Mohamed de rire en montrant toutes ses dents.

— J't'y vole ? Dis pas ça, la Madame.

Et pour désarmer sa cliente, il glissait généreusement dans le couffin de son yaouled une orange de plus ou une fleur.

Marché du pays du soleil, évoquant par l'extraordinaire abondance et la variété de tes approvisionnements quelque Terre Promise au sol béni... peut-être comme tant d'autres as-tu changé ?... mais je te revois, tel que tu étais jadis, riche, joli, tentateur... et pitoyable à toutes les bourses, et je reprends mon aveu du commencement, aveu qui — ces explications données — ne surprendra personne... en ces temps de vie chère:

Je te regrette!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

UN PETIT TOUR EN VILLE... LE DERNIER

Je crois avoir parlé de la plupart des rues et des places de Constantine, je devrais donc en avoir fini avec mes tableautins... eh bien non!... j'ai envie de parcourir encore la ville de ci, de là, pour donner d'elle un aperçu général... et retarder ainsi un peu le moment de la quitter.

Lamoricière avec son sabre haut et son mouvement plein d'élan, semble suggérer aux visiteurs de Constantine l'idée d'aller à l'assaut dans toutes les directions. En effet, du rond-point que domine sa statue, la conquête de la ville est facile.

Au Nord, une grande avenue conduit à la place Nemours, à droite, à gauche, des tronçons plus ou moins longs mènent aux avenues de Bienfait, de Philippeville, à la rue Seguy Villevaleix, à la rue Rohault de Fleury, à la porte Djabia.

Les avenues de Bienfait et de Philippeville sont quelconques; elles descendent en pente raide vers la vallée profonde; les maisons qui les bordent ont l'avantage de jouir d'une vue merveilleuse sur le Rummel et les collines de Philippeville.

La rue Seguy-Villevaleix contourne le Koudiat et cède la place au Boulevard Victor-Hugo. Celui-ci, au printemps, revêt avec ses acacias fleuris, une virginale parure embaumée. Il a de jolies maisons modernes. Il s'en va un moment droit comme un jeune homme bien sage, puis il s'arrondit comme pour offrir le bras à la rue Rouget-de-l'Isle, fait un angle brusque et gagne la place où s'élève la gendarmerie et où fut élevée la Pyramide Damrémont. Là, il s'arrête et regarde de haut les rampes d'accès qui conduisent à la route de Sétif.

La rue Rohault de Fleury qui prend au monument Damrémont pour s'arrêter au square Numéro 1 est fort jolie, surtout du côté où elle est parée d'arcades régulières faites en briques rouges et en pierres grises. Cette partie a des magasins variés, une vue superbe sur la route de Sétif et semble, par sa belle ordonnance, narguer sa vis-à-vis qui, jalouse de n'avoir que quelques rares maisons à opposer aux correctes arcades, essaye de regarder, par dessus celle-ci ou, boudeuse, tourne le dos, n'offrant que des façades maussades qui réservent leurs grâces seulement pour les jardins du Koudiat.

Le Koudiat!

Que de fois on a prononcé ce nom de Koudiat Aty dans les nombreux récits des guerres d'Afrique! Ah! c'est que ce mamelon qui dominait l'imprenable Cirta, était le point de mire de nos armées! Lors de la première expédition, après avoir franchi le Rummel du côté du Bardo, nos troupes escaladèrent les pentes de ce fameux Koudiat, s'y installèrent le 21, et réussirent à hisser sur son sommet un canon de 8!!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ô monstres de la grande guerre! ne rougissez pas de vos petits ancêtres!... tout humbles qu'ils étaient auprès de vos masses géantes, ils firent de bonne besogne quand même! Mais vint le recul de nos troupes, le Koudiat nous souhaita bon voyage et retourna à ses distractions habituelles. Il était à cette époque ceinturé de petites boutiques qui continuaient leur file sur l'avenue actuelle des squares.

Le général Rulhière l'occupa lors du second siège et, cette fois, nous n'eûmes garde de l'abandonner. Même, on le choisit, terrain cependant inégal et peu commode, pour passer quelques-unes de nos revues. Les Ben Gana campèrent sur ses pentes après la victoire de l'Oued Salson et y reçurent en grande pompe la visite et les félicitations du général Galbois.

En 1851, on fit, au-devant de lui, d'importants travaux de déblaiement pour édifier la halle aux grains et, en 1852, on songea à son dérasement. Pendant 6 ans, la menace suspendue sur son chef resta à l'état de menace, mais enfin, le sort en fut jeté et le Koudiat fut attaqué sérieusement derrière la Halle, de façon à ouvrir la rue Valée et, perpendiculairement à elle, la rue Petit. On fit de ses terrains une concession formant un lot de 24 hectares que l'on se proposait de vendre un bon prix, mais Hamouda-ben-Cheikh réclama, disant que ces terrains lui appartenaient comme cimetières. On céda, on lui donna 18 hectares, les meilleurs, autour du mamelon, et la commune ne garda que 6 hectares dans la partie la plus élevée.

Les cessionnaires de Hamouda étaient les frères Bruyas. Bientôt, les lots formés, des constructions couvrirent les

pentes du quartier Saint-Jean et la rue Saint-Antoine se borda de maisons. L'un des plus élégants faubourgs de Constantine était créé.

Lorsque je l'ai connu, le Koudiat, déjà bordé en grande partie d'habitations fort belles, avait encore un air très désordonné, encombré qu'il était de pierres, de cailloux, comme une vraie carrière en pleine exploitation. Mais bah! ces cailoux amusaient les enfants qui les utilisaient pour leurs travaux d'architecture et, quant aux grosses pierres, elles constituaient des sièges commodes, sinon moelleux pour les Français qui, comme nous, aux heures chaudes de l'été, venaient sur la colline respirer un air plus frais.

Des escaliers raides et interminables permettent de redescendre rapidement du Koudiat en ville car nous n'allons pas jusqu'au quartier de Bellevue qui va toujours s'embellissant et nous nous sommes contentés de jeter un petit coup d'œil — du haut de la place de la gendarmerie — sur les rampes de la route de Sétif qui décrivent de belles courbes pour gagner la plaine en pente raisonnable.

Nous voilà de nouveau à la statue de Lamoricière, à la Brèche... ai-je dit que le théâtre s'élevait sur l'emplacement de la caserne des janissaires, construite par Ahmed-el-Kolli ?... les janissaires! Ce nom seul évoque l'empire turc, les corsaires barbaresques!

A la brèche, nous allons laisser les rues commerçantes: Caraman et Brunache, pour prendre le boulevard Joly de Brésillon; lui aussi, par les ruelles qui viennent respirer à son côté, fait revivre un passé vieux de bien des siècles: Juggurtha, Massinissa et Cie... oh! on n'a pas gâté ces anti-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ques personnages! on les a logés bien à l'étroit... entre les maisons qui bordent leur domaine, une élégante à crinoline aurait à peine pu circuler jadis mais il faut reconnaître que dans ces recoins vieillots, vénérables, sombres et moroses, ils sont à leur place bien plus que dans des voies modernes.

Le Boulevard Joly-de-Brésilion est un dilettante. Il se plaît aux contrastes. Il est amateur de toutes les beautés. Il s'orne de la plus délicieuse mairie qui se puisse voir, toute jeunette puisqu'elle fut inaugurée en 1903, toute vêtue de marbre extraits dans la province à Aïn S'mara. Rien de charmant comme son entrée, son escalier qui, après quelques marches solennelles, étend deux jolis bras d'un geste gracieux pour conduire ses visiteurs à la salle des fêtes et au Musée.

Le Musée est fort intéressant avec ses collections d'antiquités africaines et romaines et ses médailles. De temps en temps il offre aux amateurs d'art le régal d'une exposition de peinture et j'ai rarement vu d'œuvres plus exquises que celles de Gadan... paysages algériens, bruyères, asphodèles, oasis... ou intérieurs arabes, gourbis sordides, riches seulement de la merveilleuse clarté du soleil du dehors à qui la porte entr'ouverte permet de se glisser en rayons maraudeurs.

Un peu plus loin, la préfecture; et soit en continuant par le boulevard du Nord pour longer les bâtiments de la Kasbah, de l'Hôpital militaire et de l'Arsenal, soit de préférence, et pour le plaisir toujours extrême de le parcourir une fois de plus, en prenant le boulevard de l'Abime nous

arrivons à la passerelle Sidi M'cid que nous connaissons déjà et au-delà de laquelle, délaissant les pins, on peut rejoindre la route de la Corniche en suivant un nouveau et délicieux petit chemin d'alpinistes auquel on devait donner le nom d'une des grandes héroïnes de la guerre, Miss Cawell. Seulement, je ne conseille pas aux personnes malmenées par les rhumatismes, ou suggestionnées par le vertige, de prendre ce sentier qui, par une série d'escaliers inégaux et raides, s'en va, traçant les sinuosités les plus diverses. Aux courageux, aux bien portants, je le recommande au contraire et j'invite ceux-ci à s'arrêter devant la principale attraction qu'il offre sur son parcours: la grotte aux pigeons, vaste cavité, un brin mystérieuse, comme tous les antres profonds que la lumière délaisse, où dit-on, Mithra était honoré... au temps lointain où on lui rendait un culte dans le pays... Principale attraction, ai-je dit. Non, il y en a une autre, toujours la même, dont je parle toujours et ne peux m'empêcher de parler... le paysage! l'incomparable paysage de Constantine, son torrent, ses rochers, les collines, qui barrent son horizon, tout ce décor merveilleux, admiré tant de fois, jamais trop vanté. On peut, sans traverser le Rummel, revenir du boulevard de l'Abîme par le boulevard de l'Est, en suivant les bords du gouffre jusqu'à El Kantara ou, en bifurquant pour prendre la rue Thiers, en passant devant la grande synagogue jusqu'à la place Sidi Djellis et, de nouveau, nous voici en pleine ville arabe, rue Perrégaux..., en pleine ville française, rue Nationale, où les « Semmaches » les « buveurs de soleil » béatement engourdis le long des murs, attendent passer la vie. Il y aurait à parcourir encore,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

pour ne rien omettre, le quartier Gallifet et le faubourg Lamy, ...ils n'ont rien, ni l'un, ni l'autre, de particulièrement intéressant; pourtant, lorsque j'ai quitté Constantine, il était question pour ce dernier de l'installation d'une belle place pourvue d'une terrasse dominant la vallée du Bou-Merzoug, avec, comme perspective, le panorama de la ville... toujours ce panorama pour lequel, vraiment, je ne trouve plus d'épithètes louangeuses!

Que de changements se sont accomplis depuis que ces lignes sont écrites! mais je crois que nous avons vu tout ce que renferme de plus important la vieille Cirta et, puisqu'il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, laissons-là enfin, cette cité unique, si remplie de souvenirs et dont l'avenir s'annonce prodigue de belles promesses réalisables.

Et en fermant ces pages, je me retourne encore vers le passé déjà lointain pour embrasser d'un coup d'œil ému la campagne Numide où les asphodèles montent la garde, où les castus revêches dressent le long des jardins leurs infranchissables barrières, où les eucalyptus balancent leurs feuilles fourchues. D'un regard où se mêlent l'admiration et le regret, je fixe cette vision féerique et, ne voulant pas la murer trop définitivement dans le seul asile de ma mémoire, ce n'est pas un adieu que j'envoie à Constantine, mais un au revoir... s'il plaît à Dieu!

Table des Matières

Lettre préface 5
Le brin d'histoire 11
Les Ponts 37
Les Squares 45
Les Eglises 52
Les Mosquées 57
La Brèche 63
La Ville arabe 67
La Rue Caraman 74
Les Statues 77
Le Rummel 81
Le Palais 85
Les Cimetières 89
Les Enterrements 92
Les Pins 95
Les Environs 99
Les Yaouleds 105
Les petits Anes 112
Les Cigognes 115

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Une Noce arabe 121
Une Noce juive 126
Le Sabbat 134
Le Boulevard de l'Abîme 138
La Fête du Printemps 143
La Lumière — Les Nuits 145
Les Sauterelles 148
Le Marché européen 153
Un petite tour en Ville... le dernier 156

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djamal Ajoglig www.asadlis-amazigh.com